

**ÉTUDES**

**INDO-EUROPÉENNES**

## SOMMAIRE

Jean HAUDRY : <i>Sur quelques désignations védiques de l'étranger.</i> <i>Concordances indo-grecques.....</i>	5
Yvan BLOT : <i>Les trois fonctions indo-européennes dans les odes de</i> <i>Pindare à Hiéron de Syracuse.....</i>	21
Carl-Heinz BOETTCHER : <i>Indo-Européens et Indo-Européanisés.....</i>	27
Jean-Paul ALLARD : <i>De l'or des Scythes à l'or du Rhin.....</i>	67
<i>Les travaux de JEAN-MARC PASTRÉ.....</i>	119
Jérémie BENOIT : <i>La Révolution Française. Essai d'interprétation</i> <i>trifonctionnelle.....</i>	141
CHRONIQUE DES ETUDES INDO-EUROPÉENNES.....	195



## SUR QUELQUES DESIGNATIONS VEDIQUES DE L'ETRANGER CONCORDANCES INDO-GRECQUES

### Résumé

Une solution au problème étymologique que posent les noms védiques de l'"étranger du dehors", de l'"ennemi" *dāsá-* et *dáśyu-*, ainsi que le rapport entre *dáśyu-* et le nom iranien de la "tribu", du "peuple" *\*dahyú-* est proposée à partir de la racine i.-e. *\*deH<sub>2</sub>* - "diviser". En grec, cette racine fournit à la fois un qualificatif de l'ennemi, *δῆιος*, et la désignation du "peuple", *δῆμος*. Un ancien nom de la "tribu", *\*H<sub>1</sub> eri-/ \*H<sub>1</sub> ri-*, désigne en védique l'"étranger du dedans"; on le retrouve dans les préfixes augmentatifs du grec *ἐρι-*, *ἄρι-*, le nom de la "discorde" *ἔρις* et celui du dieu indo-iranien *Aryamán*.

### Zusammenfassung

Eine Lösung zum etymologischen Problem, das die vedischen Wörter für "Ausländer", "Feind" *dāsá-* und *dáśyu-*, und zwar die Beziehung zwischen *dáśyu-* und dem altiranischen Wort für "Stamm", "Volk" *\*dahyú-* stellen, wird aufgrund der idg. Wurzel *\*deH<sub>2</sub>* - "teilen" vorgeschlagen. Im Griechischen begründet diese Wurzel zugleich eine nähere Bestimmung für "Feind", *δῆιος*, und das Wort für "Volk", *δῆμος*. Ein früheres Wort für "Stamm", *\*H<sub>1</sub> eri-/ \*H<sub>1</sub> ri-* bezeichnet den "Fremdling" im Vedischen; diesem Wort entstammen die griechischen Mehrheitspräfixe *ἐρι-*, *ἄρι-*, das Wort für "Hader", *ἔρις*, und der indo-iranische Gottesname *Aryamán*.

### 1 L'étranger du dehors: *dāsá*, *dāsyu*

*āria* est le nom ethnique des Indo-aryens après avoir été, à époque préhistorique, celui des Indo-iraniens encore indivis. Il s'applique à une communauté à la fois linguistique et culturelle assez homogène, en dépit de quelques variations dialectales (1) et de quelques contradictions terminologiques, dont la plus spectaculaire concerne le terme *āsura*, qui s'applique soit aux principaux dieux, soit aux démons (ci-dessous § 1.3). Cette communauté indo aryenne englobe la communauté védique, sans qu'on puisse affirmer que les deux s'identifient (§ 1.2 : le cas de Balbūtha Tarukṣa). Et si l'on ne peut pas parler de communauté politique, en l'absence de pouvoir central, le terme de communauté de destin historique peut convenir, quand il est question de la confrontation avec les *dāsas* ou *dasyus*, par exemple dans cette formule à la gloire du dieu guerrier Indra, RV 10,49,3d : "Moi (Indra), qui n'ai pas livré le peuple aryen aux *dasyus*". Le "peuple aryen" (*āriam nāma*, ci-dessous § 2.4.2) y fait figure d'entité historique, sinon politique, globalement opposée à ses adversaires *dāsyu*.

#### 1.2 *Dāsá* et *dāsyu* "barbares"

Le clivage entre *dāsá* ou *dāsyu* et *āria* est d'abord linguistique : ce sont des "barbares", qui ne parlent pas la langue des Aryens, ou la parlent mal. D'où leurs qualifications de *mṛdhrá-vāc-* "qui parle mal" (2), de *kúyavāc-* (sim.) et probablement de *anās-*, RV 5, 29,10, si ce dernier, qui peut aussi s'interpréter comme "sans nez", cf. *rujānās-* 1, 32, 6, en contexte similaire, est à comprendre comme "sans bouche", c'est-à-dire "les muets", "ceux dont la parole est inintelligible" : ce seraient les ἄστομοι de STRABON et de PLINIE citant MEGASTHÈNE (ZIMMER, *Altindisches Leben*, p. 430). De même, les démons auxquels les dieux ont ravi la parole s'enfuient en poussant des cris inintelligibles, ŚB

---

(1) *Dialectes dans les littératures indo-aryennes*, éd. par Colette CAILLAT, Paris, Collège de France, Institut de civilisation indienne, 1989.

(2) Comme l'a montré W. SCHULZE, KZ 38, 1905, 289 et suiv., cet adjectif composé a un équivalent dans la base du verbe grec βλασφημεῖν "injurier", "dire du mal de", "calomnier". On peut donner une valeur similaire à l'adjectif védique, mais dans ce cas il faut le dissocier de *anās-* du *pāda* précédent.



3, 2, 1, 23 ; et ces cris ne sont autres que les langues barbares (*mlecchā*), *ibid.* 24. C'est pourquoi les brahmanes ne doivent pas parler ces langues, "puisque c'est le parler des Asuras". Cette indication est pleinement confirmée par la proportion infime des emprunts dans la grammaire et le vocabulaire fondamental (3) des textes védiques, et notamment des parties anciennes du *R̥gveda*. Pourtant, des contacts pacifiques entre Aryens et *dāsas* y sont déjà mentionnés : non seulement *dāsas* esclaves - ce sont probablement des prisonniers de guerre -, 7, 86, 7 ; 8, 56, 3 ; 10, 62, 10 et, figurément dans le NP (désignant un prince aryen) *Dīvodāsa* "esclave du Ciel" (comparer les *theoio doeloi* mycéniens "esclaves du dieu", qui ne sont pas des esclaves), mais même un riche métèque : le *dāsa* Balbūthā Tárukṣa de 8, 46, 32, que la première partie de son nom (à comparer au latin *balbus* "bègue") désigne clairement comme un "barbare" ; la deuxième semble contenir la désignation ultérieure de l' "arbre", skt. cl. *taru-*, forme probablement issue de l'i. -e. \**dóru-*, représentée en v. ind. par *dāru-*, mais passée par une langue à mutations consonantiques, ou à système consonantique différent. Comme ce personnage figure dans un hymne de la période "archaïque" (ARNOLD) qui réunit les deux grands dieux guerriers de l'Inde prévédique, Indra et Vāyu, on peut penser qu'il s'agit d'un guerrier indigène rallié.

### 1.3 Le *dāsa Varcin*

Une étude complète des noms de personnes qualifiées de *dāsā* ou *dāsyu* réserverait quelques surprises. Ainsi l'ennemi d'Indra *Varcin* qualifié de *dāsā*, (RV 4, 30, 15 ; 6, 47, 21) porte un nom indien, visiblement archaïque : c'est le dérivé possessif en *-in-* d'un nom racine inattesté représenté, comme il arrive souvent, par le dérivé en *-as-*, *vārcas-* "éclat" (4) sur lequel ont été bâtis de

---

(3) Sur cette question controversée, voir la mise au point de Hans Heinrich HOCK "(Pre-) Rig-Vedic convergence of indo-aryan with dravidian ? Another look at the evidence", *Studies in Linguistic Sciences*, 14/1, printemps 1984, 89-108.

(4) Parallèle : *ret-in-* "à la semence abondante" en face de *rēt-as-* "semence", A. DEBRUNNER, *Altindische Grammatik* II/2 p. 330. L'archaïsme

nouveaux dérivés possessifs (*°varcas-in*, *vārcas-vant-*, *vārcas-vin-*). Il ne peut s'agir d'un sobriquet donné par les Aryens à un ennemi ; c'est une dénomination laudative. Ce Varcin est par ailleurs qualifié d'*ásura*, 7, 99, 5, qualificatif employé en ce passage au sens de "démon", mais dont le sens ancien est "seigneur" (= avest. *ahura-*, *ahu-*). L'épithète *varcín-* correspond mieux au sens ancien d'*ásura* qu'à son sens ultérieur. Il semble donc qu'un "seigneur (aryen) éclatant" soit devenu le "barbare (ou démon) Varcin". Cet exemple montre que parmi les *dāsas*, il n'y a pas, à l'origine du moins, que des barbares (5). Autre exemple : le *dāsa Pípru* (ci-dessous n. 8).

#### 1.4 *dāsá*, *dāsyu* et leurs correspondants iraniens.

Il est possible de trouver des différences dans les emplois de *dāsá* et *dāsyu*, mais la différence la plus nette et la plus significative s'observe dans leurs correspondants iraniens anciens. A *dāsa-* dérivé d'appartenance de *dāsá-* correspond l'adjectif avestique élargi en *-ka-* *dahāka-*, graphie pour *\*dāha-*, qui se retrouve dans l'adjectif dont on a le féminin *dāhī-*, Yt 13, 144, comme épithète de *dahyu-* (cf. ci-dessous). Quant à *dahāka*, c'est un serpent (*aži-*) à trois têtes et six yeux, Y 11,6, comme le *dāsam... śadakṣām triśīrṣāṇam* de RV 10, 99, 6. Ce "serpent barbare" est vaincu et tué par le héros Thraētaona (ci-dessous § 1. 5. 3), et figure à la fois, comme le Vṛtra védique, l'adversaire dans le mythe cosmogonique et le prototype des ennemis humains. Quant à *dahyu-* (fém.),

---

morphologique se double d'un archaïsme phonétique : le traitement *c* de la consonne finale du radical, en face du *k* issu d'une réfection analogique de *ark-ín-* "éclatant", etc. *ibid.* p.342. Sur ce personnage, voire E. PIRART, *Journal Asiatique*, 286, 1998, p. 534 et suiv.

(5) A. PARPOLA The coming of the Aryans to Iran and India and the cultural and ethnic identity of the Dāsas, *Studia Orientalia*, 64, 1988, 195-302, voit même en eux "la plus ancienne vague de locuteurs aryens en Inde" (p. 264), ce qui est excessif : beaucoup portent un nom sans étymologie indo-européenne.



c'est, en vieux-perse, le nom du "peuple, grand ou petit" (6) ; en avestique, le terme désigne également ce qu'E. BENVENISTE a nommé le "quatrième cercle de l'appartenance sociale". Comme le premier *nmāna-* est la famille restreinte, le deuxième, *vīs-*, probablement le village, et le troisième, *zantu-* le lignage ou le clan (comme le sont initialement ses correspondants lat. *genti-*, germ. *\*kindi-* et grec γένος), *dahyu-* doit être la tribu, nommée *\*tewtā* dans les langues d'Europe ; son chef, le *dahyu-pati-*, est le roi (comme le *\*tewte/ono-* des langues d'Europe). A partir de ces observations, la relation avec le *dāsyu* védique semble évidente : on passe tout naturellement du sens de "tribu", à celui d'"étranger à la tribu" par le simple jeu du nombre grammatical : le pluriel "les tribus" désigne "les autres tribus", que ce soient celles du même peuple ou les tribus barbares (les *dāhī-* *dahyu-* du passage avestique cité ci-dessus). C'est ainsi que *dāsyu* aurait rejoint *dāsá*, au point de lui équivaloir presque complètement. Une telle évolution s'appuie sur des parallèles connus, dont celui du véd. *jāna* "tribu" qui, dès les Brāhmaṇas, s'applique principalement aux peuples étrangers : elle est en elle-même vraisemblable. Mais doit-on identifier les deux formes ? Outre la différence de genre, on constate, pour la forme perse, une différence de flexion : le nominatif singulier y est *dahyāuš* ; et une différence d'accentuation est probable, en raison de cette forme, et de la graphie gâthique (x pour *h*) (7).

## 1.5 Etymologie

### 1.5.1 *dāsá-* ancien nom ethnique ?

On a rapproché *dāsá* et ses correspondants iraniens, parfois aussi *dāsyu-* de

---

(6) Pierre LECOQ, Observations sur le sens du mot *dahyu* dans les inscriptions achéménides, *Transeuphratène*, 3, 1990, p. 131-139. L'évolution au sens de "village" (persan *deh*) est similaire à celle du latin *populus* à l'espagnol *pueblo*.

(7) La présence de x, transcrit aussi *h*, au lieu de *h* attendu en face de *s* vieil-indien est l'un des rares indices de la place du ton en avestique ; en l'occurrence, cette graphie indique que le ton porte sur la voyelle qui suit, R.S.P. BEEKES, *A Grammar of Gatha-Avestan*, Leiden etc. 1988, p. 55 et suiv.

l'ethnique *Dahae*, gr. *Δάοι*. De même, le nom du *sūdrá* a été interprété à partir de celui des *Σύδροι* d'Arachosie. La correspondance s'établit également entre noms d'êtres mythologiques et noms de peuples : le nom des *Paṇis* (8) védiques, démons avares gardiens de la caverne Vala a été identifié à celui des *Πάρνοι* iraniens, et l'ethnique grec *Δαναοί*, de la même façon, correspond à *dānavá*, désignation védique de démons. Cet ensemble de parallèles impressionne, mais il est fragile. Comme le fait observer MAYRHOFER, *EWA* s.v., les archaïsmes de la flexion de l'indo-iranien *\*dasyu-* (ci-dessus § 1.4) rendent peu vraisemblable l'hypothèse d'un emprunt. Il faudrait donc le séparer de *dāsá-*. Quant à ce dernier, on l'a rapproché du nom grec de l'"esclave" *δοῦλος*, mycénien *doselos*. Le *sūdrá* serait initialement, selon P. THIEME, un "équarrisseur" (*\*(p)sū-dra-*). Là même où le rapport est sûr, comme pour gr. *Δαναοί* et v. ind. *Dānavá*, dans quel sens faut-il le poser ? L'avestique *dānu-*, à la fois ethnique et désignation du "cours d'eau", joint au témoignage de l'hydronymie européenne (*Don*, *Danube*, etc.), va dans le sens d'une origine ethnique (et géographique) de ces termes. Mais la "mythologisation" supposée ne se limite pas au monde védique : quand on lit dans l'*Illiade*, 5, 380 "Mais voici que les *Danaoi* s'attaquent même aux dieux", la valeur mythologique transparaît, surtout si l'on pense à *Danaos* et au tonneau de ses filles les *Danaïdes*, motif indépendant du refus de l'endogamie qui fonde leur légende, mais lié à l'étymologie de leur nom : paradoxe de l'océan dans lequel les fleuves versent perpétuellement leur eau sans jamais le remplir. Le peuple historique des Danéens peut porter un nom initialement mythologique, comme les Marse, les Mamertins, etc. *Dāsá-* n'est donc pas nécessairement un ancien ethnique.

#### 1.5.2 *\*daasá-*, *\*dasyu-* (masc.), *\*dasyú* (fém.) et la racine *\*deH<sub>2</sub>* - "diviser".

Avant de tenter une nouvelle étymologie, rappelons que la forme originelle de

---

(8) PARPOLA (art. cité n. 5) admet cette identification, mais rattache la forme à la racine *PAR-* "faire traverser (l'eau)", "sauver", par laquelle il rend compte également du nom du *dāsa* *Pípru* (p. 222), rattachement déjà envisagé par BÖHTLINGK et ROTH, *Sanskrit Wörterbuch* IV 727 et à leur suite par DEBRUNNER *Ai. Gr.* II/2 p. 472.



véd. *dāsá-* et de son dérivé adjectival d'appartenance *dāsa-* / *-ī-* comporte un *ā* radical dissyllabique, sûr ou probable dans dix passages du *R̥gveda* (1, 104, 2 c ; 2, 20, 6 d ; 7 b ; 5, 33, 4 d ; 6, 20, 10 d ; 26, 5 c ; 8, 46, 32 a ; 10, 23, 2 d ; 49, 6 b ; 7 d) qui tous appartiennent à des hymnes de la période la plus ancienne, ceux qu'ARNOLD, *Vedic Metre*, classe "archaïques". Compte tenu de cette observation, et de la probabilité d'un rapport avec les deux *\*dasyu-* (apparentés, mais non identiques, ci-dessus § 1.4), on partira de dérivés en *\*-e/-os-* de la racine *\*deH<sub>2</sub>* - "diviser" (POKORNY 174). Non suffixée, cette racine se retrouve dans la forme (unique) du *Sāmaveda* 1, 4, 1, 5, 5 *abhidāti* "est hostile", et, suffixé en *-s-* (le suffixe des formes nominales ? ou celui d'un ancien subjonctif en *-sa-* ? (9)) dans *RV abhí-DĀS-*. Le lien étymologique (ou dénominatif) originel transparaît *RV* 10, 102, 3 :

"ô Indra, retiens la massue de celui qui s'apprête à frapper, qui attaque (*abhidāsataḥ*), qu'il soit *dāsa* ou aryen, ô généreux, écarte au loin son arme !"

Les formes nominales dérivées en *\*-e/os-* ont comme les autres représentants de cette formation la valeur médio-passive, et signifient : "ce qui est divisé, se divise", "division". L'un est à degré plein radical (type *\*kléw-e/os-* "ce qui est entendu", "gloire") : *\*déH<sub>2</sub>* - *e/os-*. Il donne à la fois le grec *δήιος* (*\*déH<sub>2</sub>* *es-yo-* "celui de la division") "ennemi", dont la valeur première subsiste dans la liaison avec *πῦρ* "feu" (comme l'Agni qui brûle les *dasyus*, *RV* 4, 28, 3, ou le feu funéraire qui dissocie les composants de l'être individuel), et l'indo-iranien *\*daasá-* (*\*deH<sub>2</sub>* *es-ó-*) "ennemi". Le second, *\*dH<sub>2</sub>* - *é/os-*, relève d'un type moins fréquent, mais bien attesté, surtout avec le genre féminin (v. ind. *bhiy-ás-* "crainte" : *bháyate* "il craint"). En sont issus l'adverbe grec *δαί* "au combat" (locatif *\*dH<sub>2</sub>* *es-i*) et les formes indo-iraniennes en *\*das-* : peut-être *RV* (6, 21, 11 d) *dāsa-*, avest. *dahāka-* ; mais avest. *dahāka-* repose plutôt sur une métathèse de quantité comme véd. *pavāká-* "purifiant", notant *\*pāvaká-*, et *dāsa-* qui, dans son unique attestation, désigne l'ancêtre mythique des Dāsas face à Manu, l'ancêtre des Aryens, peut être issu d'une proportion analogique

---

(9) Johanna NARTEN, *Die sigmatischen Aoriste im Veda*, Wiesbaden, 1964, p. 140. Mais le rapprochement qu'elle propose *ibid.* avec le grec *ῥίω* "je trouverai" est assez lointain pour le sens.

telle que *ārya-* : *árya-* = *dāsa-* : X ; sûrement *\*dāsyu-* masc. et *\*dasyú-* fém., formes étroitement apparentées, mais différentes. Le masculin *\*dāsyu-* conservé en indien a le sens d'"ennemi", comme *\*daasá-* et grec *δήιος*. Le féminin *\*dasyú-* a servi en iranien à désigner la "tribu" (*\*tewtā-*) comme "division", "partie du territoire" : c'est l'évolution qui a mené au grec *δήμος* "bien attesté en mycénien pour désigner une entité administrative locale à vocation agricole" DELG s.v. citant M. LEJEUNE). La raison de cette innovation terminologique est à chercher dans la sédentarisation qui donne à la tribu un territoire et des frontières. Peut-être aussi dans la constitution d'une confédération entre les tribus, à laquelle préside le dieu Mithra (*Yt* 10, 145 et parall.) : la tribu devient "subdivision", "district" d'un ensemble plus vaste, la *daiṛhusasti-* de *Yt* 10, 87 et *Y* 62, 5.

### 1.5.3 Concordances formulaires

Le rapprochement étymologique du grec *δήιος* et de l'indo-iranien *\*daasá-* etc. trouve appui dans le formulaire : le NP grec *Δηίφοβος* et son correspondant védique *Trasádasyu-* ; les NP grecs *Δηίφοβος*, *Δηιφόντης* et l'adjectif védique *dasyuhán-* ; et surtout le NP grec *Dēiáneira* et l'épithète des Eaux soumises à *Vṛtra*, *dāsápatnīḥ* "épouses d'un barbare" *RV* 1, 32, 11 a : Indra tue *Vṛtra* et les libère *ibid.* d ; il les conquiert et en fait ses épouses : les Eaux sont désormais *aryápatnīḥ* "épouses d'un Aryen", 5, 30, 5 d et 10, 43, 8 b. De même, dans le *yašt* 5 de l' *Avesta*, le héros *Thraētaona*, l'Héraclès iranien, demande à la déesse *Ardvi Sura Anahita*, destinataire de l'hymne, de lui accorder de vaincre *Aži Dahāka* (ci-dessus § 1.4) et de lui prendre ses deux splendides épouses : deux "épouses de barbare" qui deviennent ainsi les épouses d'un héros arien. Ce rapprochement, pour prendre tout son sens, demanderait une étude complète du personnage de Déjanire ; on s'en tiendra à une esquisse. Pour la conquérir, Héraclès doit l'emporter sur l'autre prétendant, le fleuve *Achéloos* qui, par ses métamorphoses animales, en serpent notamment, fait horreur à Déjanire. Par sa victoire, Héraclès lui évite de devenir l'épouse d'un monstre - ce qu'elle était peut-être dans un état antérieur de la légende, comme les Eaux du *Véda* et les deux épouses d'*Aži Dahāka* dans l'*Avesta* - et fait d'elle l'épouse d'un héros. Mais son nom ne correspond plus à sa situation ;



réinterprété comme "celle qui cause la perte de son mari" (10), il est mis en relation avec la légende de la tunique de Nessos.

## 1.6 Parallèles sémantiques

### 1.6.1 v. ind. *śátru-* "ennemi"

Le rattachement d'un nom de l' "ennemi" à une racine signifiant "diviser" a un parallèle dans le vieil-indien *śátru-* "ennemi", dérivé en *-ru-* (formation rare, attestée par *cé-ru-* "attentif", de l' *cay-* "faire attention") de la racine *śat-* "diviser", "tailler en pièces", "abattre (arbre)". Une évolution similaire a mené les dérivés celtiques et germaniques au sens de "combat" (celt. *\*katu-*, germ. *\*hadu-*), "querelle" (all. *Hader*), et le dérivé grec *κότος* au sens de "haine".

### 1.6.2 *\*dwey-* "craindre" et *\*dwey-s-* "haïr"

La base du numéral "deux" *\*dwey-* a fourni à la fois un préverbe à valeur dissociative *\*dwis*, *\*dis* (gr. *διά*), une désignation de la "crainte", p. ex. le groupe de gr. *δείδω*, et de la "haine". v. ind. *dviṣ-*.

### 1.6.3 Hittite *kurur* "hostilité"

L'une des étymologies du nom hittite de l' "hostilité", *kurur* nt., dont le génitif singulier, en dépendance du nom de l'homme, <sup>LÚ</sup> *kururas*, fournit celui de l' "ennemi", repose sur un rapprochement avec le verbe *kwer-* "couper".

## 1.7 Nouvelles désignations de l'ennemi en védique et en avestique

L'évolution de *\*dása-*, *\*daasá-*, *\*dáasa-* / - *ī-* du sens d' "ennemi" à celui de "barbare" a nécessité la création de nouvelles dénominations de l' "ennemi", qui n'est pas nécessairement un barbare. A cette fin, le védique a créé un composé

---

(10) A. MOREAU "Etymologie du nom et mythe originel : Adraste, Andromaque, Déjanire", *La nomination*, éd. par S. GELY, Montpellier, 1988, 105-124, s'en tient à cette interprétation du nom de Déjanire.

privatif *a-mitra-* "avec qui il n'existe pas de traité" (réinterprété en composé négatif "in-imicus", d'où *mitrá-* "ami", qui figure dans plusieurs composés, et qui est à la base de plusieurs dérivés). Cette forme, représentée dès le *R̥gveda*, n'est pas indo-iranienne : bien qu'elle soit bâtie sur un substantif *mitrá-* neutre "contrat" qui est résiduel en face de *mitrá-* masculin "ami", l'absence de formation parallèle en avestique (où *miθra-* nt. "contrat" est bien représenté) est significative. Un couple d'antonymes *sájanya-* "apparenté" "ami" : *prátijana-* a été créé à partir de la désignation nouvelle de la tribu par *jána-*, qui devait initialement désigner le "lignage", comme les formes apparentées (av. *zantu-* etc.) citées § 1. 4.

Pour désigner l'ennemi, l'avestique a recouru à diverses formes : un composé privatif *a-urvaθa-* (= véd. *avratá-*, épithète de *dásyu-*) ; le participe présent *tbišyant-* ; le substantif *hamōrðθa-* "adversaire", et le nom daēvique de l' "armée", *haēnā-* "armée ennemie", formellement identique au véd. *sēnā-* "armée".

## 2 L'étranger du dedans : *arí*

### 2.1 *āria* et *arí*

Le nom ethnique des Indo-iraniens, *āria-* (§ 1), repose sur un substantif qui n'est représenté qu'en vieil-indien par *arí-*. Mais c'est là un mot dont l'interprétation a longtemps posé un problème et a reçu les interprétations les plus variées. La solution qu'a proposée P. THIEME (11) semble à première vue

---

(11) *Der Fremdling im R̥gveda*, Leipzig 1938 (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, 23-2). La question a été reprise par G. DUMÉZIL, *Le troisième souverain*, 1949, p. 101-127 ; *L'idéologie tripartite des Indo-Européens*, 1958, p. 108 et suiv. ; *Les dieux souverains des indo-Européens*, 1977, p. 233-251, où il reproduit le texte de 1949, concluant à "l'ensemble (ou un ensemble) des aryens", "l'aryen moyen", "l'aryen type" (ce qui ne convient pas mieux aux passages où l'*arí* est exalté que ceux où il est dénigré), et par E. BENVENISTE, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, 1, p. 370-3 : "les *arí* forment l'autre moitié d'une société exogamique" (définition trop étroite). O. SZEMERÉNYI, *Studies in the Kinship Terminology of the Indo-European Languages*, *Acta Iranica*, 16, 5e série, vol. 7, Téhéran Liège, 1977,



quelque peu paradoxale : *arí* serait l' "étranger", ou plus précisément "celui qui n'est pas d'ici" (der Fremdling). Cette hypothèse, fondée sur une étude exhaustive des emplois védiques, et qui a le mérite de rendre compte de façon satisfaisante des deux groupes principaux d'emplois (favorables et défavorables), pose à son tour deux questions . La première concerne l'interprétation du dérivé *āria*. THIEME l'interprète comme "accueillant" ("wirtlich"), ce qui paraît difficile à concilier avec la façon dont sont considérés les *dāsá* et *dāsyu*, et plus encore avec les dénominations usuelles des peuples comme "les hommes", ou "ceux du groupe" ou encore, quand il s'agit d'un peuple guerrier, "les braves" ou sim. La seconde concerne l'identité de l'*arí*. Ce n'est, précise THIEME, ni un *dāsá* ni un *dāsyu* ; c'est donc un Aryen. Mais quels sont ces Aryens qui "ne sont pas chez eux" ? THIEME ne l'indique pas.

## 2.2 Qui est *arí* ?

L'*arí* n'est évidemment pas un touriste ; ce n'est pas non plus un guerrier en campagne, ni un marchand, ni un artisan ou un poète ambulant : contrairement à la précédente, ces catégories sont bien représentées dans le Vēda, mais figurent dans des contextes tout différents de ceux dans lesquels figure *arí*. Ce n'est pas davantage un banni : le banni, assimilé au loup, conformément à une image héritée (12), est explicitement opposé à l'*arí* : RV 9, 73, 3 : le "loup" est le représentant de l' "hostilité externe" (*anyá-*), l'*arí* de l' "hostilité interne" (*svá-*). Une situation analogue est évoquée 6, 75, 19 :

"Qu'un proche (*svá-*) ou un lointain (*āraṇa-*), qu'un extérieur (*nīṣṭya-*)  
veuille nous tuer,

Puissent tous les dieux l'égarer !"

Il semble donc établi qu'*arí* ne s'applique pas à une situation occasionnelle et transitoire, celle de quelqu'un qui "est ici de passage sans être d'ici", mais

---

conclut (p. 125-149) à un emprunt de l'indo-européen à une langue proche-orientale, mais sans apporter des éléments nouveaux à l'interprétation du terme védique.

(12) Voir *Les Indo-Européens* <sup>3</sup> p. 58.

à un statut permanent, quasi institutionnel.

### 2.3 *arí* et les "cercles d'appartenance sociale" du monde aryen

L'étude que j'ai récemment consacrée à *arí* (13) aboutit aux conclusions suivantes :

1° c'est la désignation d'un groupe social, non d'un individu ; l'application à un individu est secondaire.

2° avec ce groupe, le locuteur (et son propre groupe) peuvent être en relation amicale ou conflictuelle : l'*arí* amical confère le prestige, donne et reçoit des biens, participe au culte ; l'*arí* hostile est soit un ennemi (*śátru*), sens que le terme conserve en sanskrit classique, soit plus souvent un concurrent, un détracteur, un impie, qui ne sacrifie pas.

De ces observations, il est aisé de conclure qu'*arí* représente une désignation négative de la communauté aryenne, en totalité ou en partie : "les autres groupes aryens", qu'il s'agisse de peuples (*jána*), de lignages ou même de familles (*dáma*) d'un même lignage : la rivalité qui les oppose est à l'origine de l'évolution de *bhrātr̥vya-* "fils du frère du père" (= avest. *brātū<sup>1</sup> rya-*) au sens de "rival".

### 2.4 *arí* "tribu" :

#### 2.4.1 Grec ἄρι-, ἐρι-

Cette interprétation de *arí* n'est pas incompatible avec l'étymologie proposée par F. SPECHT (14), qui l'identifie à l'adjectif \**ali-* "autre" ; le seul inconvénient de cette étymologie est de rendre malaisée l'interprétation du nom des Aryens.

---

(13) "Altindisch *arí-*, griechisch *éris*, *eri-*, *ari-* und der Gott *Aryaman*" *Indogermanica et Italica, Festschrift für Helmut Rix*, hsg. von Gerhard MEISER, Innsbruck, 1993, p. 169-189.

(14) "Zur Bedeutung des Ariernamen" *KZ*, 68, 1944, p. 42-52.



Mieux vaut donc, avec THIEME, rapprocher les préfixes grecs ἀρι, ἐρι (15) "très", mais en donnant à *arí* un sens originel de "tribu". La valeur augmentative des préfixes grecs s'explique par là beaucoup mieux qu'à partir du sens d' "étranger". De même, le nom germanique de la "tribu" \**pewdō-* fournit un préfixe augmentatif dans les diverses langues germaniques anciennes. P. ex. l'homme "très célèbre", celui qui est connu en dehors de son groupe familial, est dit en v. isl. *þjóð-kunnr*, *þjóð-mærr* "connu, célèbre dans la tribu" : on peut interpréter de la même façon véd. *ari-gūrtá-*, *ari-ṣṭutá-*, gr. ἀριδείκετος, ἀρίγνωτος ; et le NP av. *daśhu.srūta-* (Yt 13, 116) "célèbre dans le peuple". Par extension, ces noms de la "tribu" deviennent des préfixes augmentatifs en liaison avec des substantifs ou des adjectifs qui n'ont pas de rapport avec la société : v. isl. *þjóð-á* "grande rivière", *þjóð-góðr* "très bon" (emplois similaires dans les langues westiques, et dans les noms propres) ; grec ἀρι-σφαλής "très glissant", ἐρι-αύχην "au long cou".

#### 2.4.2 *Aryamán*

Ce sens de "tribu" permet aussi d'interpréter le nom du dieu indo-iranien *Aryamán* ainsi que le nom commun sur lequel il repose ; ce nom commun n'est représenté que par l'avestique *airyaman-*, gâth. *airyōman-* "tribu". J'ai proposé d'y voir un ancien composé ayant pour second terme le degré zéro de \**nōmn-* "nom", et aussi "peuple" : ce composé correspondant à un syntagme du type véd. *āriam nāma* "les Aryens", lat. *nōmen latīnum* "les Latins". En persan, la forme est devenue une désignation de l'"hôte", par une évolution inverse à celle du grec ξένος aboutissant à "étranger". On observe une connexion similaire entre "hôte", "étranger", "ennemi" dans le latin *hostis* et le germanique \**gastiz*.

---

(15) Si l'on considère que le traitement normal des laryngales est α sauf réfection analogique à partir du degré plein, la forme ἀρι- peut se ramener à \**H*, *ri-* attesté par véd. *riśādas-*, composé en \**śādas-* = grec κῆδος "qui se soucie de l'*arí*". Si l'on admet une vocalisation directe des laryngales en α, ε, ο, cette dualité fait problème ; une influence de ἀρείων "meilleur", ἄριστος "le meilleur" est envisageable.

### 2.4.3 Grec ἔρις

Enfin, il n'est pas exclu que pour ἔρις, le sens de "rivalité", "concurrence" soit le plus ancien ; HESIODE distingue une "bonne Eris" de la "mauvaise Eris" et le composé δύσερις (δύσηρις) "qui aime les mauvaises querelles" confirme cette distinction. Dans ce cas, le rapprochement avec le védique *arí-* se justifie.

Ces observations conduisent à deux conclusions, l'une relative aux concordances linguistiques et formulaires, l'autre à la notion d'étranger.

1° Les concordances entre grec et indo-iranien sont fréquentes : W. PORZIG, *Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebiets* (Heidelberg, 1954) p. 157 et suiv. dresse une longue liste de concordances linguistiques, dont certaines sont exclusives ; pour les concordances formulaires, il suffit de renvoyer à R. SCHMITT, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit* (Wiesbaden, 1967) où l'on peut constater que ces deux domaines sont les plus conservateurs. Plus surprenantes au premier abord sont les concordances indo-grecques signalées au § 2.4. ; mais les représentants iraniens du dérivé *\*āria-* et du composé *\*aryamán-* montrent que malgré la disparition de *\*arí-* en iranien il s'agit entre indien et grec non pas d'innovations communes, mais seulement de conservations communes, qui ne remettent pas en cause les groupements dialectaux.

2° Ce que nous nommons indistinctement "étranger" en français est réparti, en védique, entre des termes de contenu plus restreint désignant l'ennemi, le barbare, ou le (membre d'un autre) peuple s'il s'agit d'un allogène, le (membre d'un) autre groupe du même peuple", s'il s'agit d'un congénère. Mais les évolutions sémantiques de ces termes, leurs échanges, leurs renouvellements donnent l'impression qu'entre ces notions, et celle d'hospitalité, il existait des connexions qui orientaient, sans qu'on y parvienne durablement, vers la création d'un concept négatif recouvrant, comme le lexème français, tout ce qui n'est pas "sien". La notion de "coupure", "division" a fourni à date ancienne une désignation (en indo-iranien), une qualification (en grec) de l'ennemi, quand cette notion était conçue comme binaire (§ 1.6.2), séparant le "sien", l' "ami"



de l' "étranger-ennemi". Mais quand elle était conçue sous une forme plurale, et notamment ternaire (les trois tribus de la Rome primitive, les peuples germaniques issus des trois fils de Mannus), c'était une "subdivision" institutionnelle, qui ne mettait pas en péril l'unité du "corps social".

Jean HAUDRY

Ce texte, dédié à la mémoire de Lisbeth FRANCK, reprend en partie la matière d'un exposé aux Premières Journées de l'Orient, la Baume-lès-Aix, 23-25 sept. 1993, "l'étranger dans la société védique". Je remercie Charles de LAMBERTERIE et Boris OGUIBENINE qui ont bien voulu en lire une première version et me faire part de leurs observations dont j'ai tiré grand profit.

#### ABREVIATIONS :

DELG : Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968-1980.

EWAia : Manfred MAYRHOFER, *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen*, Heidelberg, 1986 ---

Textes : AV : *Atharvaveda* ; RV : *R̥gveda* ; ŚB : *Śatapathabrāhmaṇa* ; Y : *Yasna* ; Yt : *Yašt*.

## LES TROIS FONCTIONS INDO-EUROPEENNES DANS LES ODES DE PINDARE A HIERON DE SYRACUSE

Pindare, poète grec du 5<sup>ème</sup> siècle avant notre ère est connu pour avoir composé des odes aux vainqueurs des jeux helléniques dans lesquelles il a évoqué des mythes religieux grecs parmi les plus importants. Ainsi, dans la seconde ode olympique, il évoque le séjour des âmes dans l'au-delà conformément aux croyances orphiques et pythagoriciennes, dont il s'est peut être rapproché lors d'un voyage en Sicile.

Plus constante sont les références à Homère et à la mythologie olympienne.

Il semble aussi que la poésie pindarique soit largement structurée par les trois fonctions indo-européennes. Nous prendrons à titre d'exemple, les trois *odes pythiques* au roi Hiéron de Syracuse, odes qui ont été placées en tête du recueil par les Alexandrins qui avaient voulu ainsi en souligner l'importance.

Dans la première ode *Pythique*, Pindare célèbre la victoire de Hiéron à la course de chars, aux jeux pythiques à Delphes en 470 avant notre ère. Hiéron est alors au faîte de son pouvoir, après les victoires des armées de Syracuse à Himère en 480 contre les Carthaginois et à Cumes contre les Etrusques.

Après avoir fait l'éloge de la lyre qui endort même l'aigle sur le sceptre de Zeus, Pindare évoque le monstre Typhon aux cent têtes que Zeus a enchaîné sous le volcan Etna. Cela lui permet d'évoquer la ville d'Etna fondée par Hiéron.

Puis, le poète précise : *«les Dieux nous donnent la sagesse, la force des bras et l'éloquence»*, phrase où l'on reconnaît clairement la triade héritée : «pensée, parole, action» (1) dans un ordre différent de l'ordre habituel.

Puis, il rappelle la constance de l'âme de Hiéron, digne du Philoctète d'Homère, constance de l'âme qui lui permet dans la maladie (il était atteint de la maladie de la pierre) de continuer à diriger ses armées. Hiéron possède donc la qualité éminente de la troisième fonction, la maîtrise de soi (appelée aussi tempérance) qui permet de garder une âme égale à travers les peines et les plaisirs. Ici, il s'agit plutôt de peines puisque Hiéron souffre d'une maladie.

Outre cette qualité, propre à la troisième fonction, Hiéron possède aussi les qualités des fonctions souveraines et guerrières.

Il fonde la ville d'Etna où *«consacrée par les Dieux, la liberté règne selon les lois conforme à la discipline d'Hyllos»*. Hiéron est donc doublement souverain : il fonde une ville et y fait régner la liberté. Puis, la ville de Hiéron est aussi guerrière. Les habitants *«veulent conserver toujours la règle d'Aigimios en Doriens»*

Pindare redouble alors l'affirmation : les Doriens d'Etna sont souverains et guerriers : *«les Doriens d'Etna sont souverains et guerriers : venus du Pinde, ils ont établi à Amycycles leur règne prospère et ils ont vu fleurir la renommée de leur lance»*. On retrouve ici encore les trois fonctions : le règne (première fonction), la prospérité (troisième fonction) et la lance (deuxième fonction).

---

(1) Sur cette triade particulière de la pensée indo-européenne, en relation directe avec la «religion de la vérité», voir Jean HAUDRY : *Les Indo-Européens*. (Que sais-je 1965), Paris 1981, 1992<sup>3</sup>, pp. 62 ss; «La religion de la vérité dans l'épopée arménienne», *Etudes Indo-Européennes* 1982 / 2, pp. 1-19, notamment p. 2; Isabelle TURCAN : «Dire et Faire dans le vocabulaire des institutions indo-européennes», *Etudes Indo-Européennes* 1982 / 1, pp. 3-21, notamment 4-8; Bernfried SCHLERATH : «Gedanke, Wort und Werk im Veda und im Awesta», in : *Antiquitates Indogermanicae. Studien zur indogermanischen Altertumskunde und zur Sprach- und Kulturgeschichte der indogermanischen Völker, Gedächtnisschrift für Hermann GÜNTERT zur 25. Wiederkehr seines Todestages am 23. April 1973*, Hg. von Manfred MAYRHOFER, Wolfgang MEID, Bernfried SCHLERATH, Rüdiger SCHMITT, Innsbruck 1974, pp. 201-222.



Aimé PUECH qui a établi et traduit Pindare aux *Editions des Belles Lettres* (1992) précise en note (page 32) : «*des trois tribus doriennes, Hylléens, Pamphyles et Dymanes, Pindare semble oublier la dernière*». Ceci s'explique par le fait que le poète a traité la troisième fonction au préalable, à propos de la maladie de Hiéron et de sa constance d'âme.

Il évoque donc les deux premières tribus doriennes symboles des deux premières fonctions, les Hylléens et les Pamphiliens.

Puis, Pindare invoque Zeus (et Hiéron) pour que trois vœux soient respectés, relevant des trois fonctions. Tout d'abord, il engage Hiéron à «*traiter avec honneur le peuple et le former à la concorde pacifique*». Ces droits du peuple, de la masse, cet appel à la concorde relèvent de la troisième fonction.

Puis Pindare évoque la fonction guerrière : «*Je t'en supplie, Ô fils de Cronos, que le Phénicien demeure tranquille en sa demeure* (il s'agit des Carthaginois) *et que se taise le cri de guerre des Tyrrhéniens* (les Etrusques) *depuis qu'ils ont vu, devant Cumes, leur insolence pleurer la perte de leur flotte !* »

Puis, le poète compare cette victoire à celles de Salamine et du Citheion, où Athéniens et Spartiates respectivement ont vaincu les Perses. Puis, il évoque la bataille d'Himère où les Syracusains ont vaincu les Carthaginois.

Après cette longue évocation guerrière, Pindare passe alors à la première fonction. Il conseille à Hiéron ceci : «*Dirige ton peuple avec le gouvernail de la justice et forge ton langage sur l'enclume de la vérité*».

Il rappelle à Hiéron l'importance, pour le Souverain, du plus petit de ses actes : «*qu'il s'échappe une imprudence légère, on la tient pour grave, venant de toi. Tu administres une grande cité : nombreux sont ceux qui peuvent rendre un témoignage fidèle de tes actes quels qu'ils soient*».

Puis Pindare lui recommande de ne pas se laisser aller, en qualité de souverain, aux fautes de la troisième fonction : «*Ne te laisse pas duper, ami par la séduction de l'intérêt*». Ou encore : «*si tu veux toujours entretenir ta faveur, ne renonce pas trop vite à la dépense*».

Ayant ainsi souhaité à Hiéron, autant qu'à sa ville d'Etna, le succès dans le domaine des trois fonctions, Pindare conclut sur la renommée : «*le souvenir*



*ne meurt pas*». Il oppose la bienfaisance de Crésus aux crimes du tyran Phalaris et conclut : *«Le bonheur est le premier bien à conquérir, la bonne renommée vient au second rang. Quand on a rencontré et saisi l'un et l'autre, on a obtenu la suprême couronne»*.

La seconde *Pythique* fait aussi une place importante aux trois fonctions. Elle est dédiée également à Hiéron, vainqueur à la course de chars, mais on ignore où cette victoire a eu lieu, non à Delphes car l'on sait qu'Hiéron n'a gagné cette course qu'une fois aux jeux Pythiens.

Pindare invoque d'entrée Syracuse à qui il donne trois qualifications, elle est *«megala»* (grande), elle est *«Temple d'Arès»*, dieu de la guerre, et elle est *«divine nourrice des hommes et des chevaux bardés de fer»*. Cet éloge trifonctionnel accompli, le poète invoque trois divinités :

D'abord Artémis, qui relève de la troisième fonction et qui a un temple dans l'île Ortygie, au centre de Syracuse.

Puis, Hermès, comme dieu des jeux, donc des combats.

Puis Poseidon, le dieu souverain des chevaux, puisqu'il s'agit d'une course de chars.

Puis il évoque le mythe d'Ixion, doublement criminel, qui par la ruse tue son beau père Déionée et qui, accueilli par Zeus, tente de violer Héra, la déesse souveraine.

Ensuite, il évoque Archiloque, l'insulteur, qu'il traite de médissant. Ainsi, l'assassinat et l'adultère, commis par Ixion, et le mensonge, commis par Archiloque, sont impies. A ces trois fautes, concernant respectivement la deuxième, la troisième et la première fonction, Pindare oppose les qualités de Hiéron.

Il est *«d'esprit libéral»*, il est le *«maître qui commande à tant de places bien crénelées»* et enfin, il est souverain d'un peuple immense, trois qualités de Hiéron qui correspondent aussi aux trois fonctions.

Puis Pindare reprend ces qualités dans l'ordre inverse. Il évoque la troisième fonction : *«Si quelqu'un prétend qu'un autre avant toi, en Hellade, t'a*

*surpassé en opulence et en gloire, son fol esprit perd sa peine».*

Puis il évoque la seconde fonction : *«A la jeunesse convient l'audace des guerres terribles ; par là aussi je l'affirme, tu as acquis ta renommée infinie tantôt en combattant parmi les cavaliers, tantôt dans les rangs des fantassins».*

Enfin, il évoque la première fonction : *«les sages desseins de ton âge mûr me permettent de te donner sans risque des éloges sans réserves».*

Pindare conclut : *«Sois tel que tu as appris à te connaître».*

Il termine l'ode par une condamnation des fourbes et des envieux. A l'inverse, *«un homme à la parole franche se fait valoir en tout pays, auprès des tyrans, là où règne la foule impétueuse, et dans les cités que régissent les sages ».* On retrouve ici la classification classique des régimes politiques, monarchiques, démocratiques et aristocratiques.

La troisième *Pythique*, dédiée à Hiéron de Syracuse, n'évoque aucune victoire en particulier. C'est une épître à Hiéron qui, principalement, évoque la maladie.

Le poète s'adresse au Centaure Chiron qui, selon la légende, a instruit *«Asclépios, le héros guérisseur de toutes les maladies».*

Puis il évoque le mythe de Coronis, qui trompa son amant le dieu Apollon, avec un étranger d'Arcadie.

*«Elle était éprise de l'inconnu, comme tant d'autres. L'espèce la plus vaine parmi les hommes, ce sont ceux qui méprisent ce qui les entoure et rêvent de ce qui est au loin».*

Apollon provoque la mort de Coronis, mais sauve l'enfant Asclépios qu'elle avait eu en son sein.

Dès lors, Asclépios, formé par Chiron, se consacre à la médecine qui comporte trois branches, rappelant les trois fonctions :

*«Il les délivrait chacun de son mal, tantôt en les guérissant par des charmes, tantôt en leur donnant des potions bienfaisantes, tantôt en appliquant à leurs membres toutes sortes de remèdes ; tantôt enfin, il les remettait droit, par des incisions».*



Il met en garde le médecin contre la faute propre à la troisième fonction : *«la science elle-même se laisse captiver par le gain»*, et Asclépios, ressuscitant un malade, sera foudroyé par Zeus !

C'est là que Pindare a situé son aphorisme célèbre : *«O mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible ! »*.

Puis, Pindare rappelle à Hiéron que la fortune est changeante, et qu'il faut accepter son destin, appuyant ses dires par les exemples de Pelée et Cadmos, qui, devenu époux des déesses, ne furent pas exempts de malheurs.

Ainsi, le modèle des trois fonctions est toujours sous-jacent. Dans la première ode, Pindare évoque les mérites de Hiéron dans les trois domaines de la maladie, de la guerre et de la fondation d'Etna. Dans la seconde ode, trois dieux sont évoqués, puis trois fautes et les trois qualités de Hiéron, l'opulence, la victoire et la sagesse. Dans la troisième ode, les trois fonctions sont évoquées à propos de la médecine. Pindare semble avoir puisé ses thèmes dans le vieux fonds indo-européen de légendes grecques où les trois fonctions jouent un rôle majeur !

Yvan BLOT

## INDO-EUROPÉENS ET INDO-EUROPÉANISES

**Trois phases du développement de l'aire culturelle des gobelets en entonnoir et leur importance pour la genèse et la première extension de la famille des langues indo-européennes.**

Comme il l'a déjà exposé dans les livraisons antérieures de cette revue (1), l'auteur part de l'hypothèse que la proto-langue indo-européenne est née au cuprolithique, qui mit fin au néolithique, et ce dans la seule et unique zone géographique où ne peuvent être attestés depuis toujours que des hydronymes indo-européens, zone qui s'étend du Nord de la France jusqu'en Russie et du Sud de la Scandinavie jusqu'aux Alpes. La culture la plus ancienne qu'ait pu y appréhender et identifier l'archéologie pour cette époque est *la culture des gobelets en entonnoir*.

---

(1) Carl-Heinz BOETTCHER : «La culture des gobelets en entonnoir en Europe centrale. Interprétation de sa genèse et de ses structures sociales», *Etudes Indo-Européennes* 10<sup>ème</sup> année, 1991, pp. 39-69; «Le moyen âge commence à l'âge de la pierre. De la communauté lignagère des chasseurs et pêcheurs préhistoriques à la haute culture décentralisée des Indo-Européens», *Etudes Indo-Européennes* 12<sup>ème</sup> année, 1993, pp. 7-63; «Pouvoir centralisé ou pouvoir partagé. L'Orient et l'Occident au cuprolithique», *Etudes Indo-Européennes* 14<sup>ème</sup> année, 1996, pp. 103-147.



Cette culture qui se manifeste depuis environ 4300 avant notre ère connaît trois phases de développement. Dans la *phase 1*, qualifiée de culture des gobelets en entonnoir *européenne*, elle fait montre de traits unitaires qui sautent aux yeux (2). Dans sa *phase 2*, elle se morcelle en un certain nombre de groupes régionaux qui forment pourtant encore, en dépit de leur multiplicité, un ensemble relativement cohérent, l'aire des gobelets en entonnoir (3) dont le groupe de Michelsberg (4), observable, entre autres localisations, dans le Bassin Parisien, passe pour être la forme d'expression culturelle la plus occidentale. Dans sa *phase 3*, les limites de sa zone d'origine sont franchies au fur et à mesure que le processus d'indo-européanisation progresse en direction de l'Est et du Sud-Est. C'est à cette dernière phase que se rattachent le dernier stade et les plus proches héritiers de l'aire des gobelets en entonnoir, à savoir la culture des amphores globulaires, celle de la céramique cordée, celle des tombes à ocre et la culture de Baden.

Dans une culture archéologique s'expriment à chaque fois le style et le

---

(2) Le concept de *European funnel-beaker culture* a été forgé par Carl Johan BECKER. Voir son ouvrage de référence *Mosefundne Lerkar fra yngre Stenalder. Studier over Tragtbægerkulturen in Danmark*, avec résumé en anglais, Copenhague 1948, p. VII.

(3) C'est Jürgen DRIEHAUS qui parlait d'une *aire des gobelets en entonnoir* (Trichterbecherkreis) : «Stand und Aufgaben der Erforschung des Jungneolithikums in Mitteleuropa (Schlussbetrachtung)», in : *L'Europe à la fin du Néolithique européen, Actes du Symposium consacré aux problèmes du Néolithique européen*, Prague 1961, p. 267. En revanche, Jan LICHARDUS : *Rössen, Gatersleben, Baalberge, ein Beitrag zur Chronologie des mitteldeutschen Neolithikums und zur Entstehung der Trichterbecher-Kulturen*, Bonn 1976, p. 14, et «Die Kupferzeit als historische Epoche. Versuch einer Deutung» in : LICHARDUS (ed.) : *Die Kupferzeit als historische Epoche*, Bonn 1991, pp. 763, 770, emploie par exemple la forme de pluriel *cultures* des gobelets en entonnoir ou la dénomination de *complexe* des gobelets en entonnoir.

(4) Emil VOGT : «Die Herkunft der Michelsberger Kultur», *Acta Archaeologica* XXIV, 1953 (Copenhague), pp. 184 s. ; François BERTEMES : «Untersuchungen zur Funktion der Erdwerke der Michelsberger Kultur im Rahmen der kupferzeitlichen Zivilisation», in : Jan LICHARDUS (ed.), op. cit. 1991, p. 455.



potentiel de créativité d'un groupe humain défini qui vit en communauté formant une unité cohérente et qui, comme le montrent les fouilles, crée et modèle ses outils, ses armes, ses objets de culte et ses bijoux selon une façon qui lui est propre. A ceci viennent s'ajouter, en règle générale, des caractères particuliers qui touchent l'économie, l'art, l'habitat et les coutumes funéraires, ainsi que les caractéristiques physiques de la population porteuse de cette culture, caractéristiques qui peuvent être connues par déduction à l'aide de restes corporels subsistants. Dans tout cela se reflète un entrelacs de communications existant entre les membres du groupe considéré comme aussi avec les membres d'autres groupes. Ainsi se dissimule sans doute toujours derrière les découvertes archéologiques une organisation à caractère ethnique ou social, de même que, dans bien des cas difficiles à cerner, une communauté linguistique unitaire. Il apparaît que les sources archéologiques inclinent à «interpréter les cultures archéologiques comme des unités forgées par l'histoire» et qu'il ne s'agit pas seulement, dans leur cas, «d'un véhicule dont les archéologues ont besoin» pour pouvoir mettre en lumière des évolutions historiques (5).

### La première communauté linguistique indo-européenne.

Si l'on suit l'interprétation de l'auteur du présent article, la culture européenne des gobelets en entonnoir est dans une large mesure le résultat d'une superposition de paysans de la céramique rubanée, infiltrés à partir du Sud-Est, et des cultures qui leur ont succédé, cultures qui, grâce à l'emploi de la charrue, étaient parvenues à un haut niveau de production excédentaire en même temps qu'à la pratique des réserves, et par là-même à une aisance limitée. Elles furent

---

(5) Joachim PREUSS : «Die Alttiefstichkeramik. Ein Schlüssel zum Verständnis mittelpreolithischer Kulturbeziehungen», *Ethnologisch-Archäologische Zeitschrift* 19 (1978) p. 75. Voir également Gustaf KOSSINNA : *Die Herkunft der Germanen. Zur Methode der Siedlungsarchäologie*. 2<sup>ème</sup> ed., Leipzig 1920, p. 3; Jens LÜNING : «Zum Kulturbegriff im Neolithikum», *Prähistorische Zeitschrift* 47 (1972) p. 168; Ernst PROBST : *Deutschland in der Steinzeit. Jäger, Fischer und Bauern zwischen Nordseeküste und Alpenraum*, Munich 1991, p. 24.



dominées par un superstrat de navigateurs guerriers, organisés en antrustionnats, établis sur les rivages de la Mer du Nord et de la Baltique et issus de la culture d'Ertebölle, au sein de laquelle ils pratiquaient encore, dans la plupart des cas, la chasse et la pêche et, dans des proportions modestes seulement, l'agriculture, mais qui avait déjà aussi une maîtrise de la navigation de haute mer. Ces navigateurs-guerriers qui, d'aventuriers qu'ils étaient, s'étaient changés en conquérants et, pour finir, en seigneurs tutélaires, édifièrent un système politique aux vastes ramifications dont l'efficacité reposait sur un réseau d'échanges lignagers (6). A partir de leurs demeures seigneuriales, ils dominaient et gouvernaient un grand nombre de petits territoires grâce à la pratique concertée d'une politique matrimoniale. C'est au sein de ce système, que l'on peut comparer dans son genre à un embryon de royaume (ou d'empire), que se développa, selon la thèse de l'auteur, l'indo-européen primitif comme langue des seigneurs, des cours et du négoce.

Par voie de conséquence on est contraint d'en venir à la conclusion que les premiers agents de diffusion de la proto-langue indo-européenne ont constitué une communauté sans doute relativement étendue du point de vue géographique, mais plutôt restreinte quant au nombre des locuteurs. Il est possible, dans une série de cas, de déterminer approximativement la dimension moyenne de territoires datant du cuprolithique, opération pour laquelle on peut également faire intervenir des comparaisons avec l'époque historique. Nous disposons de surcroît d'estimations réalistes de la densité de population de cette époque. A l'aide de ces données factuelles on peut essayer de répondre, avec les réserves d'usage, à la question qui s'impose : celle de savoir combien de personnes a pu compter la communauté linguistique indo-européenne primitive à l'époque où elle formait encore un groupe cohérent, et comment elle se subdivisait de l'intérieur.

La culture européenne des gobelets en entonnoir occupait, avec la zone d'origine présumée de la proto-langue indo-européenne, une superficie de

---

(6) Philippe JOUET : «Notes de lecture sur deux articles de C.H. Boettcher. Notes sur les "substrats" religieux», *Etudes Indo-Européennes* 14<sup>ème</sup> année (1996) p. 161. Littéralement : «Il ne peut s'agir que d'un réseau entretenu par les échanges lignagers».



presque deux millions de kilomètres carrés, dont au moins la moitié devait être habitable. Si nous admettons l'évaluation, déjà escomptée pour le proto-néolithique, d'une densité moyenne de population d'environ une personne par kilomètre carré habité (7), cette culture a dû renfermer en son sein au moins un million d'âmes. Mais comme il est de règle dans les sociétés féodales, on ne devrait pouvoir en attribuer que tout au plus cinq pour cent à la couche seigneuriale (8), et l'on arrive ainsi, avec tout le scepticisme de rigueur, au résultat suivant : la communauté linguistique européenne primitive, gamète ou spore de l'indo-européen, a dû compter environ 50000 personnes. Il est vrai que le nombre de ceux qui usaient de la proto-langue dans leurs relations quotidiennes a dû s'élever déjà bien au-dessus de ce chiffre en l'espace de quelques générations grâce à la stabilité croissante du système social. Or, à supposer que les membres de la communauté linguistique d'origine aient vécu en familles ne comptant que six personnes en raison de la mortalité élevée, et que ces familles, en se regroupant quatre par quatre, aient à chaque fois formé ainsi une famille étendue qui, réunie à son tour à trois autres du même ordre, ait constitué en commun avec elles un lignage, il aurait dû y avoir alors de cinq à six cents lignages de seigneurs. A chacun d'eux serait échu un territoire habité d'environ 1800 kilomètres carrés et à chaque famille de seigneurs une propriété latifondiaire ou seigneurie d'environ cent kilomètres carrés, ce qui correspond à un chiffre d'estimation qui a pu être établi pour l'Age du Fer et pour le Haut-Moyen-Age.

Dans le Palatinat rhénan de l'époque proto-médiévale, par exemple, les résidences archéologiquement attestées des titulaires de seigneuries latifondiaires

---

(7) Dieter KAUFMANN : *Wirtschaft und Kultur der Stichbandkeramiker im Saalegebiet*. Berlin 1976, p. 122.

(8) Selon Heiko STEUER : *Frühgeschichtliche Sozialstrukturen in Mitteleuropa*, Göttingen 1982, p. 253, d'après les résultats de fouilles archéologiques, l'importance numérique de la couche sociale supérieure est estimée également chez les Germains de l'époque impériale romaine à environ cinq pour cent de la population. Cf. pour le Moyen Age français : Barbara TUCHMANN : *Der ferne Spiegel*. Munich 1982, p. 32, et pour l'Allemagne Hagen SCHULZE : *Kleine Deutsche Geschichte*. Munich 1996, p. 74.



étaient éloignées tout au plus de douze kilomètres les unes des autres, ce qui avait pour conséquence que la seigneurie d'un noble de cette catégorie atteignait en moyenne une superficie d'environ cent kilomètres carrés. On rapporte également, à propos des Celtes de l'Age du Fer préromain d'Angleterre, que de puissantes familles dominaient, à partir de forteresses analogues à des châteaux-forts, des territoires dont on estime l'étendue globalement à cent kilomètres carrés (9). Et si le système des fortifications d'époque cuprolithique de Kutná Hora, en Bohême, suggère «la notion d'un centre de pouvoir, d'une résidence de souverain dominant le territoire environnant» (10), il n'est pas étonnant qu'en dressant la carte topographique des sites fortifiés du groupe de Bernburg, à peu près contemporain et participant de la culture des gobelets en entonnoir de l'Allemagne moyenne, on puisse constater leur répartition en saupoudrage sur l'ensemble de leur zone d'extension, et que, du même coup, on fasse apparaître qu'un souci particulier de «politique intérieure», en quête d'efficacité, a présidé à l'organisation de leurs environs immédiats respectifs (11).

On peut dresser un constat analogue pour le groupe de Michelsberg. Etant donné que, dans le cas de ce dernier groupe aussi, en différentes régions, l'éloignement moyen des remparts de terre fortifiés les uns par rapport aux autres montre une certaine régularité, on peut en déduire que les zones contrôlées à partir de ces fortifications, les territoires placés sous leur domination, étaient entre eux d'une taille plus ou moins égale. Dans la zone du gisement de lignite rhénan située entre Cologne et Aix-la-Chapelle, par exemple, les sites de Michelsberg répondant à cette caractéristique sont à chaque fois entourés d'une couronne de petites agglomérations ouvertes, non fortifiées, ce qui indique que chaque site fortifié avait une relation particulière avec les

---

(9) Heiko STEUER, op. cit. 1982, p. 378.

(10) Milan ZAPOTOCKY, Marie ZAPOTOCKA : «Kutná Hora ("Dänemark"), eine befestigte Höhensiedlung der mitteläneolithischen Ravnac-Kultur in Böhmen», *Jahresschrift für mitteldeutsche Vorgeschichte* 73 (1990), p. 210.

(11) Detlef W. MÜLLER : «Befestigte Siedlungen der Bernburger Kultur. Typen und Verbreitung». *Jahresschrift für mitteldeutsche Vorgeschichte* 73 (1990), p. 284.

villages de ses environs immédiats et était donc le centre de l'espace économique qu'il formait avec eux. Il est probable que ces sites centraux n'ont été édifiés qu'après coup par les habitants de chaque territoire, une fois que les villages existaient déjà, volontairement ou à titre de corvée. Ceci ne peut que nous mener derechef à la conclusion qu'il y a eu «une unité directrice centrale de conception et d'organisation sous forme d'une personne, ou d'un groupe de personnes, ou d'une "institution"» (12), et qu'il devait s'agir alors d'une famille de seigneurs et de son chef. Dans la mesure où une telle seigneurie territoriale était située dans l'un de ces pays d'Europe centrale qui s'étendent sur de vastes distances et dont le sol de lœss présente l'avantage d'être d'une grande fertilité et facile à peupler, il est même permis d'admettre que la population atteignait un chiffre de densité de presque dix-sept personnes au kilomètre carré, dépassant largement la moyenne générale (13), ce qui aurait signifié, dans un cas particulier de ce genre, que l'autorité des seigneurs d'un tel territoire se serait étendue à environ 1500 à 2000 personnes.

### Les racines de l'indo-européen.

Vu la composition des populations de la culture des gobelets en entonnoirs, dont nous partons ici, il n'a pu s'agir, lors de la formation de la proto-langue indo-européenne, que d'un mélange d'au moins deux idiomes différents, celui de la classe des seigneurs, issue de la culture d'Ertebölle, ayant été en position dominante par rapport à celui de la couche inférieure provenant de la céramique rubanée et des cultures qui en procèdent par filiation. De même que toutes les cultures se sont développées à partir d'autres qui les ont précédées et que toutes les populations historiquement attestables descendent de devancières autochtones ou venues de l'étranger, de même toutes les formes de langues sont issues de langues plus anciennes. Les premiers Indo-Européens, leur culture et leur langue

---

(12) François BERTEMES, op. cit. 1991, pp. 450 ss.

(13) Jens LÜNING, Peter STEHLI : «Die Bandkeramik in Mitteleuropa : von der Natur- zur Kulturlandschaft», in : *Siedlungen der Steinzeit*. Heidelberg 1990, p. 117. Voir également Ernst PROBST, op. cit. 1991, p. 250.



ne font pas exception à cette loi (14). Il est permis de formuler ce constat, sans grande hésitation, avec Antoine MEILLET, en disant que l'indo-européen n'était à vrai dire que la forme concrète temporairement prise par une langue plus ancienne encore que lui, plus ancienne au sens où, par exemple, le français peut être considéré comme une forme récente du latin et celui-ci à son tour comme une forme plus récente de la proto-langue indo-européenne, forme elle-même passée par d'autres stades intermédiaires antérieurs avant de parvenir à sa genèse propre (15).

En dépit de son ancienneté, cette proto-langue est une formation nouvelle secondaire et - mesurée à l'histoire de l'humanité - relativement récente (16). A lui seul son vocabulaire montre que sa genèse ne peut remonter à l'Âge de Pierre ancien ni même moyen, car il recèle des vocables désignant des choses qui n'existaient pas alors, telles que les termes touchant à la poterie, à l'élevage et à l'agriculture. Qui plus est : outre ces terminologies, l'indo-européen primitif en possède d'autres qui ont trait aux produits dérivés du lait, à la laine, aux textiles, à la roue, au chariot, au joug, à la charrue et au cuivre. Or tout ceci était encore inconnu des tout premiers agriculteurs. A en juger d'après l'ensemble de son vocabulaire, la proto-langue indo-européenne reconstruite n'aurait donc pas encore pu naître même au début du néolithique. elle est donc un produit de la phase finale de cette époque, à savoir du cuprolithique.

Comme pour chacune de ses formes antérieures ou tardives, il s'est agi dans le cas de l'indo-européen primitif d'une langue totalement pourvue de ses caractères propres. Pour ce qui est des formes antérieures, on peut s'interroger

---

(14) Stefan ZIMMER : *Ursprache, Urvolk und Indogermanisierung*. Innsbruck 1990, pp. 17 s.

(15) Antoine MEILLET : *Einführung in die vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Leipzig 1909, pp. 15 s., 38. Dans l'édition originale française, rééditée en 1964 par University of Alabama Press, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, on se reportera aux pages 14 à 17 et 35 à 39.

(16) Julius POKORNY : «Gedanken zur Indogermanenfrage», in : Anton SCHERER (ed.) : *Die Urheimat der Indogermanen*. Darmstadt 1968, p. 416.

sur leur lieu d'origine. Herbert KÜHN recherchait leurs traces au nord et au sud des Pyrénées, dans les cultures locales des chasseurs du paléolithique récent qui prirent fin avec le magdalénien (17). Au Sud s'entassa, à côté de la population autochtone, une partie de l'ancienne population de l'Europe centrale, lorsque, dans la dernière phase de l'ère glaciaire, les glaciers nordiques et alpins commencèrent à se développer à l'instar des steppes froides. Car cette zone méridionale ne fut pas prise par les glaces. Lorsque les hommes du magdalénien tardif, après lequel le front des glaces avait commencé de battre en retraite, purent finalement repartir vers le Nord, ils apportèrent avec eux leurs idiomes qui devinrent les langues des chasseurs et pêcheurs mésolithiques de la culture de Maglemose à laquelle on peut rattacher également la culture balte de Kunda et - comme le suggère la mythologie comparée - les cultures arctiques de Komsa et de Fosna (18). Elle évolua dans ses formes au cours des millénaires pour aboutir à la culture d'Ertebölle.

Si l'on soutient l'opinion selon laquelle il faudrait décerner déjà le qualificatif d'indo-européen originel et de proto-langue primitive aux formes antérieures, paléo-mésolithiques, de l'indo-européen, parlées vers 10000 avant notre ère, alors que la forme de la langue du cuprolithique reconstituée par la linguistique et la grammaire comparée ne devrait être considérée que comme le vieil-indo-européen et la proto-langue tardive (19), on se trouve confronté à un problème. Il serait utile de renoncer, pour plus de clarté, à un double emploi de cette sorte dans le cas de ce concept. Car entre les deux phases de la langue, il y a eu un écart chronologique de plus de 5000 ans et elles ont sans conteste fortement divergé l'une de l'autre. Cet écart correspond à peu près à celui qui nous sépare, nous hommes du temps présent, de l'époque du cuprolithique, et nous savons combien de transformations linguistiques sont intervenues depuis lors. A longue échéance, même de petites innovations, s'additionnant, finissent par produire de grandes mutations, de sorte que l'on peut même, en définitive,

---

(17) Herbert KÜHN : «Herkunft und Heimat der Indogermanen», in : Anton SCHERER (ed.) op. cit. 1968, pp. 115 s.

(18) Cf. Philippe JOUET, op.cit. 1996, p. 157.

(19) Lothar KILIAN : *Zum Ursprung der Indogermanen*. Bonn 1983, p. 69.



«ne plus considérer que comme une langue étrangère» un état éloigné de sa propre langue maternelle (20). Pour Wolfgang P. SCHMID, le paléolithique est une ère qui demeure inaccessible à l'historien des langues en raison de sa grande profondeur (21). Par voie de conséquence, on ne devrait pouvoir parler, avec Alexander HÄUSLER, au mésolithique et même au paléolithique récent, que de *racines* de l'indo-européen (22). Il vaut mieux s'en tenir à la terminologie classique et voir seulement dans la langue entièrement élaborée de l'époque cuprolithique, reconstruite par la grammaire comparée, l'indo-européen proprement dit. Sa base a dû être la langue de la culture des gobelets en entonnoir, ainsi que la désignait Richard PITTIONI (23), langue dans laquelle se sont glissés, outre des éléments de la langue d'Ertebölle, certains éléments de la langue des gens de la céramique rubanée. Ce qui précède la langue de la culture des gobelets en entonnoir ne saurait alors, et seulement dans la mesure où la proto-langue en a recueilli quelque chose lors de sa formation, que recevoir pour toute dénomination le qualificatif de *pré-indo-européen*.

---

(20) Wolfgang P. SCHMID : «Urheimat und Ausbreitung der Slaven», *Zeitschrift für Ostforschung* 28 (1979) p. 405.

(21) Wolfgang P. SCHMID : Compte-rendu de Lothar KILIAN, *Zum Ursprung der Indogermanen*, Bonn 1983, *Indogermanische Forschungen* 90 (1985), p. 279.

(22) Alexander HÄUSLER : «Migration oder autochtone Entwicklung?», *Ethnographisch-Archäologische Zeitschrift* 19 (1978), p. 254. Cf. en outre Pedro BOSCH-GIMPERA : «Die Indoeuropäer», in : Anton SCHERER (ed.) op. cit. 1968, p. 511.

(23) Richard PITTIONI : *Der urgeschichtliche Horizont der historischen Zeit, Propyläen Weltgeschichte I*, Francfort-sur le-Main 1961, p. 254.

### Trois stades de la proto-langue, trois phases de culture.

Wolfgang MEID subdivise la proto-langue en trois stades qu'il appelle le proto-indo-européen, le moyen-indo-européen et l'indo-européen tardif. Ces trois stades pourraient, pense-t-il, être situés en gros entre le cinquième et le troisième millénaire avant notre ère. Dans la phase moyenne déjà, mais en particulier dans la phase tardive, la langue aurait dû connaître une extension spatiale assez grande pour que l'on puisse supposer l'existence de dialectes. On peut sans problème identifier ces stades de MEID aux trois étapes archéologiques marquantes du cuprolithique d'Europe centrale. La culture européenne des gobelets en entonnoir, encore unitaire, la première étape, serait à classer comme proto-indo-européenne. Dans la deuxième phase, celle de l'articulation de la culture en un certain nombre de groupes indépendants comme celui de Michelsberg, celui d'Altheim et celui de Baalberge, on aurait parlé le moyen-indo-européen. La troisième phase, donc la phase de l'indo-européen tardif, se rattacherait aux héritiers déjà mentionnés du secteur des gobelets en entonnoir qui va des amphores globulaires à la culture de Baden. Selon MEID, la période de l'indo-européen tardif a été sans doute une époque pendant laquelle tous les locuteurs pouvaient encore largement se comprendre entre eux en dépit des différences dialectales, parce que l'aspect phonétique général de la proto-langue se serait maintenu. Cependant, «derrière cette façade d'unité phonologique», il devait y avoir des écarts considérables dans le vocabulaire et la grammaire, écarts qui auraient ensuite conduit au phénotype des langues différenciées à époque historique. Les grands éloignements géographiques qui résultèrent par la suite de l'expansion auraient contribué à cette différenciation qui se préparait alors (24).

Ce n'est pas sans raison que Carl Johan BECKER souligne que la culture européenne des gobelets en entonnoir «notwithstanding all local and small tribes»

---

(24) Wolfgang MEID : *Archäologie und Sprachwissenschaft*. Innsbruck 1989, pp. 8, 13, emploie, au lieu de *indoeuropäisch*, le terme de *indogermanisch*, prédominant dans la recherche publiée en langue allemande.



représentait une unité culturelle clairement visible (25). Cependant, la notion d'une articulation en deux zones, s'étant manifestée très tôt, ne saurait être méconnue d'emblée. A la première zone se rattachent les groupes septentrionaux, et il faut la considérer comme le noyau du complexe des gobelets en entonnoir, car elle correspond à ce que l'on qualifie de culture des gobelets en entonnoir au sens restreint du terme. Géographiquement, elle s'étend de la Pologne jusqu'à la Suède et à la Basse-Saxe. La seconde zone et ses divers groupes englobent l'espace qui va de l'Allemagne Moyenne et de la Bohême jusqu'à la Belgique, au Nord de la France et à la Suisse. Elle devient le théâtre d'un développement «qui dépend de la première zone et aboutira ultérieurement à une vaste expansion». La population qui s'y était sédentarisée avait appartenu auparavant en majorité à la culture de la céramique rubanée au sens large du terme et aurait dû subir d'abord une mutation culturelle (26), transformation derrière laquelle il faut voir avant tout les influences de gens d'Ertebölle qui avaient progressé vers le Sud et l'Ouest, car la première zone correspond dans une large mesure à l'ancien territoire de ces derniers et à un territoire qui en est immédiatement limitrophe.

Ce sont en particulier les études de Milan ZAPOTOCKY qui ont permis de comprendre ces phénomènes. Selon cet auteur, la zone septentrionale de l'aire d'extension des gobelets en entonnoir avait à l'origine un caractère fortement chasseur et la zone méridionale un caractère accentué de culture paysanne ancienne. Comme le montre la diffusion de types variés de haches de combat, le fait d'une «unité culturelle de l'ensemble territorial qui va du Nord des Alpes jusqu'au Centre de la Suède» est avéré sans conteste, non moins que la «bipartition de la culture des gobelets en entonnoir dès le début de son existence» (27). C'est sur des faits reconnus de cette nature que la recherche récente s'est

---

(25) Carl Johan BECKER, op. cit. 1948, p. XVIII.

(26) Jan LICHARDUS : «Die Kupferzeit als historische Epoche. Versuch einer Deutung», in : LICHARDUS (ed.) : *Die Kupferzeit als historische Epoche*. Bonn 1991, pp. 785 s.

(27) Milan ZAPOTOCKY : *Streitaxte des mitteleuropäischen Äneolithikums*. Weinheim 1992, pp. 203, 208s., 552 (carte).

appuyée, chez Vere Gordon CHILDE, pour découvrir l'existence d'un second ensemble, étroitement lié au noyau septentrional, mais qui doit pourtant en être distingué dans le détail. CHILDE l'a appelé l'ensemble *danordique* en combinant «danubien» et «nordique». Il lui rattachait également, outre la culture des gobelets en entonnoir d'Allemagne centrale et de Bohême, et quelques autres, les groupements de Bavière et d'Autriche (28).

A partir de ces deux zones se formèrent lentement les grands sous-groupes déjà nommés qui commencèrent à se subdiviser à leur tour, et ce sur le substrat de groupes de la céramique rubanée tardive (29), qui opéra de la sorte une résurgence. L'ère initiale, d'une unité et d'une cohésion très poussées, qui ne reflétait sans doute en vérité que l'unité et la cohésion de la couche dominante des seigneurs étroitement liés entre eux, dura probablement de cinq à sept cents ans, jusqu'à l'apogée de la culture, de 3800 à 3600 avant notre ère. Mais dès cette époque, ainsi qu'il ressort des matériaux de fouilles, les échanges et les relations entre les zones autonomes se rattachant à la culture des gobelets en entonnoir avaient sensiblement régressé, en comparaison de la période initiale (30).

Pour pouvoir comprendre le cours ultérieur de l'histoire, en particulier la diffusion à échelle mondiale de la famille des langues indo-européennes, il est nécessaire de se préoccuper non seulement du domaine de la culture des gobelets en entonnoir lui-même, mais aussi de son héritière la plus proche. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, trois grands complexes, que l'archéologie a pu appréhender, devaient sortir de cette culture ou du moins être marqués par elle dans une mesure considérable :

---

(28) Vere Gordon CHILDE : *The Danube in Prehistory*. Oxford 1929, pp. 116, 120, 131.

(29) Voir dans Ingeborg NILIUS : *Das Neolithikum in Mecklenburg zur Zeit und unter besonderer Berücksichtigung der Trichterbecherkultur*, Schwerin 1971, p. 88, note 127, le renvoi à Hansdieter BERLEKAMP : *Die Einflüsse des donauländischen Kreises der jüngeren Steinzeit auf das Odermündungsgebiet*, thèse de doctorat non éditée, soutenue à Halle en 1966.

(30) Milan ZATOPOCKY, op. cit. 1992, p. 206.



1. La culture des amphores globulaires, avec la culture de la céramique cordée qui lui fait immédiatement suite; il est en effet possible de parler des deux en les regroupant dans le complexe des amphores globulaires et de la céramique cordée, lequel s'est limité, si l'on fait abstraction d'une extension relativement modeste, à la zone d'origine de la culture des gobelets en entonnoir.

2. La culture des tombes d'ocre, dont la genèse se situe dans la région septentrionale du Pont, avant tout sur la base de la culture du Dnjepr et du Donetz et de celle qui lui fait suite, la culture de Srednij-Stog; c'est en son sein que s'élaborèrent, sur un territoire steppique, des formes préliminaires du nomadisme pastoral.

3. La culture de Baden qui contribua à transformer les cultures anciennes du domaine des Balkans et de l'Anatolie, lequel suivit alors de bonne heure ses voies propres, et non seulement du point de vue linguistique.

Ces trois ensembles sont apparus depuis environ 3400 avant notre ère. Mais tandis que la culture des tombes à ocre et la culture de Baden prirent fin dès 2800 environ avant notre ère, c'est seulement à ce moment-là que se produisit au sein du complexe des amphores globulaires et de la céramique cordée le passage du stade des premières au stade de la seconde. Le complexe lui-même dura, si l'on y inclut sa phase finale caractérisée par les gobelets dits campaniformes, jusqu'au début de l'Âge du Bronze en Europe centrale, vers 2300 avant notre ère.

### **Le complexe des amphores globulaires et de la céramique cordée.**

La culture des amphores globulaires tient son nom du récipient ventru, à configuration d'amphore, très fréquent dans son inventaire archéologique. L'analyse des découvertes de fouilles et des constats qui en ont été dressés fait apparaître qu'elle est née dans l'Est de la culture des gobelets en entonnoir, dont elle hérite directement et dont elle a été la continuatrice, mais qu'elle a aussi fait quelques empiètements à l'Ouest. Marija GIMBUTAS voit dans le phénomène des amphores globulaires le produit d'un croisement d'éléments issus de la culture

des gobelets en entonnoir et de la culture du Dnjepr et du Donetz, qui avaient, l'une et l'autre, d'étroites relations avec la culture d'Ertebölle. Cependant, ce phénomène est aussi attesté sur le cours moyen de l'Elbe et on peut en suivre les manifestations jusque dans le Mecklembourg, en Basse-Saxe, au Schleswig-Holstein et au Danemark. C'est surtout dans le Sud de la Scandinavie et le Centre de l'Allemagne que les types humains qui s'y rattachent présentent de fortes concordances anthropologiques avec les gens des gobelets en entonnoir qui les ont précédés (31). A l'Est, la culture des amphores globulaires apparaît dans les sites ukrainiens de Wolhynie et de Podolie occidentale, sur l'aire des forêts et des steppes qui entourent Kiev et Kanev, avec quelques pointes périphériques en Roumanie, où l'on souligne, en particulier pour la Transylvanie, des «influences du domaine des amphores globulaires» et d'autres groupes de la culture des gobelets en entonnoir (32). Tout bien considéré, elle apparaît comme une expression régionale à grande échelle de la culture tardive des gobelets en entonnoir, qui prit fin après que le style de la céramique cordée se fut pleinement imposé. Toutefois, elle n'a manifestement pas été une culture autonome bien que son appellation courante la désigne comme telle.

L'attention particulière des préhistoriens s'est toujours portée sur le groupe dit de Złota près Sandomierz dans le Sud-Est de la Pologne, parce que ce dernier est difficile à classer du point de vue culturel. Il faut probablement l'envisager

---

(31) Marija GIMBUTAS : «Remarks on the Ethnogenesis of the Indo-Europeans in Europe», in : Wolfram BERNHARD, Anneliese KANDLER-PÁLSSON (ed.) : *Ethnogenese europäischer Völker aus der Sicht der Anthropologie und Vor- und Frühgeschichte*. Stuttgart 1986, p. 7; Alexander HÄUSLER, op. cit. 1985, p. 63; du même auteur : «Protoindoeuropäer, Baltoslawen, Urslawen. Bemerkungen zu einigen neueren Hypothesen», *Zeitschrift für Archäologie* 22 (1988), p. 5.

(32) Torsten CAPELLE : «Die Kugelamphorenkultur», in : Karl J. NARR (ed.) : *Handbuch der Urgeschichte*, Vol. 2, Bern 1975, pp. 382 ss.; Alexander HÄUSLER : «Kulturbeziehungen zwischen Ost- und Mitteleuropa im Neolithikum?», *Jahresschrift für mitteldeutsche Vorgeschichte* 68 (1985) pp. 61 s.; Walter MEIER-ARENDT : «Die Ethnogenese der Thraker und Daker aus der Sicht der Vor- und Frühgeschichte», in : Wolfram BERNHARD, Anneliese KANDLER-PÁLSSON (ed.) op. cit. 1986, p. 94.



comme un groupement à part de la culture des amphores globulaires, «se trouvant dans la phase de transformation qui devait aboutir à la culture de la céramique cordée» (33). C'est avec lui qu'entre dans notre champ visuel un héritier et continuateur de la culture des gobelets en entonnoir dont l'importance pour l'avenir de l'Europe a été décisive et qui selon toute apparence eut à passer d'abord par le stade intermédiaire de la culture des amphores globulaires avant de se manifester lui-même comme une formation autonome propre : la culture de la céramique cordée (34). Il a en commun avec la seconde période du complexe des amphores globulaires et de la céramique cordée, à laquelle il a imposé par son empreinte une marque distinctive, l'aménagement de tombes individuelles, l'usage des haches de combat et la connaissance de l'ornementation cordée pour les poteries d'argile. Comme c'était déjà le cas pendant la période des amphores globulaires, les morts étaient inhumés en position accroupie : il devait alors s'agir, dans les deux cas, de la perpétuation du rite qui prédominait dans le groupe de Baalberge de la culture des gobelets en entonnoir, alors que s'imposait d'ordinaire dans cette dernière l'inhumation en position allongée. Souvent, la culture de la céramique cordée est appelée aussi culture des haches de combat. Sa variante située dans le Nord de l'Allemagne et le Sud de la Scandinavie a pour nom culture des tombes individuelles. Le nom de culture des gobelets est également courant. Ces quatre critères - tombes individuelles, haches de combat, ornementation cordée et forme en gobelet des céramiques - étaient déjà connus dans la culture des gobelets en entonnoir. Cependant les découvertes provenant de la céramique cordée sont les seules à se distinguer des précédentes par la divergence du pourcentage des éléments constituant le fonds archéologique.

La céramique cordée n'est pas - faut-il le souligner une fois encore - contemporaine de la culture des gobelets en entonnoir et elle ne lui est pas non plus identique, mais elle est sa fille et héritière. Que ce soit en Scandinavie, en

---

(33) Alexander HÄUSLER : «Die schnurkeramischen Becherkulturen», in : Karl J. NARR (ed.) op. cit. 1975, p. 492.

(34) Jan FILIP : *Enzyklopädisches Handbuch zur Ur- und Frühgeschichte*, Band 1, Rubrique «Kugelamphorenkultur». Stuttgart 1966, p. 654.

Bohême ou en Petite-Pologne, partout elle occupe les mêmes territoires et les mêmes sols que sa mère. Pour ce qui est de certaines zones marginales, on a pu montrer qu'elle y est apparue seulement plus tard que dans sa région centrale. En général, son empreinte caractéristique la plus ancienne fait directement suite aux phases tardives des gobelets en entonnoir. Dans le Centre de l'Allemagne, par exemple, elle apparaît après la phase de la culture de Walternienburg-Bernburg, au nord comme à l'est de celle-ci, après la culture des amphores globulaires (35). Pendant les quelque cinq-cents ans de sa durée régnaient en Egypte les cinq premières dynasties de l'Ancien Empire. Lorsqu'elle commença, la Grèce se trouvait dans la période dite Proto-Helladique II. A l'autre extrémité de la Mer Egée, aux portes des Dardanelles, Troie, fondée peu auparavant, connaissait son premier apogée (36).

Si la tombe individuelle sous tumulus ou le renforcement de l'économie d'élevage sont aussi des caractéristiques essentielles de l'ère des amphores globulaires et de la céramique cordée (37), ces deux phénomènes n'attestent nullement une immigration de nouveaux éléments de population, mais parlent plutôt en faveur d'une continuité en la matière. Le développement de l'élevage s'était déjà profilé dans la culture des gobelets à entonnoir. Il faut l'interpréter comme le signe de la formation croissante de cheptels (38), survenue à la suite de l'acquittement permanent de redevances ou de tributs versés par des serfs ou des éleveurs placés de quelque façon que ce fût en situation de dépendance, versements qui conduisaient à la constitution d'un capital sous forme de cheptel. La tombe individuelle rehaussée par un tumulus n'annonce rien d'autre que l'importance sociale de l'individu considéré, principalement des chefs de lignages

---

(35) Alexander HÄUSLER, op. cit. 1975, p. 484.

(36) Ulrich RUOFF, Eduard GROSS : «Die Bedeutung der absoluten Datierung der jungsteinzeitlichen Kulturen in der Schweiz für die Urgeschichte Europas», in : Jan LICHARDUS (ed.), op. cit. 1991, pp. 414 (Figure 9), 417 (Figure 10b).

(37) Marija GIMBUTAS : «Die Kurgankultur», in : Karl J. NARR (ed.), op. cit. 1975, p. 470; Alexander HÄUSLER, op. cit. 1975, p. 485.

(38) Jan LICHARDUS, op. cit. 1991, p. 784.



seigneuriaux et de dynasties. Les tumulus ne sont pas assez nombreux pour que l'on puisse formuler l'hypothèse que l'ensemble de la population y était inhumée. «On serait donc plutôt enclin à les attribuer à une couche sociale supérieure à laquelle un caractère guerrier semble ne pas avoir fait défaut» (39).

Il est probable que le changement qui intervint relativement à l'élevage dans les civilisations de la céramique cordée, à la différence des cultures plus anciennes, consista en un déplacement de l'intérêt porté jusqu'alors aux bovins et au porc en faveur des ovins (40), le motif de ce changement étant d'abord sans doute les progrès constants du défrichement et de la mise en culture de nouveaux sols. Ceci eut pour conséquence la régression des forêts de feuillus et la transformation de vastes parcelles lixiviées des terrains abandonnés en landes. En outre, un besoin croissant de textiles de laine se fit sûrement sentir après que l'optimum climatique l'eut cédé à des conditions météorologiques comparables à celles que connaissent bien, dans l'ensemble, aujourd'hui encore les habitants de l'Europe septentrionale et centrale. A ceci s'ajouta le fait que la présence du gibier vivant dans les forêts décrut avec l'importance de celle-ci, la conséquence de ce phénomène étant que l'existence de nombreux animaux sauvages chasseurs de gibier fut à son tour réduite. Or de ces derniers provenaient peaux et fourrures dont la rareté fit obligatoirement augmenter la demande de laine. Cependant, ni l'accroissement des troupeaux ni l'accent mis sur l'élevage des moutons ne légitiment l'hypothèse que les gens de la céramique cordée auraient été nomades (41). Ils pratiquaient l'agriculture, comme leurs devanciers, et comme chez ces derniers, il y avait chez eux manifestement des seigneurs qui percevaient des redevances et des paysans redevables.

---

(39) Karl J. NARR : «Wirtschaft, Siedlung und Gesellschaft in der Jungsteinzeit und Steinkupferzeit», in : NARR (ed.), op. cit. 1975, p. 638.

(40) Mats P. MALMER : *Jungneolithische Studien*. Lund / Bonn 1962, pp. 802 s. , 806.

(41) Alexander HÄUSLER : «Der Ursprung der Schnurkeramik nach Aussage der Grab- und Bestattungssitten», *Jahresschrift für mitteldeutsche Vorgeschichte* 66 (1983) p. 24.

### L'origine des peuples de la céramique cordée.

Si l'on suit Emilie PLESLOVÁ-STIKOVÁ, l'émergence des peuples de la céramique cordée avait été précédée, du moins dans la partie orientale de l'Europe centrale, d'une perte d'identité de la population qui y était établie et qui, à la suite d'«une surexploitation des ressources agricoles, suivie d'un effondrement de leur base économique», avait perdu son niveau de vie jusqu'alors relativement élevé. Les peuples porteurs de la culture de la céramique cordée auraient en revanche fait preuve d'une aptitude organisatrice aboutissant à un «militarisme» orienté vers des activités de pillage et de brigandage (42). Peut-être y avait-il derrière ces phénomènes une dépravation des couches sociales dominantes - une manifestation de «chevaliers-pillards», après qu'on en fut venu à une régression des redevances et prestations fournies par les paysans en raison du déclin économique supposé. Il est possible que la culture de la céramique cordée n'ait été au fond qu'un appauvrissement et une dégénérescence de celle des gobelets en entonnoir. Que les gens des gobelets en entonnoir aient eu un niveau de civilisation supérieur par rapport à ceux de la céramique cordée, c'est ce que dit par exemple Marija GIMBUTAS. Ulrich FISCHER en vient lui aussi à la conclusion que la céramique cordée a signifié, par rapport à la société policée de l'époque des gobelets en entonnoir, un recul, une forme de culture plus primitive, plus rustre, qui, s'étant développée au voisinage d'une civilisation brillante, aurait hérité d'elle. Le style de sa céramique apparaît, selon cet auteur, comme un intermezzo barbare. Si Mats P. MALMER a raison, on en vint, dans la culture de la céramique cordée, à accueillir des

---

(42) Emilie PLESLOVÁ-STIKOVÁ : «Umfriedungen und befestigte Siedlungen aus dem Äneolithikum Böhmens. Versuch einer kulturhistorischen Interpretation», *Jahresschrift für mitteldeutsche Vorgeschichte* 73 (1990) p. 199.



parties de la classe inférieure dans la classe supérieure (43). Tout cela ressemble fort à une révolution sociale.

Des conquérants qui arrivent en bateau ne peuvent que difficilement pénétrer à l'intérieur de forêts épaisses ou dans les régions montagneuses, qui sont pour cette raison même des réduits propres à la retraite. On peut ainsi admettre l'éventualité selon laquelle se dissimuleraient derrière les premiers représentants de la céramique cordée les descendants isolés de groupes ayant vécu de chasse et de cueillette. Ils auraient alors été par leur origine un *reliquat*, au sens ethnologique du terme, par lequel il faut entendre la fusion de populations différentes opérée sous la pression de groupes de population nouvellement apparus. «Elles (ces populations) sont alors refoulées dans de véritables réduits de retraite et contraintes d'adapter les formes de vie économique qu'elles ont connues précédemment aux possibilités réduites qui leur sont désormais imposées» (44). C'est précisément dans ces réduits que peut naître, chez leurs habitants, sous l'effet de la dureté des conditions de vie, par triage et sélection, «une combativité et des aptitudes supérieures à la moyenne» (45). Etant en définitive retournées ou ayant été intégrées au système du cuprolithique, ces populations seraient alors devenues la force marquante de la nouvelle période, celle de la céramique cordée.

Peut-être que les futurs représentants de celle-ci sont entrés en action dès l'époque des gobelets en entonnoir, par exemple comme mercenaires au service

---

(43) Marija GIMBUTAS, op. cit. 1986, p. 11; Ulrich FISCHER : «Mitteldeutschland und die Schnurkeramik, ein kultursoziologischer Versuch», *Jahresschrift für mitteldeutsche Vorgeschichte* 41 / 42 (1957) pp. 275 ss., 292; Mats P. MALMER, op. cit. 1962, p. 816.

(44) Dominik Josef WÖLFEL : «Die Hauptprobleme Weißafrikas», *Archiv für Anthropologie* 27 (1942) p. 114. Voir également Edward SANGMEISTER : Récension de Miroslaw BUCHWALDECK, Christian STRAHM : «Die kontinentaleuropäischen Gruppen der Kultur mit Schnurkeramik», Prague 1992, *Germania* 73 (1995) p. 519.

(45) Ilse SCHWIDETZKY : *Grundzüge der Völkerbiologie*. Stuttgart 1950, p. 24; O. M. FRIEDRICH : «Boden, Bodenschätze und Völker», *Archiv für Lagerstättenforschung in den Ostalpen* (Sonderheft), Leoben 1972, p. 24.



de chefs de territoires ou d'antrusionnats. Il est également possible que la couche dominante des gens des gobelets en entonnoir se soit servie d'eux pour maintenir sous son contrôle les paysans de la céramique rubanée tardive qu'elle avait réduits au servage et «opérer le transfert du surplus économique des producteurs à l'élite politique» (46), donc pour collecter et transmettre les redevances des asservis. C'est ainsi que pourrait s'être produite, au sein même de la culture des gobelets en entonnoir, la genèse d'une petite noblesse autochtone de ministériaux, à côté d'une haute noblesse venue du Nord. Il est à remarquer que les découvertes de la première céramique cordée sont pauvres en mobilier funéraire et que les poteries y sont d'une simplicité extraordinaire. Même la hache de combat y manque et se révèle être ainsi un élément culturel emprunté ultérieurement. Ce n'est que plus tard que «la présence des haches de combat en pierre se manifeste par un afflux massif» (47).

Par contraste avec la culture des gobelets en entonnoir, qui a dû reposer dans des proportions considérables sur une navigation maritime et fluviale intense, la circulation par voie de terre gagna selon toute apparence en importance dans la culture de la céramique cordée, qui affiche le caractère d'une civilisation continentale (48). Les gens de la culture des gobelets en entonnoir avaient déjà connu le char à quatre roues avec attelage de bœufs. De même, le cheval domestiqué existait déjà (49); on l'utilisait sans doute comme bête de somme. Les gens de la céramique cordée n'eurent qu'à reprendre ce qu'ils trouvaient et à en renforcer l'usage. Qui plus est, leur instinct d'expansion se maintint dans des limites égales à leur goût de l'innovation. Ils n'occupèrent tout

---

(46) Gerhard LENSKI : *Macht und Privileg*. Francfort-sur le-Main 1973, p. 328.

(47) Milan ZAPOTOCKY : «Streitaxte und Streiaxtkulturen», *Památky Archeologické* 57 (1966) (Prague) p. 209. Du même auteur : op. cit. 1992, p. 208. Voir également Alexander HÄUSLER, op. cit. 1975, p. 485.

(48) Carl Johan BECKER : «Die mittel-neolithischen Kulturen in Südschweden», *Acta Archaeologica* 25 (1954) p. 114.

(49) Alexander HÄUSLER, op. cit. 1985, p. 36; op. cit. 1988, p. 8; Jan LICHARDUS, op. cit. 1991, p. 785.



d'abord, en fait de nouveaux territoires, que les espaces sporadiquement occupés des régions septentrionales de l'Europe de l'Est. Leur groupe de Fatjanovo, par exemple, «celui qui est situé le plus loin à l'Est» (50), atteignit le cours moyen de la Volga près de l'embouchure de l'Oka. En outre, la culture de la céramique cordée fit son apparition - peut-être à la suite des représentants de celle des amphores globulaires - dans le Nord-Ouest des Balkans (51). Ce n'est que dans une modeste mesure qu'elle dépassa en direction de l'Europe occidentale les frontières qui lui avaient été transmises.

### **La culture des tombes à ocre.**

Au Sud et au Sud-Est du complexe formé par les cultures des amphores globulaires et de la céramique cordée, la culture des tombes à ocre fit suite, en Ukraine, à celle des gobelets en entonnoir comme son héritière la plus proche. Le territoire qu'elle occupa correspondait pour l'essentiel à celui de la civilisation dont elle était issue, la culture de Dnjepr-Donetz. Plus tard, elle s'étendit vers l'Est jusqu'à l'Oural. Parallèlement, l'évolution de la culture de Dnjepr-Donetz qui mena à la culture des tombes à ocre passa par le stade intermédiaire de Srednij Stog. C'est surtout dans ses secteurs occidentaux que des éléments de la culture des amphores globulaires étaient apparus, isolément au début, ce qui a dû contribuer à la mutation du mésolithique tardif en néolithique. Le nom de culture des tombes à ocre vient de la coutume, typique pour elle et déjà très anciennement répandue avant elle dans les sociétés vivant de chasse et de cueillette, qui consistait à recouvrir les morts d'une couche d'ocre rouge, couleur de la vie. Fréquemment, elle est appelée aussi culture des

---

(50) Alexander HÄUSLER, op. cit. 1975, pp. 495 s.

(51) Borivoj COVIC : «Die Ethnogenese der Illyrer aus der Sicht der Vor- und Frühgeschichte», in : Wolfram BERNHARD, Anneliese KANDLER-PÁLSSON (ed.), op. cit. 1986, p. 62.

kourganes, selon l'appellation employée en russe pour désigner les tombes à tumulus, bien que celles-ci n'aient été, pour longtemps encore en son sein, ni habituelles ni prédominantes, à la différence des simples tombes plates creusées dans des fosses à couloir. C'est pourquoi d'ailleurs elle est aussi appelée culture Jamna, selon le terme russe pour les tombes en fosse (52). Alors que la culture du Dnjepr-Donetz qui la précède est datée du cinquième millénaire avant notre ère, la genèse de la culture des tombes d'ocre se situe, comme celle de la culture voisine des amphores globulaires, vers le milieu du quatrième millénaire.

Dans un groupe local de la culture ancienne des tombes d'ocre, sur la côte méridionale de la Crimée, on trouve de grands amoncellements de coquillages qui rappellent les *kjökkenmöddinger* du Sud de la Scandinavie (53). Sans doute les éléments de civilisation néolithiques des représentants de la culture des tombes à ocre - agriculture, élevage, char à bœufs - proviennent-ils, selon nombres d'archéologues russes, des Balkans. Mais pour Leo S. KLEYN, l'un de leurs chefs de file, des caractéristiques essentielles de la culture des tombes à ocre remontent en définitive à l'Europe centrale et septentrionale. C'est de là qu'elles seraient venues d'abord, par migration, dans l'espace danubien et balkanique, avant de parvenir en Ukraine (54). L'étude des représentations de l'au-delà fait apparaître la même structure hiérarchique que dans la culture d'Ertebölle, la culture des gobelets en entonnoir et celle de la céramique cordée. Se fondant sur la notion de l'appartenance familiale, ces représentations en révèlent d'autres, relatives à l'éveil du sens dynastique (55).

La concentration des activités sur l'élevage du bétail permet une exploitation économique plus intensive, ainsi qu'une colonisation plus dense qu'auparavant,

---

(52) Alexander HÄUSLER, op. cit. 1983, p. 17; op. cit. 1985, p. 23; Marija GIMBUTAS : *Die Zivilisation der Göttin*. Francfort-sur le-Main 1996, pp. 352, 423.

(53) Alexander HÄUSLER, op. cit. 1985, pp. 30 s.

(54) Leo S. KLEYN : «Zur historischen Auswertung der Ockergräber», *Ethnographisch-Archäologische Zeitschrift* 19 (1978) p. 231. Voir également Alexander HÄUSLER, op. cit. 1985, p. 31.

(55) Jan LICHARDUS, op. cit. 1991, p. 764.



des steppes de l'Europe orientale. Mais jusqu'à l'Age du Bronze l'élevage combiné avec le nomadisme en resta au stade d'essais embryonnaires (56). Les gens des cultures de Srednij Stog et des tombes à ocre se rendaient régulièrement dans des lieux d'agglomération fixes implantés dans des sites favorables aux communications, comme par exemple Dereivka, dans le Sud de l'Ukraine. C'est là qu'étaient exécutés, comme le montrent les fouilles, les travaux d'artisans (57). On travaillait la pierre et l'os, certainement aussi le bois. Et l'on élevait des porcs domestiques qui sont peu appropriés aux déplacement migratoires. Au quatrième millénaire encore, la composition des troupeaux témoigne d'un élevage qui n'était pratiqué qu'à proximité immédiate de la maison. Même pour l'époque postérieure, il ne peut être question que de «formes prénomadiques de l'élevage» (58). La connaissance du cheval domestiqué, déjà présente dans la culture des gobelets en entonnoir orientée de façon prédominante vers l'agriculture en dépit de ses troupeaux de bovins, ne réfute en rien ce fait.

Les enquêtes anthropologiques établissent la preuve d'une grande continuité de population, quoique, dans la phase Srednij Stog, on voit apparaître en plus du robuste type humain d'Européen du Nord, jusqu'alors prédominant, un type méditerranéen gracile (59). Est-ce à dire que ses représentants seraient, en vertu d'une hypothèse semblable à celle qui a été émise à propos de la culture d'Ertebölle, des étrangers amenés dans le pays de façon plus ou moins intentionnelle et établis là dans une situation de dépendance? C'est avec eux que commença, à côté de la forme de sépulture traditionnelle en position allongée, et s'y adjoignant, la sépulture en position accroupie. Cependant, il n'existe, en relation avec le passage progressif de la culture du Dnjepr-Donetz à celle des

---

(56) Alexander HÄUSLER, op. cit. 1985, p. 30.

(57) Jan LICHARDUS, op. cit. 1991, p. 764.

(58) Nikolaj M. MERPERT : «Die neolithisch-äneolithischen Denkmäler der pontisch-kaspischen Steppen und der Formierungsprozess der frühen Gruben-grabkultur», in : Jan LICHARDUS (ed.), op. cit. 1991, p. 62.

(59) Alexander HÄUSLER, op. cit. 1985, p. 24; Dimitrij J. TELEGIN : «Gräberfelder des Mariupoler Typs und die Srednij Stog-Kultur in der Ukraine», in : Jan LICHARDUS (ed.), op. cit. 1991, p. 62.

tombes à ocre, aucun indice permettant de conclure à une immigration massive dans la région pontique septentrionale et, partant, aucun non plus en faveur de l'hypothèse d'une assimilation ou d'un refoulement de la population antérieure, ni du fait d'immigrants du genre que nous avons dit, ni de celui d'envahisseurs armés. Mais indépendamment de cela, même un connaisseur de ce sujet aussi sceptique envers les théories relatives aux migrations et expansions que l'est Alexander HÄUSLER n'exclut pas que les innovations qui se trouvaient à l'arrière-plan des changements culturels et des mutations religieuses annoncées «aient eu à l'origine pour support de petits groupes d'infiltrés» (60). Pour ce qui est de ces derniers, il n'aurait pu s'agir que de descendants des gens des gobelets en entonnoir qui disposaient d'un statut élitare et apportaient également leur langue indo-européenne.

### La culture de Baden.

Les choses ont dû se passer de façon analogue dans le cas de la culture de Baden, ainsi nommée d'après le lieu de la première découverte archéologique la concernant, à savoir Baden près Vienne. Elle est connue sous d'autres appellations telles que culture de Pécel, d'après le résultat des fouilles effectuées près de Budapest, à Pécel, et encore culture de la céramique cannelée, d'après le motif ornemental à sillons verticaux, ou cannelures, qui figure fréquemment sur les poteries d'argile qui proviennent d'elle. On situe cette culture comme celle des tombes à ocre à une époque qui va de 3400 à 2800 avant notre ère. Elle apparaît donc d'abord elle aussi en parallèle de la phase récente de la culture des gobelets en entonnoir, phase dans laquelle les amphores globulaires

---

(60) Alexander HÄUSLER : *Die Gräber der älteren Ockergrabkultur zwischen Dnepr und Karpaten*. Berlin 1976, p. 78. Voir également du même auteur : «Innenverzierte Steinkammergräber der Krim», *Jahresschrift für mitteldeutsche Vorgeschichte* 48 (1964) pp. 79, 82, où il admet l'hypothèse que les symboles religieux trouvés dans les caveaux de la culture des tombes à ocre pourraient être originaires de la culture des gobelets en entonnoir.



étaient un élément déterminant. La Haute-Autriche et l'Ouest de la Hongrie forment sa zone d'extension principale (61). Mais, prise dans son ensemble, la culture de Baden va beaucoup plus loin. Elle embrasse non seulement de grandes parties de l'ancien territoire de la culture de Lengyel, issue de la céramique rubanée tardive, mais aussi les sites septentrionaux de la culture de Vinča, donc la Bosnie et la Serbie. Dans le domaine de la culture de Baden figurent aujourd'hui, outre Vienne et Prague, Budapest et Belgrade (62).

La culture de Baden était fondée dans une forte mesure sur l'influence de celle des gobelets en entonnoir (63). En Tchéquie, en particulier, elle se montre étroitement connectée à la phase tardive de cette dernière. Et c'est ainsi que la culture des gobelets en entonnoir, passant par celle de Baden, vint au contact direct des cultures balkaniques pannoniennes (64), ce qui lui permit de contribuer à influencer leur destin futur. A l'inverse, des influences venues de Baden se répercutèrent dans la phase de Salzmünde de la culture des gobelets en entonnoir d'Allemagne centrale, phase qui fait suite à la culture de Baalberge (65). Comme la culture des gobelets en entonnoir, celle de Baden disposait d'une société différenciée, d'une agriculture usant de la charrue, d'animaux de trait, de chariots et d'une technologie du cuivre. Toutes deux connaissaient les métaux précieux, le cheval domestiqué et les haches de combat utilisées comme symboles de puissance et de statut. Qui plus est, l'une et l'autre édifièrent des ouvrages de terrassement qui étaient pour partie des lieux de culte, mais pour

---

(61) Konrad SPINDLER : *Der Mann im Eis*. Munich 1993, p. 314.

(62) Marija GIMBUTAS, op. cit. 1986, p. 7; du même auteur : *Die Ethnogenese der europäischen Indogermanen*. Innsbruck 1992, p. 7 (carte).

(63) Richard PITTIONI : «Alteuropäische Sprache und Urgeschichte», *Anzeiger der Österreichischen Akademie der Wissenschaften* 1958, Philosophisch-Historische Klasse, Vienne 1959, p. 224.

(64) Vladimir MILOJCIC : *Chronologie der jüngeren Steinzeit Mittel- und Südosteuropas*. Berlin 1949, pp. 96 s., 104.

(65) Hermann BEHRENS : *Die neolithisch-frühmetallzeitlichen Tierskelettfunde der Alten Welt*. Berlin 1964, p. 40.

partie aussi des centres fortifiés que l'on peut considérer comme proto-urbains. C'est précisément à la culture de Baden que l'on attribue une lente croissance de la puissance militaire (66). Borivoj COVIC parvient donc à un résultat convaincant lorsque, s'appuyant sur l'état des recherches archéologiques, il affirme que la région occidentale des Balkans a dû être submergée par l'irruption de nouveaux habitants au cours de la période du cuprolithique. En outre, il note l'apparition d'éléments de la culture de Baden au Sud, où la preuve de leur existence peut être administrée en Albanie (67).

La culture de Baden compte depuis longtemps au nombre des cultures que l'on met en relation avec l'extension des premiers Indo-Européens. Il est effectivement permis de supposer que c'est à son époque qu'a eu lieu l'indo-européanisation linguistique de vastes parties de l'Europe, y compris de l'espace balkanique» (68). Pour Marija GIMBUTAS, c'est sur le territoire de la culture de Baden que se trouve vraisemblablement l'habitat d'origine des premiers Indo-Européens de Grèce, dont la pénétration s'est produite au plus tard au cours de la période du Proto-helladique II, et peut-être même plus tôt (69). On devra également faire remonter les langues indo-européennes de l'Anatolie à la culture de Baden plutôt qu'à toute autre.

Contemporaine de la phase récente de la culture des gobelets en entonnoir, la culture de Baden peut être tenue pour la résultante de la première grande extension des Proto-Indo-Européens le long du cours du Danube. Derrière elle se dissimule, pour l'essentiel, la culture de Lengyel située dans le Sud-Est de l'Europe centrale, culture de la céramique rubanée tardive transformée et indo-européanisée par une minorité élitare. Elle apparaît en outre également de bonne

---

(66) Emilie PLESKOVÁ-STIKOVÁ, op. cit. 1990, pp. 194, 199.

(67) Borivoj COVIC, op. cit. 1986, p. 61. Voir également Marija GIMBUTAS, op.cit. 1996, p. 421.

(68) Wolfram BERNHARD : «Die Ethnogenese der Thraker und Daker aus der Sicht der Anthropologie», in : BERNHARD / KANDLER-PÁLSSON (ed.), op.cit. 1986, p. 115.

(69) Marija GIMBUTAS, op. cit. 1992, pp. 15 s.



heure, comme nous l'avons déjà vu, dans l'espace occupé auparavant par la culture de Vinca dans le Nord-Ouest des Balkans et aussi - avec le groupe Ezero - dans la zone occupée antérieurement par la culture tardive de Karanovo sur les bords de la Mer Noire et de la Mer Egée. Marija GIMBUTAS parle, pour cette raison, du complexe de Baden-Ezero, tandis que James P. MALLORY préfère le concept de complexe balkano-danubien. C'est de ce dernier, dit-il, qu'il faut absolument tenir compte, en plus de la céramique cordée, si l'on veut expliquer l'origine des Indo-Européens sur un plan européen (70).

De nombreux indices nous parlent du grand rayonnement culturel qui est parti du Sud-Est de l'Europe aux alentours de 3000 avant notre ère et a atteint également le Nord-Ouest de l'Anatolie. Les concordances entre les céramiques trouvées à Troie et à Ezero sont remarquables. Les archéologues se vouent depuis longtemps à une étude intensive de la relation typologique et génétique qui unit la culture de Troie à ses débuts et la culture de Baden (71). La ville a-t-elle été fondée par des gens originaires de complexe de Baden-Ezero qui possédaient un regard exercé à reconnaître l'excellence stratégique d'un site ou d'une position? Il est très vraisemblable qu'à cette époque, sinon même plus tôt, des diffuseurs d'idiomes indo-européens ont pu franchir, les premiers, la mer en direction de l'Asie mineure. Dans ce cas aussi l'impression prévaut que ce furent d'abord de petits groupes qui prirent peu à peu possession du pays (72).

---

(70) James P. MALLORY : *In Search of the Indo-Europeans*. Londres 1989, p. 109 et carte; Marija GIMBUTAS, op. cit. 1992, pp. 7 (carte), 26.

(71) Juraj PAVUK : Récension de Manfred KORFMANN (ed.) : *Demircihöyük. Ergebnisse der Ausgrabungen 1975-1978*. Vol. 1-3. Mayence 1983-1988, *Germania* 68 (1990) p. 262.

(72) Karl J. NARR : «Die Indogermanenfrage und die archäologischen Quellen», in : NARR, op. cit. 1975, pp. 700 s.

## L'indo-européanisation de la Grèce et de l'Anatolie.

Sans doute les témoignages écrits les plus anciens n'attestent-ils la présence d'Indo-Européens en Anatolie que pour les débuts du deuxième millénaire avant notre ère. Cependant, la multiplicité des langues d'Asie mineure identifiées comme indo-européennes, ainsi que le caractère archaïque de la plupart d'entre elles trahissent une ancienneté infiniment plus reculée. Selon Norbert OETTINGER, le proto-anatolien reconstituable, dont sont nécessairement issues les langues indo-européennes différenciées d'Anatolie, doit être daté au plus tard du vingt-quatrième siècle avant notre ère. Wolfgang MEID voit les choses de façon analogue (73). La mieux connue de ces anciennes langues est le hittite attesté dans le Centre de l'Anatolie. Pour Bedrich HROZNY, qui fut le premier à remarquer qu'il s'agissait là d'une langue indo-européenne, le hittite était la symbiose d'une langue indo-européenne de seigneurs conquérants et des langues de peuples d'Asie mineure (74). Les ancêtres des Proto-Anatoliens - c'est-à-dire la couche dominante dont devait sortir plus tard entre autres celle des Hittites - s'étaient selon toute apparence séparés très tôt, longtemps avant leur arrivée en Asie mineure, de leurs parents indo-européens. Car, selon OETTINGER, il faudrait déjà admettre l'hypothèse d'une forte évolution individuelle dans le cas de la «langue différenciée pré-proto-anatolienne» (75). Le hittite possédait en tout cas dès sa première apparition dans les sources écrites un aspect parfaite-

---

(73) Voir dans Bernhard HÄNSEL, Stefan ZIMMER : *Festschrift für Bernfried Schlerath*, Budapest 1994 : Wolfgang MEID : «Die Terminologie von Pferd und Wagen im Indogermanischen» p. 55; Norbert OETTINGER : «Pferd und Wagen im Altiranischen und Anatolischen» p. 75.

(74) Friedrich BILABEL : *Geschichte Vorderasiens und Ägyptens vom 16. bis zum 11. Jahrhundert v. Chr.* Heidelberg 1927, p. 246.

(75) János MAKKAY : «The Linear-Pottery and the Early Indo-European», in : Susan NACEV SKOMAL, Edgar C. POLOMÉ (ed.) : *Proto-Indo-European : The Archaeology of a Linguistic Problem. Studies in Honor of Marija Gimbutas.* Washington 1987, p. 174; Norbert OETTINGER, op. cit. 1994, p. 75.



ment individuel, de sorte qu'il se distingue considérablement de la proto-langue indo-européenne née plus de deux mille ans auparavant (76). Pourtant les ancêtres linguistiques des Grecs se sont, semble-t-il, détachés bien plus tôt encore de la souche indo-européenne (77). Alexander HÄUSLER, par exemple, décèle une continuité de langue et de culture en Grèce depuis le néolithique tardif (78). Les impulsions qui ont conduit à la formation des peuples précurseurs de l'hellénisme provenaient manifestement aussi d'influences originaires du Sud de l'Europe centrale. Ce dut être une fois encore de la culture de Baden que partit la première impulsion, dans la mesure où des éléments issus d'elle se mêlèrent à la culture pré-indo-européenne établie en Grèce et jusqu'alors prédominante, depuis la fin du quatrième ou le début du troisième millénaire avant notre ère. Et dans ce cas encore la vérité admise est que «les bandes de guerriers indo-européens qui s'établirent en Grèce» et qui réussirent à transformer la culture autochtone n'ont pas pu être nombreuses. Le type physique de la population autochtone resta pour l'essentiel le même. Celle-ci se composa en majorité comme par le passé de méditerranéens aux membres sveltes (79). Le type selon lequel se répartissent les découvertes archéologiques relatives à ce sujet mène également à la constatation que les envahisseurs opéraient par petits groupes et qu'ils étaient venus vraisemblablement en traversant la Bosnie et la Serbie par voie de terre, mais aussi par mer sur l'Adriatique (80). Si l'on compare les régions du Sud-Est de l'Europe assez précocement indo-européanisées à celles dans lesquelles on peut prouver encore à des époques plus tardives

---

(76) Hans KRAHE : *Unsere ältesten Flussnamen*. Wiesbaden 1964, p. 85.

(77) Günter NEUMANN : «Frühe Indogermanen und benachbarte Sprachgruppen», in : Karl J. NARR (ed.), op. cit. 1975, p. 685.

(78) Alexander HÄUSLER : «Zur kulturgeschichtlichen Einordnung griechischer Stelen. Ein Beitrag zur Frage nach dem Ursprung der Griechen», in : Joachim HERRMANN (ed.) : *Heinrich Schliemann*. Berlin 1992, p. 264.

(79) Marija GIMBUTAS, op. cit. 1992, p. 16.

(80) Nikolaos I. XIROTIRIS : «Die Ethnogenese der Griechen aus anthropologischer Sicht», in : Wolfram BERNHARD, Anneliese KANDLER-PÁLSSON (ed.), op. cit. 1986, p. 51; Marija GIMBUTAS, op. cit. 1992, p. 15.

la présence de langues non indo-européennes, on peut se rendre compte que les envahisseurs ont dû suivre, lors de leur progression jusqu'en Grèce et en Anatolie, outre la voie maritime, avant tout le cours des rivières (81).

Un représentant de l'archéologie classique comme Stefan HILLER voit les événements se dérouler ainsi : à la fin du néolithique, une population qui devait être indo-européenne a fait irruption en Macédoine et probablement en Thessalie. Elle apporte les éléments qui deviennent appréhensibles par l'archéologie au cours du Proto-helladique II jusqu'en Béotie, dans le centre de la Grèce. En se fondant dans d'autres populations, elle donne naissance, dans cette région, à la nouvelle phase du Proto-helladique III. «Aux environs de 2300, cette culture, en même temps que la population qui la porte, envahit alors, en une vague d'expansion rapide, le Péloponnèse et sans doute aussi l'Attique. La destruction de Lerna III et d'autres stations du Proto-helladique II, de même époque, marque un changement ethnique et politique» qui conduit à la prédominance de la nouvelle population (82).

Au cours du temps, le dialecte attique devient la langue grecque commune, la *koïnè*, d'abord dans la littérature, puis dans les chancelleries et dans les relations entre personnes cultivées, enfin dans l'ensemble de la population (83). La part de vocabulaire indo-européen commun que renferme cette langue se monte à au moins 60 %, proportion qui n'est dépassée que par le germanique dans lequel la part de l'héritage indo-européen est de 67 % (84).

---

(81) Marek ZVELEBIL, Kamil V. ZVELEBIL : «Agricultural Transition, "Indo-European Origins" and the Spread of Farming», in : T. L. MARKEY, John A. GREPPIN (ed.) : *When Worlds Collide*. Ann Arbor / Michigan 1990, p. 265 (Figure 1).

(82) Stefan HILLER : «Die Ethnogenese der Griechen aus der Sicht der Vor- und Frühgeschichte», in : Wolfram BERNHARD, Anneliese KANDLER-PÁLSSON (ed.), op. cit. 1986, p. 31.

(83) Paul KRETSCHMER : *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache* 2. Auflage, Göttingen 1970, p. 417

(84) Edgar C. POLOMÉ : «Who are the Germanic People?», in : Susan NACEV SKOMAL, Edgar C. POLOMÉ (ed.), op. cit. 1987, p. 236.



Vladimir GEORGIEV voit lui aussi la langue grecque naître dans sa forme primitive dès la fin du néolithique en Macédoine. C'est de là qu'elle a dû être apportée par les Proto-Grecs et imposée face à un substrat pré-grec qui aurait déjà appartenu également à la famille des langues indo-européennes. Ce serait le pélasgique, objet de tant de discussions, dont parle Hérodote (85). Si le pélasgique avait effectivement un caractère indo-européen, il pourrait, de l'avis de linguistes faisant autorité, avoir été parent du thrace, disparu entre temps comme langue. En outre, il devrait être considéré comme faisant partie de la même onde de diffusion que le grec, peut-être comme l'avant-garde de celui-ci ou sinon être classé dans une onde de diffusion indo-européenne encore antérieure (86). Les Pélasges venaient-ils, comme sans doute les ancêtres des Grecs proprement dits, d'une direction septentrionale, pour le moins du Nord des Balkans? (87) Ou bien le pélasgique était-il, ce qui est aussi supposé du thrace par beaucoup, une langue du satem? (88). Il aurait dû alors venir, au contraire du grec, plutôt de la région du Pont septentrional. Mais que les peuples qui ont été les premiers à apporter des idiomes indo-européens dans l'Hellade ou en Asie mineure aient été les ancêtres des Thraces, des Pélasges, des Grecs ou des Hittites, aucun d'eux ne devait avoir conservé de souvenirs de la langue

---

(85) Hans KRAHE : *Sprache und Vorzeit*. Heidelberg 1954, pp. 157 ss.; Nikolaos I. XIROTIRIS, op. cit. 1986, p. 41; James MALLORY, op. cit. 1989, p. 68.

(86) Francisco R. ANDRADOS : *Die räumliche und zeitliche Differenzierung des Indoeuropäischen im Lichte der Vor- und Frühgeschichte*. Innsbruck 1982, p. 15.

(87) Eric P. HAMP : «The Proto-Indo-European Language of Northern (Central) Europe», in : T. L. MARKEY, John A. C. GREPPIN (ed.), op. cit. 1990, pp. 294, 306 ss.; Stefan ZIMMER : «The Investigation of Proto-Indo-European History : Methods, Problems, Limitations», ibidem p. 332, note 42.

(88) W. DRESSLER : «Methodische Vorfragen zur Bestimmungen der "Urheimat"», *Die Sprache* 11 (1965) p. 59, note 184; Wolfgang MEID, op. cit. 1994, p. 54, note 6.

commune de départ plus ou moins unitaire ni d'un habitat commun.

### **Les Indo-Iraniens.**

En ce qui concerne l'Europe orientale, la situation y fut déterminée à époque ancienne par trois groupes de peuples et leurs territoires d'implantation: par les Finno-Ougriens, les Baltes et les Indo-Iraniens. Aux Finno-Ougriens, sans doute identiques aux représentants de la céramique dite en peigne, revenaient les forêts du nord et du nord-est. Ce n'étaient pas des Indo-Européens et ils vécurent longtemps encore principalement de chasse, de pêche et de cueillette, mais ils avaient déjà eu connaissance, par les paysans qui vivaient au Sud et à l'Ouest de leur habitat, de la céramique et de formes simples de l'élevage. Les Baltes, indo-européens, descendants de représentants de la culture des gobelets en entonnoir et du complexe des amphores globulaires et de la céramique cordée, étaient établis sur un vaste territoire qui allait de la Poméranie jusqu'au cœur de la Russie centrale et de l'Ukraine. Les Indo-Iraniens, en revanche, occupaient, au Sud-Est de cette zone, les contrées de l'ancienne culture des tombes à ocre, dont ils descendent, avec un haut degré de vraisemblance (89).

Le domaine où s'est produite la genèse de l'indo-iranien, stade antérieur commun de l'indien et de l'iranien, peut être localisé d'après les résultats de la recherche hydronymique dans la région située entre le Prout et le Pripet, le Don et la Mer Noire, région à laquelle renvoient également des mythes indo-iraniens. C'est là que les Indo-Iraniens avaient été en contact direct avec les Baltes et les Slaves, établis d'abord sans doute seulement sur la bordure septentrionale des

---

(89) Lothar KILIAN, op. cit. 1983, p. 105. Voir aussi Jürgen UDOLPH :



Carpates, ce qui conduisit à la satémisation des langues de ces deux ethnies (90), c'est-à-dire à la mutation de la consonne \*k transmise par l'indo-européen en une chuintante caractéristique des langues indo-iraniennes. Des groupes de Proto-Indo-Iraniens ou, comme ils se qualifiaient eux-mêmes, d'Aryens avaient progressé dès le troisième et le deuxième millénaire avant notre ère en direction de l'Est, vers la Mer Caspienne, la Mer d'Aral et les deux systèmes fluviaux du Syr Daria et de l'Amou Daria dans les actuels Kazakhstan, Ouzbékistan et Turkménistan. A partir de là, des élites bien organisées édifièrent leur domination sur l'Iran et le Nord de l'Inde, en héritant de l'imposante culture de l'Indus, hautement élaborée. Ainsi commença l'indo-européanisation des populations locales (91).

Ce qui parle en faveur de l'idée que la population de la culture des tombes à ocre a été, la première, porteuse des langues indo-iraniennes qui sont venues après elle dans la famille des langues indo-européennes, c'est, outre les nombreux hydronymes d'origine indo-iranienne que l'on rencontre en Ukraine et dans le Sud de la Russie, la continuité de population que l'on y constate (92). En revanche, les éléments de la culture des tombes à ocre qui s'étaient infiltrés au début du troisième millénaire avant notre ère en direction de la Roumanie, de la Bulgarie et de la plaine de la Tisza en Hongrie ne purent s'affirmer de façon

---

(90) Wolfgang P. SCHMID : «Indogermanistische Modelle und osteuropäische Frühgeschichte», *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften und Literatur Mainz*. Geistes- und Sozialwissenschaftliche Klasse (1978) pp. 17, 20 s. Jürgen UDOLPH, op. cit. 1979, p. 619.

(91) Colin RENFREW : *Archaeology and Language. The Puzzle of the Indo-European Origin*. Londres 1987, p. 208; James P. MALLORY, op. cit. 1989, pp. 227 ss.; Norbert OETTINGER, op. cit. 1994, p. 71; Harry FALK : «Das Reitpferd im Vedischen Indien», in : Bernhard HÄNSEL, Stefan ZIMMER (ed.), op. cit. 1994, p. 91 s.

(92) Alexander HÄUSLER, op. cit. 1988, p. 6. Sur le même sujet voir aussi Lothar KILIAN, op. cit. 1983, p. 105.

durable. De surcroît, la Grèce leur demeura apparemment fermée (93), bien qu'il ne soit pas à exclure que les Thraces et les Pélasges remontent en définitive à eux.

Il se confirme sans cesse que «les composantes des langues indo-européennes concrètement connues» n'étaient pas unitaires. La part prise lors de leur formation par les langues pré-indo-européennes locales ne saurait être méconnue, à l'Ouest comme à l'Est (94). Le transfert de l'indo-européen à des locuteurs autochtones a dû être un processus dont la durée s'est étalée sur de nombreux siècles; au Pays Basque, par exemple, ce processus n'est pas, aujourd'hui en core, parvenu à son terme. On peut seulement supposer qu'il y a eu au sein de chaque peuplade prise isolément un *noyau* unitaire parlant indo-européen, qui s'est trouvé en position dominante sur le plan culturel et politique (95). Il ne sera presque jamais possible à la recherche de retracer l'évolution de tous les peuples indo-européens identifiés à des époques ultérieures en remontant jusqu'à l'ère de la langue commune, ni par les moyens de la linguistique ni par ceux de l'archéologie. La formation de ces peuples a dû être «dans la plupart des cas un processus compliqué de dissociations autant que d'influences et de contacts, de mutations et de superpositions, d'effets de substrat et d'assimilation», ce qui ferait obstacle à un projet de cette sorte. Il faut partir de la constatation qu'il a existé beaucoup d'unités ethno-linguistiques qui ont disparu aux époques

---

(93) Alexander HÄUSLER : «Archäologische Zeugnisse für Pferd und Wagen in Ost- und Mitteleuropa», in : Bernhard HÄNSEL, Stefan ZIMMER (ed.), op. cit. 1994, p. 240 s.

(94) Antonio TOVAR : «Krahes alteuropäische Hydronymie und die westindogermanischen Sprachen», *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-Historische Klasse, (1977), p. 16, note 5.

(95) Otto SCHRADER : *Sprachvergleichung und Urgeschichte*. 3<sup>ème</sup> édition, 2<sup>ème</sup> partie, Section 2 : *Die Urzeit*. Iéna 1907, p. 124; Bernfried SCHLERATH : «Können wir die indogermanische Sozialstruktur rekonstruieren?», in : Wolfgang MEID (ed.) : *Studien zum indogermanischen Wortschatz*. Innsbruck 1987, p. 256.



intermédiaires et dont il n'existe plus aucune trace linguistique (96).

Il ne faut pas méconnaître la grande proportion dans laquelle l'indo-européanisation a eu pour agents, dans ses phases tardives, des locuteurs qui n'étaient pas originellement des Indo-Européens. Cette constatation n'est certainement pas vraie seulement en Inde où le phénomène est encore sensible. «A partir de l'immigration aryenne numériquement modeste, l'aryanisation linguistique s'étendit sans cesse vers le sud, et ce grâce à des conquérants indo-européens, et plus tard indo-européanisés, qui pénétrèrent toujours plus profondément dans le Dekkan en y fondant des Etats et en imposant à la population soumise la langue de la couche sociale supérieure restreinte quant à son nombre. L'indo-européanisation linguistique est parvenue jusqu'à la pointe méridionale de Ceylan». Bien plus modeste fut en revanche la portée des influences qui émanèrent de la religion et de l'organisation sociale des Aryens. A cet égard, la population antérieure s'imposa grâce à son importance numérique prédominante avec d'autant plus de facilité que l'on s'éloignait du point de départ du mouvement, situé dans le Nord de l'Inde. «L'infiltration raciale alla en définitive encore bien moins loin; c'est pourquoi la relation entre la langue et le type physique des agents diffuseurs originels se fit de plus en plus ténue au fur et à mesure que l'on progressait vers le Sud» (97).

### **Les langues de l'Occident.**

A la différence du cas qui vient d'être étudié, les langues celtiques, romanes, germaniques, baltes et slaves qui, sans tenir compte du grec, sont à proprement parler celles de l'Occident, ont eu pour domaine d'origine le

---

(96) Karl J. NARR, *op. cit.* 1975, pp. 702 s.

(97) Ilse SCHWIDETZKY, *op. cit.* 1950, p. 54, avec un renvoi à Egon von EICKSTEDT.

complexe des amphores globulaires et de la céramique cordée (98). Celui-ci fut, après la culture des tombes à ocre et celle de Baden, le troisième héritier de la culture des gobelets en entonnoir et il se révèle être le foyer d'une série de langues qui se sont diffusées directement à partir de l'Europe centrale. A l'Ouest, il incluait la Suisse et les Pays-Bas dans son rayon d'influence, au Nord-Est il atteignait par delà les Pays Baltes au cours supérieur et moyen de la Volga et jusqu'au cours moyen du Dniepr. Alors que les représentants de la culture des gobelets en entonnoir «avaient frayé la voie à une indo-européanisation de l'Europe et des pays limitrophes, ceux de la céramique cordée, en règle générale, œuvrèrent à son accomplissement» (99).

L'élaboration concrète des groupes de langues «occidentales» et des langues différenciées issues du complexe des amphores globulaires et de la céramique cordée et de ce qui succéda à ce dernier à l'Age du Bronze ne semble pas avoir été achevée avant le milieu du deuxième millénaire avant notre ère, et dans bien des cas même avant une époque plus tardive, à l'Age du Fer. Jusqu'au début de ce dernier, la céramique cordée avait seulement évolué, pour l'essentiel, en passant par le stade des gobelets campaniformes, d'abord jusqu'à la culture d'Aunjetitz et, pour finir, jusqu'à la culture lusacienne. De cette dernière sortit en revanche la culture dite des champs d'urnes qui, vers 1250 avant notre ère, submergea de vastes parties du continent, peut-être seulement du point de vue culturel, peut-être aussi comme force politique et militaire. D'une façon ou de l'autre, son influence pénétra jusque dans les pays riverains de la Méditerranée orientale où, dans son sillage, les «peuples de la mer», dont il est fait mention dans beaucoup de textes de cette époque, firent leur apparition. A l'Ouest, les précurseurs des Celtes parvinrent en Espagne après être passés par la France. Au Sud, ceux des Italiotes franchirent les Alpes (100), où, à l'instar des Proto-Grecs en leur temps en Grèce, ils durent rencontrer les descendants d'une vague antérieure d'Indo-Européens qui devaient avoir atteint l'Italie dès le passage du

---

(98) James P. MALLORY, op. cit. 1989, pp. 108 s., 264.

(99) Franz SPECHT : «Die Ausbreitung der Indogermanen», *Vorträge und Schriften der Preußischen Akademie der Wissenschaften* 20 (1944) p. 14.

(100) Marija GIMBUTAS, op. cit. 1992, pp. 9 s., 24 ss.



cuprolithique à l'Age de Bronze (101). «L'expansion à partir de l'Europe centrale et en direction de l'Ouest, du Sud et du Sud-Est fut d'une énorme importance pour l'élaboration ethnique de l'Europe» (102). Partout des substrats furent recouverts et des dialectes arasés. En ce qui concerne la genèse des divers groupes de langues indo-européennes et de nouveau par la suite celle des langues différenciées, on peut supposer une évolution analogue à celle de l'espagnol, qui s'est opérée dans la pleine lumière de l'histoire, à partir de l'hégémonie de la langue des Castillans, à l'origine langue de cour, de chancellerie et langue littéraire (103).

Derrière tous ces complexes et cultures on retrouve en dernière analyse toujours la culture des gobelets en entonnoir qui «correspond à l'image que la tradition et la paléontologie linguistique nous indiquent» ...«pour une population indo-européenne» (104). Seule la répartition géographique des langues indo-européennes au début de la tradition historique indique un centre de diffusion situé au cœur de l'Europe. C'est là qu'existaient de nombreux groupes d'Indo-Européens immédiatement voisins les uns des autres. En Asie, il n'y eut que les Anatoliens, les Indo-Iraniens, les Arméniens et les Tochariens, tous non autochtones (105). Le centre de gravité a dû être la région où se trouvent les cours supérieurs de grands fleuves d'Europe centrale tels que l'Elbe, l'Oder, la Vistule et le Danube (106). Même Marija GIMBUTAS a modifié sa thèse qui plaçait l'origine des Indo-Européens dans cette culture des tombes à ocre qu'elle

---

(101) Giacomo DEVOTO : «Altitalien», in : *Historia Mundi*, Tome 3, Bern 1954, p. 365.

(102) Marija GIMBUTAS, op. cit. 1992, p. 25.

(103) Antonio TOVAR, op. cit. 1977, p. 27.

(104) Jean HAUDRY : *Les Indo-Européens*. Paris 1992, 3<sup>ème</sup> édition, p. 116.

(105) Anton SCHERER : «Hauptprobleme der Indogermanischen Altertumskunde (seit 1940)», *Kratylos* 1 (1956), p. 8.

(106) Pentti AALTO : «The Original Home of the Indo-european Peoples», *Sitzungsberichte der Finnischen Akademie der Wissenschaften* 1963 (1965), p. 109.

appelait culture des kourganes, dans la mesure où, dans ses écrits postérieurs, elle parle de l'Europe centrale comme du *second homeland*, de l'*habitat primitif secondaire* d'où seraient parties les préformes du celtique, du germanique, du balte, du slave, de l'italique, de l'albanais et du grec (107). Or c'était en réalité le *premier habitat*. En revanche, l'Ukraine et la Russie du Sud-Est n'ont guère dû être qu'une zone de dispersion indo-européenne manifestement atteinte très tôt à partir de l'Ouest (108).

Les différences existant entre les groupes de population par lesquels furent parlées les langues indo-européennes de l'Antiquité attestées à époque historique sont si considérables «que personne ne saurait avoir un jour l'idée de les rapprocher les unes des autres en vertu de critères ethniques». Il a donc toujours dû se produire dans le rapport entre langue et ethnie des modifications «dont le résultat est la multiplicité des formes de langue que l'on a pu constater plus tard» (109). Arnold TOYNBEE résume ainsi la question : la conclusion était juste, selon laquelle il y a eu une langue indo-européenne originelle appartenant à un passé ancestral, langue dont tous les autres membres de la famille linguistique font dériver leur origine. Mais c'était une fausse conclusion, là où elle a été tirée, que de prétendre «que les peuples parmi lesquels étaient parlées ces langues parentes étaient parents par le sang au même degré que leurs langues l'étaient entre elles». C'est pourquoi il vaut mieux - du moins pour les stades ultérieurs de l'évolution du monde indo-européen - parler d'une diffusion des langues

---

(107) Marija GIMBUTAS, op. cit. 1986, p. 7; eadem, op. cit. 1992, p. 9 s.

(108) Jean HAUDRY, op. cit. 1992, p. 126.

(109) Jürgen UNTERMANN : «Ursprache und historische Realität. Der Beitrag der Indogermanistik zu Fragen der Ethnogenese», in : *Studien zur Ethnogenese I*. Opladen 1985, p. 155.



indo-européennes plutôt que d'une expansion des Indo-Européens (110). Ce n'est pas du point de vue de l'anthropologie et de l'ethnie, mais dans une large mesure seulement du point de vue des langues et de la mythologie qu'il peut être question d'une commune origine à situer dans l'Europe centrale de l'ère cuprolithique.

**Carl-Heinz BOETTCHER**

**traduit de l'allemand par Jean-Paul ALLARD**

---

(110) Arnold J. TOYNBEE : *Der Gang der Weltgeschichte*. Stuttgart 1949, p. 54; Stefan ZIMMER : «Die Indogermanen und das Pferd. Befunde und Probleme», in : Bernhard HÄNSEL, Stefan ZIMMER (ed.), op. cit. 1994, p. 35.

## DE L'OR DES SCYTHES A L'OR DU RHIN

### *POUR PRENDRE CONGE DE WAGNER*

Contrairement à ce qu'attend peut-être le lecteur qui a parcouru le sommaire de la présente livraison d'*Etudes Indo-Européennes*, il ne sera pas question ici de l'œuvre qui constitue le prélude (*Vorabend*) de la tétralogie de Wagner intitulée *L'Anneau du Nibelung* (*Der Ring des Nibelungen*), prélude dont le titre, *L'Or du Rhin* (*Das Rheingold*), en raison même de la célébrité qu'il a acquise, rejette trop souvent dans l'oubli - du moins chez la plupart - le motif traditionnel du trésor des Nibelungen tel qu'il apparaît dans les monuments littéraires du monde germanique ancien que le Moyen Age, tant allemand que scandinave, nous a transmis en héritage. Le plus célèbre de ces textes est sans doute la *Chanson des Nibelungen*, poème moyen-haut-allemand, rédigé vers 1200 par un auteur demeuré anonyme que l'on peut cependant situer avec certitude en Autriche, et plus précisément dans la région de Passau. Mais on ne saurait négliger de mentionner, dans le domaine nordique, la *Saga de Thidrek* (=Théodoric) (*Þiðrekssaga*), roman composé en Norvège vers 1250, ni les chants de l'*Edda* islandaise, qui date de 1230, et notamment les deux chants que le Codex Regius qualifie de «groenlandais» et qui relatent la mort des



principaux protagonistes : Gunnar, Hogni, Atli et Gudrun (1), à savoir les *Atlamál* et surtout l'*Atlaqviða*, ou *Chanson d'Attila*, qui nous intéressera particulièrement dans les pages qui suivent.

En dépit des divergences qu'elles ont entre elles, ces œuvres ont en effet en commun une même conception du rôle et de la fonction de l'or que les flots du Rhin ont en quelque sorte recueilli et hébergé, conformément à l'intention de celui qui en était devenu possesseur après la mort de Sigfrid (2), afin qu'il échappe à ceux qui le convoitent désormais à juste titre ou non, la veuve de Sigfrid dans la *Chanson des Nibelungen*, ou encore son second époux, le roi des Huns, dans l'*Atlaqviða*. Or cette conception diffère profondément de la signification toute personnelle que WAGNER confère au trésor primitivement confié à la garde d'Alberich.

Pour WAGNER, la convoitise qui pousse les uns et les autres à dérober l'or est le signe d'une rupture d'harmonie avec la nature et d'une renonciation à l'amour. Elle est le moteur et le ressort d'un comportement qui aboutit à l'irruption du mal dans le destin humain, irruption qui n'est plus guère alors qu'un décalque presque rousseauiste de la perte de l'état de nature, bien proche dans sa forme sécularisée du mythe biblique de la Chute. Aussi n'y-a-t-il rien d'étonnant à ce que s'exprime, à la fin du *Crépuscule des Dieux*, une promesse de rédemption par l'amour (3). Mais cette rédemption, dont l'idée accompagne

---

(1) Ces personnages des versions scandinaves de la légende correspondent respectivement à Gunther, Hagen, Etzel et Kriemhild dans la *Chanson des Nibelungen*.

(2) C'est-à-dire, dans la tradition scandinave, Sigurd.

(3) Cf. Hans MAYER : *Richard Wagner. Mitwelt und Nachwelt*. Stuttgart & Zürich 1978, pp. 80 ss. et 164-167 :

Nicht Gut, nicht Gold,  
noch göttliche Pracht;  
nicht Haus, nicht Hof,  
noch herrischer Prunk;  
nicht trüber Verträge  
trügender Bund,  
nicht heuchelnder Sitte

toute l'œuvre de WAGNER et qui était déjà présente dans les opéras de ses débuts comme *Le Vaisseau Fantôme* ou *Lohengrin*, est profondément étrangère à la légende des Nibelungen issue du paganisme germanique ancien, dans laquelle l'or du Rhin est avant tout le symbole de la souveraineté magique et sacrée qui caractérise la royauté. Le trésor des Nibelungen n'est en effet, dès l'origine, que l'affaire des rois : possession du roi Sigfrid, il est dérobé à sa veuve (Kriemhild ou Gudrun) par Hagen/Hogni au service du roi Gunther/Gunnar, puis caché, immergé dans le Rhin en un endroit tenu secret et connu d'eux seuls. C'est seulement lorsque l'on a compris la signification que revêt l'or du Rhin dans le contexte légendaire des traditions épiques médiévales allemandes, islandaises et norroises que s'éclairent les motivations réelles et profondes de l'action dans cette double tragédie que constitue, comme on le verra, la *Chanson des Nibelungen* : tragédie de Sigfrid dans la première partie, tragédie de Hagen et des rois burgondes dans la seconde (4). On comprend alors que le ressort du

---

hartes Gesetz :  
selig in Lust und Leid  
läßt - die Liebe nur sein.

Pour accéder au texte moyen haut-allemand de la *Chanson des Nibelungen*, on se reportera à l'excellente édition critique : *Das Nibelungenlied*. Nach der Ausgabe von Karl BARTSCH herausgegeben von Helmut DE BOOR. *Einundzwanzigste revidierte und von Roswitha Wisniewski ergänzte Auflage*. Wiesbaden 1979.

(4) Double action tragique reprise au XIX<sup>ème</sup> siècle par Friedrich HEBBEL (1813-1863) dans son cycle dramatique intitulé *Les Nibelungen : Siegfried corné, La Mort de Siegfried, La Vengeance de Kriemhild*. (1861). Le prélude aux deux tragédies principales s'inspire d'un texte allemand plus tardif que la chanson, *Das Lied vom Hürnen Seyfried* (ed. K.C. KING, Manchester 1958), traduit en français par Claude LECOUTEUX : *La légende de Siegfried*. Paris 1995. Voir notre récénsion de cet ouvrage dans *Etudes Indo-Européennes*, 15<sup>ème</sup> année (1997-1998) pp. 199-201. Claude DAVID juge en ces termes (bien typiques du jugement ordinaire de la critique germanistique française lorsqu'elle croit devoir se prononcer sur certaines œuvres de la littérature allemande) la trilogie de HEBBEL : « Contrairement à Wagner, il suit la tradition allemande de la légende; il introduit Etzel et le massacre des Burgondes à la cour des Huns. C'est l'occasion d'une orgie de violence, à laquelle son génie n'avait que trop



tragique ne soit pas ce culte morbide de la vengeance que l'on a décrit et dénoncé, avec complaisance et autosatisfaction hors du monde germanique, comme la tare par excellence de ce dernier, mais un culte de la souveraineté sacrée, dont le trésor des Nibelungen, devenu l'or du Rhin, est le symbole le plus immédiat et le plus tangible.

Au contraire, exploitant ces traditions que son siècle venait de redécouvrir et les modifiant pour les insérer dans sa vision personnelle - ce qui était son droit absolu d'artiste créateur - WAGNER a fait de l'or du Rhin le symbole de la richesse perçue sous la forme qu'elle avait définitivement prise après l'avènement de la société bourgeoise et libérale du XIX<sup>ème</sup> siècle et qu'elle a conservé dans la société européenne - et mondiale - du XX<sup>ème</sup>, quelle que soit l'idéologie dans laquelle elle se situe : il s'agit de la richesse monnayable et marchande, du capital.

Car, bien que WAGNER n'ait jamais été en relation avec MARX et n'ait probablement pas non plus pris connaissance des écrits de ce dernier, l'instant où l'or du Rhin est arraché à ses possesseurs naturels pour être employé à l'édification du Walhalla correspond tout à fait à cet instant - purement mythique - qui, selon MARX, aurait été celui du passage de l'économie préhistorique et primitive du troc, réputé égalitaire et servant d'assise à une société sans classe, à une économie de négoce fondée sur la propriété latifondiaire, considérée comme un stade préparatoire du capitalisme, et appelée à donner naissance à une société hiérarchisée en classes. En outre, pour WAGNER comme pour MARX, cette chute dans le Mal et la Souffrance doit être compensée par une rédemption à venir, crépuscule des dieux chez l'un ou révolution prolétarienne chez l'autre (5). Cette parenté de structures, présente aux origines pour ainsi dire inconscientes de leurs pensées respectives, parenté

---

tendance à succomber». (*Histoire de la Littérature Allemande. Sous la direction de Fernand MOSSÉ*, Paris 1959<sup>1</sup>, p. 742.

(5) Cf. Jean-Paul ALLARD : «Der Sinn der Geschichte. Genealogie und Verwandlung eines Mythos», in : *Europa ja, aber was wird aus Deutschland?* Hg. von Hans-Helmuth KNÜTTER, Tübingen 1998, pp. 57-85, notamment 72-75.



manifeste en dépit des divergences de leur évolution ultérieure, tient au fait qu'ils sont, en dignes fils spirituels de Rousseau, l'un et l'autre des hommes nés dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, celle qui devait aboutir à la Révolution de 1848, lors de laquelle WAGNER conçut, sous l'influence des socialistes utopistes ou anarchistes (PROUDHON, BAKOUNINE), un premier projet de sa tétralogie (6) intitulé *La Mort de Siegfried*. Ce drame révolutionnaire, libertaire

---

(6) Hans MAYER, op. cit. p. 231 rapproche cette *prima causa* des conceptions qui sont à la base de la tragédie grecque : «zuerst war alles gut und unmittelbar, dann kam Alberich und es wurde immer schlechter, sein Fluch gab schließlich der Geschichte den Rest - das zeigt die Parallelität der Ringtetralogie zur griechische Tragödie. Wolfgang Schadewaldt hat wiederholt, in engem Kontakt zu Wieland Wagner, auf die erstaunliche Parallelität zwischen Aischylos und dem *Ring* hingewiesen : nicht ohne Grund, wie man an Wagners zahlreichen Exkursen über das Drama der Griechen während der Entstehungszeit der Ringdichtung feststellen kann». C'est là un procédé commode qui permet à ce critique de masquer, en sauvegardant les apparences d'une relative pertinence, les données initiales mythiques de la pensée de MARX que Karl LÖWITH a mises en lumière dans *Weltgeschichte und Heilsgeschehen* (Stuttgart 1952, pp. 38-54) et que nous replaçons dans une perspective légèrement modifiée, mais sans contradiction avec les analyses de ce critique (voir note précédente). Cette attitude est d'autant plus étonnante qu'après avoir qualifié WAGNER de «suiveur» (*Mitläufer*) de FEUERBACH, STIRNER et PROUDHON (op. cit. p. 80) et justifié les attaques dirigées par MARX contre ces penseurs dans le *Manifeste Communiste*, MAYER ajoute formellement (p. 161), en commentant le dénouement de *Siegfrieds Tod*, première version quarante-huitarde de *L'Anneau du Nibelung* : «Die Nähe der utopischen Sozialisten ist unverkennbar. Ob Saint-Simon, Fourier oder Proudhon : stets kreisten diese Systeme um den Gegensatz produktiver und unproduktiver Schichten in der bestehenden Gesellschaft. Wagner bleibt ihr Schüler. Produktiv sind allein die Nibelungen, doch sind sie zur Selbstherrschaft nicht fähig. Es gilt, die feudale Zwingherrschaft durch Wotans humane Regierung zu ersetzen. An eine Diktatur der Nibelungen ist bei Wagner nicht zu denken. (Nibelungenmythos und Kommunistisches Manifest entstehen gleichzeitig!) In der ursprünglichen Fassung paßt Wagners Nibelungenkonzept gar nicht schlecht zu seinen patriarchalisch-revolutionären Gedanken über das Verhältnis von Republikanismus und Königtum.» MAYER ne déplore apparemment qu'une seule faiblesse dans la pensée de WAGNER, celle de n'avoir pas songé à une «dictature des Nibelungen» alors que MARX a eu l'idée d'une «dictature du prolétariat» qui distingue le marxisme des autres socialismes, réputés seuls utopiques dans l'esprit de l'ancien critique officiel - il est vrai



et égalitaire connaîtra, vingt-huit ans plus tard, dans la version définitive de *L'Anneau du Nibelung* représentée pour la première fois à Bayreuth en 1876, une métamorphose incontestable sous l'influence de la philosophie de Schopenhauer : l'action y deviendra passion, presque au sens chrétien du terme, le règne nouveau annoncé deviendra renoncement ou même consentement à l'anéantissement du monde, la seule sagesse résidant désormais dans l'amour sublimé par la souffrance (7).

Mais ce n'est là qu'une réponse différente à la question initialement posée : comment délivrer l'humanité, incarnée par les Nibelungen, de la malédiction de l'or ? Comme l'a souligné assez ironiquement la critique, la tétralogie donne à cette interrogation trois réponses difficiles à concilier : une selon BAKOUNINE, une autre selon FEUERBACH, une troisième selon SCHOPENHAUER (8). Il est donc bien évident que les apories wagnériennes n'ont que peu de rapport avec la tradition légendaire ancienne relative aux Nibelungen et à l'Or du Rhin. Elles ont conduit à une création inégalée qui porte la marque propre du XIX<sup>ème</sup> siècle et les souvenirs ténus et partiels de cette tradition que nous pourrions y découvrir à l'occasion ne déterminent pas le sens général de cette œuvre. En revanche, les précisions indispensables qu'il convenait d'apporter en exergue de

---

repentant - de la R.D.A., alors que le modèle purement mythique de l'harmonie sociale primitive située *in illo tempore*, selon la formule employée par Mircea ELIADE lorsqu'il décrit la «nostalgie des origines», est bien tout aussi présent dans la pensée de MARX que dans celle des socialistes qu'il accuse d'utopie. Mais il semble que MARX n'emploie le mot d'utopie qu'à propos de l'image que se font ses contemporains de *l'avenir*, dont il est lui-même convaincu de posséder une notion exacte, tout en se réservant d'autorité le droit de ne pas tenir son imagination en bride lorsqu'il s'intéresse au passé, et notamment à la préhistoire dans laquelle il situe son mythe des origines égalitaires de l'humanité, baptisé «communisme primitif».

(7) Cf. MAYER, op. cit. p. 166 :  
 Trauernder Liebe  
 tiefstes Leiden  
 schloß die Augen mir auf :  
 enden sah ich die Welt.

(8) Cf. Hans MAYER, op. cit. pp. 167-169.



la présente étude vont nous permettre de mieux cerner et de définir sans ambiguïté le sujet qui nous préoccupe ici : l'origine et le sens du culte de l'or et du trésor royal tel qu'il se manifeste dans les traditions issues de l'Antiquité germanique et de la tradition indo-européenne qui la précède dans la proto-histoire de notre continent.

### L'OR DANS LE MONDE GERMANIQUE ANCIEN

Dans le monde germanique, l'or est tantôt une force aux effets magiques, tantôt le moyen d'une séduction qui profite et se nourrit d'une faiblesse. Son pouvoir est à la fois exaltant et corrupteur. La richesse qu'il représente est ambivalente selon qu'il procède des Ases, dieux souverains et guerriers, ou des Vanes, divinités inférieures que la classification dumézilienne situe au niveau de la troisième fonction. Les Vanes habitent les profondeurs de la terre et de la mer et accordent aux humains prospérité et fécondité, c'est-à-dire les aspects matériels et, pour ainsi dire, élémentaires de la richesse. Cette dernière n'est d'ailleurs jamais désignée par le thème nominal *\*rīk-* (= souverain, prince, roi) attestée par le gotique *reiks* et très vraisemblablement empruntée au celtique *rīg-* (9) qui a la même valeur sémantique, proche de celle du latin *rēx*, *rēgis*, et toujours centrée sur la notion de « règne, royaume, puissance ». Ce n'est qu'au cours du XIII<sup>ème</sup> siècle que le sens des adjectifs moyen-haut-allemand *rīche* et ancien français *riche* (= puissant, de haut lignage) a glissé progressivement vers celui

---

(9) L'étymologie proposée par Peter von POLENZ (*Zeitschrift für deutsche Philologie* 76, 1957, pp. 80 ss.), tendant à rattacher cette racine à un indo-européen *\*rēig-*, et donc au verbe allemand *reichen* (vieux-haut-allemand *reihhon*, moyen-haut-allemand *reihhen*, *reichen* = s'étendre, aller jusqu'à...) demeure une tentative isolée et peu convaincante. Elle est rejetée notamment par Wolfgang PFEIFER : *Etymologisches Wörterbuch des Deutschen*, Berlin 1993, p. 1104. L'emprunt au celtique permet en tout cas de rendre compte des formes comportant un *ī* (vieux-haut-allemand *rīhhi*, moyen-haut-allemand *rīche*, vieux-norrois *rīki*, moyen néerlandais *rīke*) qui ne s'est diphtongué qu'après l'époque médiévale en nouveau-haut-allemand et en néerlandais moderne.



qu'ils ont pris respectivement, sous l'effet de mutations sociales, en nouveau-haut-allemand (*reich*) (10) et en français classique et moderne (11). Au contraire, en germanique, ce que nous entendons par *richesse* s'exprime à l'aide du thème *\*fehu-* qui désigne également le bétail et dont le double sens se perpétue jusqu'en vieux-haut-allemand (*fihu*), vieux-saxon (*fehu*), vieil-anglais (*feoh*, *feo*), moyen-haut-allemand (*vihe*, *vehe*), de façon tout à fait parallèle à celui du latin *pecū* (dont se différencient *pecus* et *pecūnia*, étymologiquement parents), tandis que le gotique *faihu* ne conserve - du moins pour ce qu'en atteste le texte évangélique de Wulfila - que la valeur sémantique de «fortune, argent, avoir, richesse» (12). Encore ne s'agit-il, dans tous les vocables dérivant du germanique *\*fehu-*, que de la richesse cessible, échangeable, aliénable, pouvant donner lieu à des transactions entre acheteur et vendeur, ou à des transferts et à des détournements, en un mot soumise à l'arbitraire de ses possesseurs individuels qui peuvent en disposer comme bon leur semble (13). Car il existe une autre forme de richesse, fondée sur la fortune foncière, patrimoniale, commune à tout un lignage et dont aucun membre individuel de ce lignage ne saurait disposer à sa guise, ne serait-ce que partiellement, fortune désignée par le norrois *óðal* (14), encore présent en islandais moderne, ainsi qu'en norvégien (*odel*) et en suédois (*odal*), attesté dans le vieux-haut-allemand *uodal* et le vieil-anglais *æðel*, *ēðel*, avec le sens de «bien héréditaire, propriété

---

(10) tandis que le substantif *das Reich* a conservé un sens plus proche de celui du moyen-haut-allemand *riche* (= règne, royaume, empire), à l'origine dépourvu de signification spatiale et territoriale, donc synonyme de nouveau-haut-allemand *Königtum* ou *Kaisertum* plutôt que de *Königreich* ou *Kaiserreich*.

(11) *richece* signifie encore, dans le *Roman d'Eneas* par exemple, v. 141 et v. 165, «puissance, souveraineté».

(12) Cf. PFEIFER, op. cit. p. 1515.

(13) Comme l'était à l'origine la cession de têtes de bétail, à titre de transaction commerciale ou de tribut. Cette richesse est aussi soumise au risque du vol dont la *razzia* était une forme primitive.

(14) Cf. Jan DE VRIES : *Altnordisches etymologisches Wörterbuch*, Leiden/Leyde 1962, 1977<sup>2</sup>, pp. 1 et 415.

patrimoniale» et parfois même «pays d'origine, pays natal». Par son étymologie, la base commune de ces différents vocables s'apparente à celle du vieil-islandais *aðal*, de même sens à l'origine, mais servant aussi à désigner une manière ou un talent, un don, héréditaires et innés, ainsi que du gotique *apal-*, du vieux-saxon *aðal* et du vieux-haut-allemand *adal* qu'une inflexion sémantique sensible aux connotations lignagères finit par orienter en moyen-haut-allemand (*adel*) vers le sens de «noble lignage, noblesse de sang» (15), exclusif de tout autre. Le germanique \**ōpala-* et ses dérivés désignent donc bien une richesse foncière patrimoniale, inaliénable, et dont la possession a été très tôt un corollaire de l'appartenance à la condition de noblesse (16).

Quant à l'or, germanique \**gulþa-* (attesté par l'emprunt qu'en a fait le finnois *kulta*), gotique *gulþ*, vieux-haut-allemand, vieux-saxon, vieux-francique *gold*, moyen-haut-allemand *golt* (génitif *goldes*), sa dénomination ne se rattache nullement à la notion de valeur, paiement, salaire, dette ou même tribut et sacrifice, contenue dans la racine du verbe allemand *gelten* (= valoir), vieux-haut-allemand *geltan* (= valoir, dédommager, sacrifier) ou vieux-norrois *gjalda* (= payer, revaloir), dont sont issus les substantifs allemands *Geld* (= argent, numéraire), *Gilde* (= guilde; cf. vieux-norrois *gildi*), *Gülte* (= dette, redevance, en Allemagne du Sud). Elle est au contraire dérivée de la racine \**ghel-*, qui désigne la couleur jaune ou un éclat lumineux. L'or serait donc simplement le métal au reflet et à l'éclat jaune, et nullement la valeur absolue que garantirait son inaltérabilité tant à l'air qu'à l'eau. Cette inaltérabilité s'est sans doute revêtue d'une valeur symbolique supérieure que nous aurons à préciser, mais elle n'a pas été, ni à l'origine, lors de la constitution des mythes fondateurs, ni, comme nous le verrons, pendant toute la durée de l'Antiquité germanique, mise en relation avec la richesse matérielle et marchande.

Un interdit pèse en effet, dans la mythologie des anciens Germains et donc

---

(15) L'évolution qui conduit au sens figuré du nouveau-haut-allemand *edel*, *Adel* (par opposition à *adelig*) est due à l'influence de la langue imagée des mystiques de la fin du Moyen Age, influence renforcée par la Réforme.

(16) Le nouveau-haut-allemand *Odal*, employé au XX<sup>ème</sup> siècle, est une réactualisation archaïsante du germanique \**ōpala-*.



dans leur mentalité dont elle est le reflet, sur l'or conçu comme moyen et véhicule d'une telle richesse. Nous en avons un témoignage dans le mythe eddique de Gullveig que nous ont transmis, par allusion certes, mais par une allusion assez claire pour être interprétée, les stances 21 et 22 de la *Voluspá* ou *Vision de la voyante* (17), souvent commentées par Georges DUMÉZIL (18) lorsqu'il compare la guerre des Ases et des Vanes à celle des Latins et des Sabins et rapproche ces deux épisodes mythiques occidentaux de «la légende indienne homologue, celle qui explique la formation définitive de la société divine par l'admission des Aesvin à la jouissance du sacrifice» (19). Il s'agit de la première de toutes les guerres du monde, dont Gullveig est rendue responsable :

Pat man hon fólcvíg      fyrst í heimi,  
 er Gullveigo      geirom studdo  
 oc í holl Hárs      hána brendo;  
 prysvar brendo,      prysvar borna,  
 opt, ósialdan,      þó hon enn lifir.

Heiði hana héto,      hvars til húsa kom,  
 vqlo velsþá,      vitti hon ganda  
 seið hon, hvars hon kunni,      seið hon hug leikinn,  
 æ var hon angan      illrar brúðar. (20)

---

(17) *EDDA. Die Lieder des Codex Regius nebst verwandten Denkmälern*. Herausgegeben von Gustav NECKEL. Vierte, umgearbeitete Auflage von Hans KUHN. Heidelberg 1962. I. Text, II. Kurzes Wörterbuch (1968). *Voluspá* pp. 1-16.

(18) Georges DUMÉZIL : *Tarpeia. Essais de philologie comparative indo-européenne*. Paris 1947, pp. 249-274; *Les dieux des Germains*, Paris 1959, pp. 36-37.

(19) DUMÉZIL, *Tarpeia*, p. 250.

(20) *EDDA*, voir note 17, pp. 5-6.

Nous ne saurions ici nous priver du plaisir de comparer, afin de mieux approfondir le sens de l'original vieil-islandais, les deux traductions françaises dont nous disposons pour ce texte, en citant tout d'abord celle de RENAULD-KRANTZ, d'une fidélité hautement poétique :

Je me souviens dans le monde	de la première mêlée
quand les lances frappèrent	Puissance-de-l'Or
et quand on la brûla	dans la salle du Haut,
trois fois brûlée,	trois fois renée.

Sous les toits qu'elle visitait	elle était appelée Sorcière
voyante, usant de la baguette	et faiseuse de sortilèges,
qui partout où elle pouvait,	envoûtait les esprits séduits
et des méchantes femmes	faisait la joie toujours. (21)

puis celle de G. DUMÉZIL, philologiquement peut-être plus « serrée » :

Je me souviens de la première guerre d'armées dans le monde,  
quand ils dressèrent Gullveig (« Ivresse de l'or ») avec des épieux  
et, dans la salle de Hâr (= Oðinn), la brûlèrent,  
souvent et non rarement, - pourtant elle vit encore.

Sorcière, on l'appelait partout où, dans les maisons, elle allait,  
la *völva* bien voyante; elle pratiquait des charmes,  
elle ensorcelait partout où elle pouvait, elle ensorcelait l'esprit troublé,  
toujours elle était le plaisir de la mauvaise femme. (22)

---

(21) RENAULD-KRANTZ : *Anthologie de la poésie nordique ancienne*. Paris 1964, p. 81. Cette traduction omet les vers 9 et 10.

(22) DUMÉZIL, *Tarpeia*, p. 255. Ici, la traduction omet les vers 7 et 8.



Georges DUMÉZIL choisit, pour transposer le nom de *Gullveig*, la solution qui jouissait de la faveur de la plupart des philologues interprètes de l'*Edda* en son époque : Ivresse-de-l'or. Cette traduction n'est certes pas fausse, mais d'autres éminents spécialistes du monde nordique ancien, notamment Jan DE VRIES en proposent une autre : Force-de-l'or, Puissance-de-l'or, ou même encore Breuvage-d'or, étant entendu que le composant déterminé *-veig* ne saurait alors désigner, en vertu de son étymologie, qu'une boisson forte et alcoolisée, donc propre à engendrer l'ivresse. Dans d'autres cas, *veig* peut même s'appliquer à l'or lui-même, ou plutôt à un fil d'or. Ce dernier sens demeurerait ainsi plausible dans le nom qui nous intéresse ici. Les philologues renoncent d'ailleurs, faute de données étymologiques suffisantes et satisfaisantes par leur clarté, à trouver un sens très précis à ce mot lorsqu'il entre en composition avec un déterminant pour former un nom propre de femme tel que *Almveig*, *Hallveig*, *Rannveig* ou *Solveig* : ils le rattachent tantôt à l'une des nombreuses désignations du combat (vieux-norrois *vīg*, vieil-anglais et vieux-haut-allemand *wīg*, moyen-haut-allemand *wīc*, *wīges*), tantôt encore à la racine de vieux-norrois *vé* pris au sens de «logis, demeure, habitation», sens étymologiquement parent de celui de *vé* = sanctuaire (23). Cependant Jan DE VRIES, s'appuyant sur l'emploi qui est fait ici du déterminant *gull-*, souligne expressément qu'il n'a servi qu'à la formation de nom propres *fictifs*, n'ayant jamais désigné que des êtres mythiques ou mythologiques (24).

On est donc conduit à admettre que le nom de *Gullveig* a été forgé à dessein pour avoir un sens plein et symbolique, chargé d'une connotation plutôt péjorative puisque la stance 22 souligne la perversité de la magie pratiquée par cette voyante que les Ases brûlent par trois fois sans parvenir à extirper son maléfice et qui prend, en renaissant de ses cendres, le nom de *Heiðr*, nom que

---

(23) Cf. Jan DE VRIES, op. cit. p. 649 : «Die wörter ... sind also im grunde nur wechselformen».

(24) Idem, ibidem p. 194 réfute la comparaison de *Gullveig* et *Gullrond* (= Bouclier-d'Or) avec des noms propres de personnes réellement portés comme *Gullaugr* ou *Gulleifr* dans lesquels *gull-* est issu d'une assimilation du composant déterminant *guð* (< *gunnr* < \**gunþR* = vieux-haut-allemand *gund-* = combat).



Jan DE VRIES a voulu, de façon peut-être trop simplificatrice, interpréter comme un nom commun signifiant tout bonnement «sorcière», mais que d'autres considèrent comme une sorte de surnom typique traditionnellement donné aux voyantes dans les récits ou dans la poésie de l'Islande et de la Scandinavie anciennes (25). Gabriel TURVILLE-PETRE voit en Gullveig une hypostase de la déesse vanique Freyja (26), séductrice par excellence, tentatrice s'il en est une, et la plus étroitement associée à l'or conçu comme luxe ornemental suprême, détentrice de la parure étincelante appelée *Brísingamen*, le collier des Brisingar. Or ce joyau fait dans la mythologie germanique l'objet de bien des convoitises, devient même la cause d'un duel entre Heimdall et Loki, et a été diversement interprété, tantôt comme un symbole originel du feu, tantôt comme celui du soleil levant ou encore de l'aurore boréale, mais peut tout aussi bien, à une époque avancée du paganisme scandinave, représenter la fascination qu'exercent les objets, bijoux ou parures d'or sur l'esprit des hommes et des dieux, puisque la strophe 24 de la *Völuspá* révèle que, après qu'Óðinn eut déclenché la guerre - la première de toutes - en décochant le premier coup de son javelot dardé sur les adversaires des Ases, les Vanes, manifestement alliés et soutiens de Gullveig, ont envahi la demeure des Ases en vainqueurs. C'est donc que, en dépit de la triple tentative de mise à mort perpétrée par les Ases sur Gullveig, ces derniers ont succombé à l'attrait de l'or et voulu s'emparer des immenses trésors possédés par les Vanes, mais sans succès, ce qui conduit, lors du dénouement du conflit, à la réconciliation et à la fusion des deux clans divins, pacte primordial indispensable pour former une société divine cohérente et

---

(25) Cf. Rudolf SIMEK : *Lexikon der germanischen Mythologie*, Stuttgart 1984, p. 163 : *Heiðr 1* : «Dennoch ist es unwahrscheinlich, daß H. in der Vsp. nur als Bezeichnung für Seherin und nicht als Eigenname aufzufassen ist (so aber de Vries),...»; *Heiðr 2* : «...möglicherweise ein Beiname für Zauberinnen, vielleicht aber nur ein rein innerliterarisch tradiert Name für solche Frauen...».

(26) E.O.G. TURVILLE-PETRE : *Myth and Religion of the North. The Religion of Ancient Scandinavia*. Londres 1964. Cf. déjà MÜLLENHOFF, *Deutsche Altertumskunde* 5, p. 97.



viable (27). La puissance de l'or est incoercible et magique, les Ases sont contraints de l'accepter, mais il n'en feront pas l'usage qu'en font les Vanes, représentés ici par Gullveig, «puissance malfaisante» (28), car elle pratique le *seiðr* (strophe 22, v.3), forme de magie propre aux Vanes si l'on en croit le témoignage de Snorri Sturlusson qui figure au chapitre 4 de l'*Ynglingasaga* (29). DUMÉZIL concluait donc son analyse des strophes 21 et 22 de la *Völuspá* par la remarque suivante : «... l'or, en tant que richesse, doit être la chose des Vanes, de ces dieux qui patronnent l'opulence sous toutes ses formes» (30). Ce faisant, il admettait d'emblée que l'or pourrait être une forme de la richesse et il préparait par là une réfutation en règle des arguments avancés en 1924 par Eugen MOGK (31) contre, d'une part, l'idée d'une guerre primordiale des Ases et des Vanes et, d'autre part, la conception de l'or comme richesse. MOGK objectait en effet non sans raison que «trouver, placer la richesse dans le métal noble, c'est une conception récente, nullement archaïque» (32) et soulignait

---

(27) Cette réconciliation est contée avec plus de détails dans l'*Ynglingasaga*, au chapitre 4, cité plus loin à la note 29.

(28) DUMÉZIL, *Tarpeia*, p. 257.

(29) Voir *La Saga des Ynglingar*, traduit de l'islandais par Ingeborg CAVALIÉ, Paris 1990, p. 56 : «La fille de Njörðr s'appelait Freyja. Elle était prêtresse et présidait aux sacrifices. C'est elle qui enseigna pour la première fois aux Ases les rites magiques en honneur chez les Vanes». La comparaison de cette traduction avec celle que donne, des mêmes phrases, François-Xavier DILLMANN, dans *Histoire des Rois de Norvège par Snorri Sturlusson, Première partie*, Paris 2000, p. 58, met plus nettement en évidence la spécificité vanique des origines de la magie : «La fille de Niord était Freyia; elle fut prêtresse sacrificatrice. Ce fut elle qui, pour la première fois, enseigna parmi les Ases la sorcellerie que les Vanes pratiquaient couramment.»

(30) *Tarpeia*, p. 257.

(31) Eugen MOGK : «Die Gigantomachie in der Völuspá», *Folklore Fellows Communications* 58, Helsinki 1924.

(32) DUMÉZIL, *Tarpeia*, p. 266. La maîtresse-phrase de l'argumentation de DUMÉZIL, révélatrice de l'intention qui était la sienne lorsqu'il entreprenait de réfuter la thèse de MOGK, se trouve p. 268 : «...on sent combien il est artificiel

comme nous l'avons fait plus haut, que la notion de richesse était rendue plutôt, dans la langue des anciens Scandinaves encore, par *fé*, issu du germanique commun \**fehu*. Cette dernière objection était et demeure recevable, mais MOGK y adjoignait l'assertion, plus discutable, que l'or-richesse était avant tout l'affaire des géants, et non celle des Vanes. Or il est incontestable que ces divinités sont en relation avec l'or : Freyja ne verse-t-elle pas des larmes d'or en l'absence de son époux Óðr ? N'a-t-elle pas pour fille Hnoss, «Bijou», «si belle que son nom sert à désigner toutes les choses belles et précieuses» (33), comme le dit Snorri dans la *Gylfaginning*, attirant par là notre attention sur le luxe principalement, sinon même exclusivement, *esthétique* qu'est censé procurer l'or, signe de magnificence plus que d'avoir et de ressources financières, lorsqu'on en fait des bijoux, parures et autres objets précieux qui se distinguent par leur éclat (éventuellement lumineux) et leur beauté. Le même auteur ne précise-t-il pas encore, dans la *Saga des Ynglingar* (34) : «Freyja était une femme plutôt volage. Son mari s'appelait Od. Leurs filles s'appelaient Hnoss et Gersimi. Elles étaient très belles. C'est par leurs noms qu'on désigne les biens les plus précieux». Le dédoublement des filles de Freyja et d'Óðr dans ce chapitre 10 de la *Ynglingasaga*, tout en restant proche du passage correspondant de la *Gylfaginning*, ne déforme nullement la portée du mythe relaté par Snorri et ne fait que confirmer le sens de leurs noms, synonymes, dont l'étymologie semble indiquer qu'ils désignent des objets précieux produits par

---

d'opposer à la conception moderne de la "richesse-or" l'archaïque "richesse-bétail" : à Leire et à Ringsted, en Gautland comme en Svealand, on appréciait l'une et l'autre».

(33) Snorri Sturlusson : *Gylfaginning*. Texte, Übersetzung, Kommentar von Gottfried LORENZ, Darmstadt 1984, p. 432 : «Hon er svá fagr at haf hennar nafne eru hnossir kallaðar þat er fagrt er ok gersimlíkt». Nous empruntons la traduction française à : *L'Edda. Récits de mythologie nordique par Snorri Sturlusson*, traduit du vieil islandais, introduit et annoté par François-Xavier DILLMANN, Paris 1991, p. 65.

(34) Cf. op. cit. (note 29), p. 63.



le travail de l'orfèvre (35), signes d'une richesse qui n'est pas monnayable, ne sert ni au paiement de l'impôt ni au commerce. Encore qu'au 10<sup>ème</sup> chapitre de la *Saga des Ynglingar* la description des rites institués à la mort de Freyr afin d'organiser le culte de sa mémoire puisse inciter les différents traducteurs de ce texte à admettre l'existence d'impôts payés en métaux précieux : or et argent, ainsi qu'en monnaies de cuivre! Mais là encore, il semble qu'il faille bien prendre garde à un détail plus significatif qu'il n'y paraîtrait à première vue. A la mort de Freyr, ses fidèles lui élèvent un tertre pourvu d'une porte et de trois fenêtres, y transportent en secret sa dépouille et font croire aux Suédois qu'il est encore vivant : «... ils le conservèrent en ce lieu trois ans durant. Ils versèrent tous les impôts dans le tertre, en utilisant une fenêtre pour l'or, une autre pour l'argent et la troisième pour les pièces de cuivre» (36). Notons tout d'abord que le terme employé par Snorri pour désigner les «impôts», *skattr*, a aussi le sens de trésor, précisément dans la tournure consacrée par l'usage : *Niflunga skattr*, le trésor des Nibelungen! Pour ce qui est du rite de conservation de la dépouille mortelle du dieu, nous renverrons ici à la belle étude que lui a consacrée Kurt SCHIER, qui est tenté de le mettre en parallèle avec le mythe de la mort de Zalmoxis (ou Zamolxis) vénéré en Thrace, et d'établir même une correspondance traditionnelle entre les funérailles de Freyr et les formes que revêtent les funérailles royales chez les Scythes, telles que les décrit Hérodote (IV, 71 ss.), les tombeaux des rois devenant alors autant de sanctuaires qui abritent des

---

(35) DE VRIES, op. cit., p. 244 : *hnoss* = «gehämmertes» = martelé; p. 164 et 199 : *gersemi* est rattaché à la racine de vieux-haut-allemand *garō*, *garawēr* = «bereit, gerüstet» = préparé, modelé, formé.

(36) Traduction F.X. DILLMANN dans *Histoire des Rois de Norvège*, p. 65. Nous citons ici successivement l'original vieil-islandais et la traduction française d'I. CAVALIÉ, op. cit. p. 63 : «En er Freyr var dauðr, báru þeir hann leyniliga í hauginn ok soggðu Svíum, at hann lifði, ok varðveittu hann þar þrjá vetr. En skatt qllum helltu þeir í hauginn, í einn glugg gullinu, en í annan silfrinu, í inn þriðja eirpenningum». «Et lorsque Frey fut mort, ils le transportèrent en secret dans le tertre, tout en disant aux Svear qu'il était encore en vie. Ils y laissèrent le corps pendant trois hivers. Ils transportèrent dans le tertre le montant de tous les impôts et en comblèrent les trois fenêtres, la première avec l'or, la seconde avec l'argent et la troisième avec les pièces de monnaie.»



trésors composés d'objets précieux et pour la sauvegarde desquels l'ethnie toute entière est prête à se mobiliser jusqu'au sacrifice suprême (37). Car ce sont surtout les fenêtres (*glugga*) qui retiennent notre attention dans le récit de Snorri : elles sont à l'évidence destinées à opérer d'emblée un tri des offrandes apportées par les Suédois à Freyr et nous serions tenté de leur attribuer une signification trifonctionnelle, l'or et l'argent «versés» par les deux premières représentant respectivement, en fonction de leur degré de valeur, la première et la deuxième fonction, cependant que la troisième recueille les tributs ordinaires et mercantiles acquittés sous forme de billon, de pièces frappées dans un métal commun, voire vil, propre au négoce qui est l'un des aspects de la troisième fonction. Mais, quelque intéressante que soit l'interprétation qui nous est suggérée par les apparences, sans autre information de la part de l'auteur, il nous paraît en effet bien davantage significatif que les deux métaux nobles soient évoqués comme tels, de façon générale et indivise, au singulier, alors que le cuivre apparaît sous forme de monnaies dénombrables, au pluriel. L'imprécision qui caractérise ici la forme sous laquelle se présentent l'or et l'argent laisse entendre qu'ils ne peuvent s'agir que d'orfèvrerie : bijoux, torques, colliers, bracelets, bagues, et ceci est d'autant plus vraisemblable que la description du tertre funéraire de Freyr survient, dans le texte de Snorri, quelques lignes seulement avant qu'il ne soit question de Freyja et de ses filles. Les objets d'or et d'argent constituent donc, à l'évidence, le trésor du sanctuaire dédié au dieu mort. Ils touchent au culte et revêtent un caractère sacré. Ils sont dès lors bien moins les fruits d'un impôt que des offrandes émanant de riches et puissants donateurs - riches parce que puissants - tandis que les pièces de cuivre apparaissent comme les oboles de fidèles à la fortune plus modeste et d'une condition plus basse (38).

---

(37) Kurt SCHIER : «Freys und Fróðis Bestattung» in : *Nordlichter. Ausgewählte Schriften 1960-1992*. München 1994, pp. 53-79.

(38) Bien que Freyr soit un Vane, il est entré dans l'Enclos-des-Ases (*Asgarðr*) en vertu du pacte qui a mis fin à la guerre des deux clans divins. La fondation de la société divine définitive a entraîné, on l'a vu lorsque Freyja a enseigné aux Ases la pratique des sacrifices, une unification des coutumes rituelles au sein de la famille des dieux. Il n'est donc pas étonnant que les



Quoi qu'il en soit, en dépit de la relation qui l'unit aux Vanes et plus particulièrement à Freyja, dont Gullveig est peut-être un avatar, l'or est, dans le tertre-sanctuaire voué au culte de Freyr, manifestement intégré au culte de la royauté sacrée et au rituel qui entoure cette dernière lors de la mort du roi, rendant par là les Germains comparables aux Scythes, ainsi que l'a remarqué Kurt SCHIER. Car, si l'on s'en rapporte aux chapitres 2 à 10 de l'*Ynglingasaga*, la figure de Freyr, très évhémérisée dans la conscience religieuse de Snorri, est aussi et surtout celle d'un roi, successeur d'Óðinn et de Njǫrðr. Il est donc, selon les apparences qui se dégagent de ce texte, l'objet d'un culte semblable à celui que le monde germanique ancien vouait à la royauté odinique ou wodanique (39). Ainsi l'or change-t-il de nature, subit-il une transmutation de sa valeur et de sa fonction, cesse-t-il d'être l'or vil, dangereux, dégradant, pour devenir l'or sacré, l'or royal. Ainsi perd-il sa magie basse et vanique (*seiðr*) (40), avilissante et efféminée, indigne des hommes (41), pour devenir grâce à la grande magie d'Óðinn, magie des chants (*galdrar*) et des runes, magie des

---

offrandes qui sont adressées à Freyr le soient selon un schéma de raisonnement trifonctionnel.

(39) Cf. entre autres publications de cet auteur, Otto HÖFLER : «Der Sakralcharakter des germanischen Königtums» in : *Das Königtum. Seine geistigen und rechtlichen Grundlagen* (Vorträge und Forschungen III), Sigmaringen 1956, 1973<sup>4</sup>, pp. 75-104, ou *Kleine Schriften*, Hamburg 1992, pp. 255-284; Jean-Paul ALLARD : «La royauté wotanique des Germains», *Etudes Indo-Européennes* 1 (1982) pp. 65-83 et 2 (1982) pp. 31-57.

(40) Cf. Georges DUMÉZIL : *Du mythe au roman*. Paris 1970, pp. 67-79; pour avoir une notion précise du témoignage de Snorri relatif à la magie d'Odin, on se reportera à la traduction de F.X. DILLMANN dont les annotations et les références concernant le problème de la double essence de la magie émanent d'un spécialiste de cette question : *Histoire des Rois de Norvège*, pp. 61-62, (Septième chapitre) Nous regrettons de n'avoir pu consulter à loisir pour la rédaction du présent article la thèse de cet auteur : *Les magiciens dans l'Islande ancienne*.

(41) Voir DUMÉZIL, *Du mythe au roman*, p. 71.

Ases, magie noble, extatique, dite *útiseta* (42), le suprême symbole de la souveraineté. De même qu'il existe, selon la formule de G. DUMÉZIL, «une distinction *originelle*» (43) entre magie vanique et magie odinique, il existe, en parallèle, une différence substantielle entre l'or des Vanes et l'or des Ases. «*Car "Ivresse de l'or"... est autre chose que l'or* » constate en dernière analyse DUMÉZIL, dès 1947 (44). Avant la guerre qui les a opposés aux Vanes, «les Ases possédaient déjà l'or et le travaillaient; seulement, cet or n'avait pas de fâcheuses conséquences, il permettait une vie de concorde, de joie et de vertu : c'était l'or de l'âge d'or, et aussi cet or, symbole du *pouvoir*, de l'*éclat* plutôt que matière économique, qui, chez les vieux Scandinaves comme chez les Iraniens et chez bien d'autres peuples encore, était la chose du chef, du roi» (45).

#### LA FORCE DU MYTHE DANS L'HISTOIRE ET LE REEL

Qui plus est, cet or transmué et sublimé, auquel les arts avaient donné les formes de la beauté et non pas celles que requiert l'utilité, s'il était bien censé demeurer, à l'état de trésor prestigieux, le garant de la souveraineté du roi et, à l'occasion, de son pouvoir guerrier, n'était nullement tenu pour celui de son bien-être, de ses aises et de son pouvoir économique. Il ne devait en aucun cas être dépensé pour pourvoir à des besoins d'ordre matériel. Mais avant d'examiner l'emploi auquel il était réservé, il convient que nous répondions à une question qui se pose, et même s'impose, préalablement à toute autre, en ce

---

(42) idem, ibidem, p. 73. La formation de ce nom, à partir des éléments *úti* (= hors de, à l'extérieur) et *seta* (= siège, séjour) correspond très exactement au sens étymologique d'*extase* : «être hors de soi».

(43) idem, ibidem, p. 69.

(44) *Tarpeia*, p. 270.

(45) idem, ibidem.



moment précis de notre enquête.

En effet, les données et les faits que nous avons décrits jusqu'ici relèvent du mental et de l'imaginaire collectif. Mais correspondent-ils à des données et à des faits du réel ? En d'autres termes, si l'on interroge le monde germanique ancien depuis l'époque de l'Empire romain jusqu'au Moyen Âge, l'efficace du mythe de l'or royal trouve-t-elle sa traduction dans le comportement des hommes et des rois eux-mêmes à l'égard de ce métal pris dans sa réalité pratique et technique ?

Sans nous laisser abuser par le témoignage de Tacite selon lequel les Germains ne connaissent et n'estiment ni l'or ni l'argent (46), nous remarquons avec les archéologues et les historiens, unanimes sur ce point, que les vases d'or et d'argent qui font partie du mobilier funéraire des tombes de la couche sociale aristocratique sont d'importation romaine, l'or ne représentant d'ailleurs en volume qu'un vingtième de l'argent et n'augmentant en proportion que vers la fin de l'Empire. Quant aux monnaies - toutes romaines - les *aurei*, les *solidi*, elles ne font leur apparition qu'à partir de la seconde moitié du III<sup>ème</sup> siècle. Ces renseignements, que nous procurent les fouilles archéologiques, sont suffisamment précis pour nous permettre d'en conclure que les Germains de cette époque ne maîtrisaient aucunement les techniques d'extraction et d'affinage de l'or ni non plus celles de l'orpaillage.

Pendant la longue période de migration des peuples germaniques que les historiens français ont coutume de désigner sous le vocable assez impropre de «Grandes Invasions» ou encore «invasions barbares», de grandes quantités d'or

---

(46) TACITE : *La Germanie*, texte établi et traduit par Jacques PERRET. Paris 1967, p. 73 : «L'argent et l'or, faveur ou disgrâce, je ne sais, leur ont été déniés par les dieux; pourtant je ne saurais affirmer qu'aucune veine de Germanie ne produit d'argent ou d'or : car qui a fait des fouilles ? La possession et l'usage de ces métaux ne les occupent pas comme nous. On peut voir chez eux des vases d'argent donnés en cadeaux à leurs ambassadeurs et à leurs chefs, dont ils ne font pas plus grand cas que de ceux qu'on façonne de terre: cependant les plus proches de nous apprécient l'or et l'argent pour l'usage de leur commerce, ils connaissent et préfèrent quelques-unes de nos monnaies; ceux de l'intérieur, par un procédé plus simple et plus antique, pratiquent l'échange des marchandises» (V, 3-4).



en provenance de Rome ou de Constantinople pénètrent en Germanie et en Europe centrale sous forme de soldes, versées aux légionnaires germaniques de plus en plus nombreux dans les armées romaines impériales d'Occident comme d'Orient, de tributs divers, et notamment de sommes payées par l'Empire aux ethnies germaniques amies avec lesquelles il avait conclu des alliances en vue de la surveillance du *limes* (47), sous forme aussi de vaisselles, parures, bijoux de toutes sortes offerts comme présents et gages d'amitié aux chefs de tribus ou rois. Les fouilles archéologiques révèlent, dans les tombes d'hommes, la présence de bracelets d'or portés au poignet ou au bras gauche qu'on ne saurait interpréter que comme des insignes de souveraineté ou de commandement. C'est le cas notamment pour la tombe de Childéric à Tournai. L'or devient aussi le métal préféré pour toutes les représentations de divinités et sert donc à la frappe des médailles à une face ou bractéates (48), ainsi qu'à la fabrication des colliers, torques, bracelets, anneaux de toutes sortes. Ces objets précieux constituent désormais l'essentiel des trésors royaux dont la présence et l'existence sont attestées par l'archéologie en de nombreux lieux et à divers moments de cette vaste période. Les plus célèbres d'entre eux sont sans conteste celui de Childéric

---

(47) Tel sera encore le cas, dans la seconde moitié du V<sup>ème</sup> siècle, pour les Goths auxquels Constantinople, en vue du maintien de la paix, versait en pièces de monnaie d'or des tributs élevés dont le volume est estimé à 1,2 millions de *solidi*, soit 5400 kg d'or. Plus avides et plus exigeants encore, sans doute parce que plus nécessaires que jamais comme alliés, les Avars perçurent de l'Empire d'Orient au total environ 6 millions de *solidi*, soit quelque 27300 kg d'or.

(48) Nous risquons ici ce néologisme, afin d'éviter la confusion avec *bractée* qui renferme en français une connotation botanique. Le terme est calqué sur l'allemand *der Brakteat*, employé généralement par les archéologues et notamment par Karl HAUCK dans ses nombreux travaux consacrés à l'étude de ces amulettes. Il dérive d'ailleurs directement du latin classique *bractea* = «feuille d'or», dont on retrouve la racine dans *bractearia* = «batteuse de métaux». Nous renonçons d'emblée à citer ici plus en détail les contributions que ce savant a apportées à la connaissance des bractéates d'or et nous nous contenterons de renvoyer à un ouvrage collectif de synthèse sur cette question dont il a assuré comme éditeur la responsabilité scientifique : Karl HAUCK (Hrsg.) : *Der historische Horizont der Götterbild-Amulette aus der Übergangsepoche von der Spätantike zum Frühmittelalter*. 1992.



(père de Clovis et fils de Mérovée), découvert à Tournai (49) et ceux de Sutton Hoo (Angleterre) et de Pietroassa (Roumanie)(50).

A l'époque mérovingienne, il peut arriver que des transferts d'or se produisent au sein de la caste royale et aristocratique. Ce sont des rançons, des dots, des dédommagements pour le «prix du sang» (*Wergeld*) ou pour une aide militaire, une main-forte prêtée par les armes en certaines circonstances, quelquefois aussi des tributs de guerre. Ces usages, qui remontent à l'Antiquité germanique, prouvent que les trésors royaux ont, aux yeux de tous les princes, une nécessité fonctionnelle. Les transferts constatés vont de l'un à l'autre et revêtent un sens éminemment politique. Ils peuvent alors se faire en monnaies, le plus souvent en *solidi*, mais celles-ci demeurent strictement réservées à cet usage et valent par leur poids de métal, sans référence à un cours commercial quelconque. Elles ne sont pas tenues pour différentes des médaillons, bractéates

---

(49) Voir notamment Dietrich CLAUDE : «Beiträge zur Geschichte der frühmittelalterlichen Königsschätze», *Early Medieval Studies* 7 (1973) pp. 5-24; Ludwig PAULI : «Römische Münzen und germanische Schlangenkopfarmringe», *Frühmittelalterliche Studien* 14 (1980) pp. 41-49; Joachim WERNER : «Der goldene Armring des Frankenkönigs Childerich und die germanischen Handgelenkringe der jüngeren Kaiserzeit», *ibidem*, pp. 1-41. Sur la tombe de Childéric, une mise au point exhaustive figure dans le tome 4 du *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, Berlin & New York 1981, pp. 440-460.

(50) Sur l'or dans l'Antiquité germanique, voir *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde* vol. 12, Berlin & New York 1998, pp. 304-312 : «Gold». On pourra consulter aussi, dans le même volume, les articles «Goldbrakteaten» pp. 323-327, «Goldgefäße» pp. 327-333, «Goldring» pp. 345-361. Sur la magie de l'or, voir l'ouvrage (traduction anglaise) publié sous la direction d'Anita KNAPE : *The Magic of Gold in Life and Legend*. Stockholm 1994.

Sur la sépulture royale de Sutton Hoo, voir R.L.S. BRUCE-MITFORD : *The Sutton Hoo Ship Burial, a handbook*, Londres 1968, qui reste la meilleure introduction sur le sujet, en attendant la synthèse à paraître dans le *Reallexikon*. A partir de 1975, Rupert BRUCE-MITFORD a également publié, sous le même titre général, quatre volumes détaillant les résultats de l'ensemble des fouilles entreprises sur le site de Sutton Hoo.

Sur Pietroassa, on consultera E. DŪNĂREANŪ-VULPE : *Le trésor de Pietroassa*. 1967; A. ODOBESCŪ : *Le trésor de Pietroassa*. 1889-1900.



ou autres objets précieux et ornementaux (51). Le plus souvent d'ailleurs, les pièces de monnaie romaines ou byzantines sont fondues et transformées en orfèvrerie pour servir à des opérations qui relèvent du don ou de l'échange et ont une finalité indissociable des notions de souveraineté et de prestige. Sans doute la signification du don se perdra-t-elle quelque peu au fur et à mesure que la royauté évoluera au cours du Moyen Age, mais nous constaterons qu'il en subsistera un souvenir encore très vivant dans la notion de largesse (moyen-haut-allemand : *milte*) qui caractérisera la civilisation courtoise. Jusqu'à la fin du VI<sup>ème</sup> siècle, en tout cas, les royaumes germaniques d'Occident n'utilisèrent en fait de monnaie d'or que les pièces de frappe romaine ou byzantine, ou de rares imitations franques de ces dernières, apparues au VI<sup>ème</sup> siècle seulement, sous le règne de Theudebert 1<sup>er</sup> (533-547). Dès le VII<sup>ème</sup> siècle, la monnaie d'argent se répandit et refoula les monnaies d'or qui devinrent de plus en plus rares en Occident, puisque la plupart d'entre elles étaient sans cesse davantage refondues sous forme d'objets (52). Très vite l'argent devint le seul métal monétaire en Europe, le besant d'or ne se maintenant en usage, comme l'étymologie de son nom l'indique clairement, que dans les restes de l'Empire romain d'Orient (53).

---

(51) Le cas de Bertrand, évêque du Mans, dont le testament, daté de 616, indique en *solidi* le prix qu'il a payé pour se rendre maître de domaines agricoles (*villae*), constitue sans doute, du moins en apparence, une exception à cette règle. Mais il est permis de se demander si le transfert de propriété n'est pas ressenti alors, surtout dans l'esprit d'un prince d'Eglise, comme un transfert d'autorité qui se confond, par sa nature, avec un transfert de souveraineté pour lequel l'or serait le seul métal adéquat. On peut aussi penser qu'un évêque était capable, en dépit de ses origines très probablement aristocratiques et franques, de faire fi du culte de l'or incontestablement païen par son origine.

(52) En sont une preuve parmi d'autres ceux que l'on a trouvés dans le trésor découvert lors d'une fouille archéologique dans l'île de Hiddensee. Voir *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, vol. 14, «Hiddensee».

(53) On sait que la monnaie d'or byzantine avait cours dans tout le Moyen-Orient et que les Croisés la découvrirent et durent en faire usage lors de leurs séjours en Terre-Sainte. Richard Cœur-de-Lion, s'efforçant de regagner son royaume d'Angleterre et contraint de passer par l'Autriche pour atteindre l'Ouest de l'Allemagne et notamment Cologne d'où il espérait pouvoir



Cette situation devait se prolonger pendant un demi-millénaire. Ce n'est qu'au milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle, en effet, qu'on recommença à battre monnaie en or, en Italie d'abord, puis en France à la suite de la réforme monétaire de Louis IX, en Allemagne enfin, mais seulement au début du XIV<sup>ème</sup> siècle. Quant à la production d'or elle-même, elle ne reprit guère, par extraction minière, que dans les deux derniers siècles du Moyen Âge, l'or alluvial en paillettes, seule autre ressource pour le renouvellement du stock, n'étant extrait à de très faibles quantités en Occident que depuis le VIII<sup>ème</sup> siècle. Quelle que fût son origine, le métal n'était employé, entre le VIII<sup>ème</sup> et le XIII<sup>ème</sup> siècle, qu'en orfèvrerie, et à des fins qui touchaient au sacré. C'est à ce titre qu'il était recherché, outre ses usages ecclésiastiques, pour entrer dans le trésor des rois. Mais il y gardait valeur de symbole. Les souverains possédaient certes d'autres réserves, purement financières celles-là, mais en argent (54). La rançon qu'exigea

---

s'embarquer et rejoindre la Mer du Nord en suivant le cours du Rhin, fut reconnu dans les environs de Vienne par les hommes du duc d'Autriche, avertis de son passage, à la monnaie d'or, la seule dont il disposait à son retour d'Orient et avec laquelle l'un de ses compagnons tenta de payer l'aubergiste chez qui le roi et ses fidèles s'apprêtaient à séjourner clandestinement. L'anecdote suffit à souligner la rareté de la monnaie d'or, immédiatement perçue comme d'origine étrangère dans un pays d'Occident à cette époque, c'est-à-dire dans la dernière décennie du XII<sup>ème</sup> siècle. Elle est d'autant plus significative au regard de la question qui nous intéresse ici qu'elle se situe en Autriche, pays du Saint-Empire dont l'auteur de la *Chanson des Nibelungen* est manifestement originaire.

(54) Le double sens que prit alors ce mot en français est à cet égard suffisamment éloquent.

Dans la *Chanson des Nibelungen*, on perçoit en quelques rares occasions l'influence que l'importance contemporaine de l'argent a pu jouer dans la conception que l'auteur et son public courtois pouvaient se faire du trésor royal. A la strophe 513, Brunhild parle de son argent et de son or : «mîn silber unt mîn golt ... des ich sô vil hân.»; à la strophe 1129, Gunther refuse de s'inquiéter lorsque Kriemhild fait largesse des mêmes métaux : «nu enruochen, war si teile ir silber und ir golt.». En revanche, Hagen, à la strophe 1107, parle en connaissance de cause lorsqu'il conseille à son maître de s'efforcer de regagner l'amitié de Kriemhild. Il dit alors :

«sô kæme ze disen landen daz Nibelunges golt.»



l'empereur Henri VI pour libérer Richard Cœur-de-Lion fut fixée à 150000 marcs d'argent. C'était un montant exorbitant destiné à ruiner les Plantagenêts en épuisant les ressources économiques de leurs vastes domaines féodaux de l'Ouest de la France et de leur royaume d'Angleterre. Nonobstant le tiers qui devait en revenir au duc d'Autriche, auteur de la prise, l'empereur se promettait d'en tirer les moyens d'une grande politique de domination réaliste et empirique, appliquée non seulement aux pays d'Empire traditionnels mais encore à l'Italie centrale et méridionale, afin de réaliser l'idée d'Empire qui animait les rois d'Allemagne depuis l'ère ottonienne et avait été puissamment renouvelée par son père Frédéric I<sup>er</sup>. Henri VI n'avait d'ailleurs pas hésité, lorsqu'il était devenu roi de Sicile en faisant valoir les droits de son épouse, Constance de Hauteville, princesse normande, héritière unique de Roger II, à faire main basse sur le trésor des rois normands de Sicile qui fut transporté de Palerme à Trifels, forteresse souabe où étaient conservés sous bonne garde, avec les insignes impériaux (couronne, globe, sceptre et lance), les trésors de la maison de Hohenstaufen. Les pièces d'argent, liquidités immédiatement utilisables, intéressaient sans doute le souverain plus que l'or. Cependant l'emploi qui fut fait par lui-même d'abord, puis surtout par son frère Philippe de Souabe, et de la rançon soutirée aux Plantagenêts et du trésor normand ressemblait encore, ou du moins prétendait encore ressembler, quoique d'assez loin, à la façon dont les rois du monde germanique ancien faisaient don de leur or sous forme de bracelets ou de bagues à ceux dont ils sollicitaient la fidélité. Dans la crise de légitimité royale qui survint entre 1198 et 1208, Philippe, chef de la maison impériale de Souabe, eut recours, pour se rallier les princes d'Empire, à la pratique de dons que les poètes comme Walther von der Vogelweide saluaient comme signes et marques de la largesse royale (55), mais qui, dans la réalité

---

«ainsi viendrait en nos pays l'or du roi Nibelung.»  
rappelant ainsi ses propos des strophes 86 à 101 qui témoignent de sa profonde connaissance des origines sacrées de l'or et de la nature véritable du trésor.

(55) Cf. Jean-Paul ALLARD : «Les poésies politiques de Walther von der Vogelweide : propagande ou lyrisme ?», in : *Speculum Medii Ævi. Zeitschrift für Geschichte und Literatur des Mittelalters / Revue d'histoire et de littérature médiévales* 2 (1996), 2, pp. 1-32; une édition réduite de cet article est parue



politique, préfiguraient les sommes que, dans l'espoir d'obtenir la couronne impériale, Charles-Quint et François 1<sup>er</sup> de France versèrent tour à tour aux Princes-Electeurs. On sait que le Habsbourg ne l'emporta pas grâce à son trésor royal, mais grâce à la banque des Fugger d'Augsbourg envers lesquels il s'endetta lourdement, et aussi grâce à la méfiance qu'inspira aux Electeurs le trop puissant roi de France, de surcroît soutenu par le pape Léon X! Toutefois, à l'époque de Henri VI et de Philippe de Souabe, à la charnière du XII<sup>ème</sup> et du XIII<sup>ème</sup> siècle, donc à l'époque où, précisément, la *Chanson des Nibelungen* reçut de son auteur anonyme la forme sous laquelle nous la connaissons, le trésor royal de Sigfrid, devenu celui des rois burgondes, pouvait encore, dans l'imaginaire de la civilisation courtoise, passer pour un symbole de souveraineté et demeurer comme tel l'enjeu d'une rivalité tragique aux finalités nobles, d'autant plus que l'or qu'il renferme ne pouvait être confondu avec une valeur marchande et devenir un symbole de vile et basse cupidité. L'or du Rhin convoité, dérobé et dissimulé par Hagen, avec l'assentiment et dans l'intérêt exclusif de son roi Gunther, conserve l'aspect et le caractère d'un motif traditionnel imaginé quelques siècles auparavant dans le contexte d'une civilisation où il avait une portée actuelle et où son sens pouvait être perçu sans ambiguïté. Le mythe germanique de l'or royal s'était donc perpétué dans l'imaginaire épique et littéraire en coïncidence avec certaines pratiques inscrites dans le réel vécu par le Haut Moyen Age (56).

---

dans : *Littérature et Politique*, Actes du Colloque tenu les 28 et 29 mars 1996 à l'Université Jean-Moulin - Lyon III. Textes réunis par François PIQUET, Lyon 1996, pp. 21-68.

(56) C'est justement au cœur de cette époque que le poème épique latin *Waltharius*, auquel nous avons consacré une première étude de défrichage dans *Etudes Indo-Européennes* ( 15<sup>ème</sup> année, 1997-1998, pp. 159-195), fait allusion au contenu du trésor royal d'Attila que le héros a dérobé à ce dernier en s'enfuyant de sa cour où il était retenu comme otage. Les vers 613-614 de ce poème indiquent clairement que le trésor est composé de bijoux, et notamment de bracelets :

Armillas centum de rubro quippe metallo  
Factas transmittam quo nomen regis honorem.

### L'OR DES NIBELUNGEN, OR DES ASES, OR DES ROIS

Si le geste d'Odin lançant son javelot sur les adversaires des Ases lors de l'épisode mythique relatif à Gullveig a mis fin à la paix primordiale d'une sorte d'âge d'or et fait de la guerre une loi inéluctable du monde, il n'en est pas moins un geste salvateur par lequel le dieu, grâce à sa toute-puissante volonté de Père Universel, Roi des Dieux et Dieu des Rois, a fondé l'ordre du monde réel sur une paix temporelle et relative, sans cesse compromise certes, mais sans cesse restaurée par le mainteneur divin, parce que ce dernier a conjuré, et conjurera jusqu'au Crépuscule des Dieux, le péril de l'or maléfique conçu comme richesse ouvrant droit à la jouissance et comme pourvoyeur exclusivement vanique de luxe et d'aise, de beauté et de plaisir esthétique. C'est par sa magie, nous l'avons dit, qu'il a fait de l'or une source d'authentique puissance et de royauté. Ceci explique aussi que ce représentant de la fonction souveraine ne se désintéresse pas de l'or et qu'il passe au contraire, dans son omniscience (57), pour connaître la cachette de tous les trésors enfouis dans la terre ou immergés dans les marais ou les fleuves, ou encore placés sur le bûcher funèbre de leurs propriétaires. On sait que l'existence de ces trésors - réelle et

---

«Je ferai don sans faute de cent bracelets d'or rouge afin d'honorer le nom du roi».

Le mot *armilla* (= bracelet) a ici une signification dépourvue de toute ambiguïté. Les bracelets font l'objet d'une tractation entre l'émissaire d'un roi et un fils de roi appelé à devenir roi lui-même à la fin du poème (v. 1450). Il s'agit en outre d'accorder à l'adversaire royal une satisfaction d'honneur. *nomen regis* ne désigne pas la personne en quelque sorte «privée» du roi Gunther, mais bien la dignité royale transpersonnelle, la royauté en elle-même. Le choix du vocabulaire n'est pas indifférent de la part de l'auteur. Sur ce dernier et sur les conditions de la composition du poème, voir notre article pp. 164-167.

(57) Cf. Snorri Sturlusson : *Histoire des rois de Norvège*, trad. DILLMANN, op. cit. p. 61 / «Odin savait où étaient enfouis tous les trésors, et il connaissait les chants grâce auxquels s'ouvraient la terre, les falaises, les rochers et les tertres; ...».



constatée par l'archéologie - répondait à une pratique funéraire fondée sur la garantie, censément offerte par le dieu à ses fidèles, de leur permettre de retrouver leurs biens dans la vie de l'Autre Monde (58).

On constate ici que l'or, sitôt qu'il est sous le patronage d'Óðinn et transfiguré par la magie du dieu souverain, entre en relation avec tous les aspects du culte qui est rendu à celui-ci. Car, le Dieu-des-Rois étant aussi le Seigneur-des-Morts, l'or est non seulement garant des privilèges de souveraineté qui sont traditionnellement ceux du roi, mais revêt encore une fonction de psychopompe. Ainsi, l'or des Vanes, déjà magique et sacré selon les valeurs propres à ces divinités, est-il aussi l'or des Ases et épouse-t-il de ce fait toutes les formes supérieures du sacré dont il a investi le niveau suprême.

Mais qu'en est-il au juste de l'or de Siegfried, de l'or des Nibelungen, qui devient l'or du Rhin lorsque Hagen (Hogni) le dérobe pour en priver Kriemhild (Gudrun), veuve de Sigfrid (Sigurd) ? Dans la tradition norroise, l'un des deux chants d'Atli mentionnés au début de cette étude, l'*Atlaqviða*, fournit à ce sujet et en réponse à cette question une indication aussi précieuse qu'irréfutable, dont la netteté interdit toute ambiguïté d'interprétation.

Ce poème semble, il est vrai, tout ignorer de l'histoire de Sigfrid-Sigurd. Le nom des Nibelungen (*Niflungar*) y figure certes, mais n'y désigne que la lignée royale burgonde, les *Gjúkungar*, fils de Gjúki (= Gibicho dans le *Waltharius*, Gibeche dans d'autres versions allemandes de la légende) (59), sans qu'aucun lien ne soit établi entre l'histoire des Burgondes et celle de Sigfrid-Sigurd, ce qui laisse supposer que l'auteur de cette *Chanson d'Attila* pouvait

---

(58) idem, ibidem p. 62 : «Odin institua dans son pays les lois qui auparavant avaient été en vigueur chez les Ases. Il prescrivit ainsi d'incinérer tous les morts et de transporter leurs biens sur le bûcher. Il déclara que chacun arriverait à la Valhalla avec les richesses qui avaient été placées à ses côtés sur le bûcher, et qu'il jouirait aussi des trésors qu'il aurait lui-même enfouis dans la terre.»

(59) Ce nom a été remplacé par celui de Dancrât dans la *Chanson des Nibelungen*.

croire que ses auditeurs avaient connaissance des épisodes de la légende relatifs à Sigfrid par d'autres chants et s'autoriser à n'y faire aucune allusion dans celui-ci. L'*Atlaqviða* relate la mort de Hogni et de Gunnar qui apparaissent comme deux frères. Leur sœur Gudrun, épouse d'Atli (Attila) bien loin de les attirer pour hâter leur trépas et tirer ainsi vengeance de la mort de son premier époux comme le fait Kriemhild dans la *Chanson des Nibelungen*, les avertit des projets de son mari en leur adressant par l'intermédiaire d'un messenger un anneau d'or enveloppé dans des poils de loup (strophe 8) (60), signe du danger mortel qui les guette, mais qu'ils défient d'un commun accord tout en pressentant le sort qui leur est réservé par le destin et la fin de leur lignée royale. Quant au trésor, sans que rien ne soit dit ni même sous-entendu sur la façon dont il est entré dans le patrimoine des rois burgondes, son origine première est évoquée à la strophe 27 du poème en deux vers :

Rín scal ráða            rógmálmi scatna,  
sú in áskunna,        arfi Niflunga,... (61)

que RENAULD-KRANTZ traduit :

Que le Rhin possède plutôt        le métal, querelle des preux,  
...l'héritage                        des Niflungs descendants des ases..., (62)

traduction au sujet de laquelle il convient d'apporter par référence au texte

---

(60) Nous renvoyons ici à la traduction de RENAULD-KRANTZ :

«Que voulait dire la femme en nous envoyant une bague  
de l'habit du fauve garnie? en garde elle nous met, je pense.  
J'ai trouvé du coureur des landes à l'anneau le poil enroulé :  
c'est voie de loup que ce message nous convie à chevaucher.»

Ces paroles sont à replacer dans la bouche de Hogni auquel Gunnar a demandé son conseil.

(61) *EDDA* (voir supra note 17) p. 244.

(62) Voir note 21, op. cit. p. 47.



original une précision philologique d'importance. Ce dernier indique en effet que c'est l'héritage même qui provient des Ases (*áskunnr*), qu'il est «ein asenentstammtes Erbe», ainsi que l'écrit Gerhard EIS, dans un commentaire critique de la traduction antérieurement fournie par Felix GENZMER (63). EIS traduit ailleurs, plus librement, au prix d'une élégante ambiguïté : «...den Schatz der Nibelunge aus Asenerbe...» (64). Cependant la strophe 31 du poème précise la nature de cet héritage : il s'agit bien de l'or :

svá scal gulli  
frœcn hringdrifi      við fira halda. (65)

Le sens de ces vers est en effet : «Ainsi faut-il qu'un hardi donneur d'anneaux préserve l'or [de la convoitise] des hommes». Tel est la sentence que profère Gunnar, son vœu suprême qui prend le ton d'une profession de foi en exprimant la légitimation du sacrifice qu'il fait de sa personne à l'honneur de la royauté qu'il incarne. Ultime parole de roi prononcée en s'accompagnant de la harpe pour chanter après avoir été jeté sur l'ordre d'Attila dans la fosse aux serpents! Sans doute lui prendra-t-on la vie, mais non pas son trésor qui ne saurait être avili par une renonciation de lâche ni aliéné au profit d'un rival et d'un ennemi, fût-ce un beau-frère, car ce trésor est précisément l'image et l'essence de sa souveraineté. L'honneur commande d'en garder le secret jusque dans la mort! Mais dès la strophe 27, Gunnar avait lui-même laissé pressentir cette fière résolution en révélant que l'héritage des Nibelungen consistait en anneaux et bagues (*valbaugar*) désormais voués à reluire sans trêve sous les flots sans que jamais l'engeance des Huns puisse s'en emparer.

Ainsi retrouvons nous une fois encore, dans ce texte scandinave certes différent, par certains détails internes sur lesquels nous aurons à revenir, de la

---

(63) Gerhard EIS : «Die Hortforderung», *Kleine Schriften zur altdutschen weltlichen Dichtung*. Amsterdam 1979, pp. 93-112, notamment pp. 109-110.

(64) EIS, op. cit. p. 506.

(65) *EDDA*, p. 245. Curieusement, RENAULD-KRANTZ, s'étant appuyé sans doute sur une édition du texte différente de celle qui fait désormais autorité, a renoncé à transposer la strophe 31 de l'*Atlaqviða*.



chanson allemande, mais malgré tout très proche d'elle par le sujet traité et l'intensité tragique de l'action, toutes les caractéristiques mythiques et symboliques que revêtait l'or dans le monde germanique ancien. Le noble métal est cause de « querelles » entre guerriers, donc pour des enjeux supérieurs, parce qu'il est de nature sacrée ainsi que le prouve le lien qui l'unit aux divinités suprêmes dont il procède directement; il est le privilège exclusif des rois, seuls à être instruits des secrets qui se rapportent à lui, il se présente sous la forme d'objets d'orfèvrerie, anneaux ou bracelets ou torques (*baugar*); il est enfoui sous les eaux du Rhin. Mais à tous ces traits s'ajoute ici avec plus d'évidence qu'ailleurs celui qui permet de comprendre quel ressort de la souveraineté royale l'or peut constituer. Le « hardi donneur d'anneaux », qui peuvent être d'ailleurs non seulement des bagues, mais aussi des bracelets portés à l'avant-bras comme sur le bras ou encore des colliers, n'est autre que le roi considéré sous l'un des aspects traditionnels de sa fonction. Car la seule *possession* d'un trésor consistant en bijoux d'or ne suffit pas au représentant d'une dynastie réputée d'origine divine pour affirmer sa souveraineté, pour la traduire en actes. Le symbolisme du trésor dépend de son mode d'utilisation, car toute thésaurisation est étrangère au système de valeurs de la royauté germanique et, au-delà de cette dernière, à l'univers mental qui entoure la notion indo-européenne de royauté. L'or doit aussi être rendu efficace selon la mystique du don contraignant qui, dans l'Europe ancienne, apparaît surtout chez les Celtes et les Germains, mais aussi dans l'Antiquité classique (66). C'est ici qu'apparaît le ressort primordial et

---

(66) Dans *Mythes et dieux des Germains*, Paris 1939, p. 138, Georges DUMÉZIL notait déjà : «...l'or n'est en soi que matière stérile; il ne vaut que s'il se dépense à peine conquis; il ne vaut que s'il se transforme en largesses somptueuses, elles-mêmes génératrices de fidélité et d'amitié; ce n'est pas le métal entassé dans les caves d'une tour qui, au jour héroïque, donne les moyens de l'offensive ni de la défensive; c'est la troupe brave et dévouée que le possesseur de l'or s'est attachée par le flux continu de ses générosités... (p. 143) ...le cadeau appelant le contre-cadeau. ... Le possesseur d'un trésor, à condition de le dépenser largement, est pourvu d'hommes forts, de champions par le bras desquels il peut conquérir l'or et les terres et la puissance et les titres d'un autre possesseur de trésor », roi ou chef comme lui, augmentant ainsi indéfiniment sa puissance, sommes-nous amené à conclure, pour rejoindre le titre d'un essai de Siegfried BEYSCHLAG : « Das Motiv der Macht bei Siegfrieds Tod », *Germanisch-*



profond de la générosité, de la largesse royale ou princière, fondée à l'origine sur la tradition, commune à de nombreuses civilisations, que les ethnographes désignent sous le nom de *potlatch* (67).

Le *potlatch*, c'est précisément, selon le celtologue Henri HUBERT, le don contraignant dont le sociologue Marcel MAUSS avait peu avant lui (68) donné une description typologique appliquée universellement à l'ensemble des sociétés traditionnelles, qu'il préférerait d'ailleurs qualifier d'archaïques. Il s'agit d'un don qui ne peut être refusé sans déshonneur, mais qui engage celui qui le reçoit envers le donateur, donc d'un don magique. Il faut pouvoir rendre, non pas le don, mais son équivalent offert sous forme de dévouement ou de service. La prestation appelle ainsi nécessairement, inévitablement, la contre-prestation, sauf à forfaire à l'honneur, ce qui, dans la plupart des sociétés traditionnelles et tout particulièrement, à un niveau inégalé, dans celles du monde germanique ancien, équivaut à une mort sociale. Si le récipiendaire est dans l'impossibilité de

---

*Romanische Monatsschrift* 1952, pp. 95-108, revu et complété dans *Zur germanisch-deutschen Heldensage*, Hrsg. von Karl HAUCK, Darmstadt 1965 (Wege der Forschung XIV), pp. 195-213. Cette interprétation met en lumière la notion de puissance plus que celle de souveraineté, mais elle permet de dégager clairement les motivations qui animent le personnage de Hagen et l'originalité de l'image du roi dans la *Chanson des Nibelungen*.

(67) Cf. Jean HAUDRY : *Les Indo-Européens*. Paris 1981, 1992<sup>3</sup>, p. 69 :

«La générosité : Avec ce terme, notre langue conserve la trace d'une vieille idée, celle de la "générosité" comme qualité du noble (latin : *generosus* signifie "de bonne race"). Les poètes védiques célèbrent les "généreux donateurs" et vilipendent les patrons avares. Chez les Celtes, un roi avare est indigne de régner. *Beowulf* nomme le bon roi un "donneur de bagues" et, dès les premiers vers de ce vieux poème anglais, il nous est rappelé qu'un jeune prince doit être généreux afin de s'assurer la reconnaissance de ses compagnons et leur loyauté en cas de guerre. Dans les régimes républicains de l'Antiquité classique, les largesses électorales, faites par les candidats sur leur propre fortune témoignent aussi de cette idée que celui-là seul est digne de gouverner qui est capable de donner : reflet des pratiques de *potlatch*, bien connues des ethnologues.»

(68) Marcel MAUSS : «Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques», *L'Année Sociologique* 1 (1923-24) pp. 30-186.

compenser le don, il peut - et même doit - aller jusqu'au sacrifice suprême. C'est ainsi que, chez les Celtes, le suicide peut avoir valeur de contre-prestation, c'est le paiement par la mort et par le mort, comme l'analysaient encore MAUSS et HUBERT (69). En revanche, le suicide est très mal perçu dans le monde germanique, sauf s'il est sacrifice à Wodan-Odin, mais il n'a alors de sens que s'il s'agit du suicide d'un roi ou d'un prince (70). Le suicide compensatoire constaté chez les Celtes se convertit alors en sacrifice guerrier. Envers celui dont il est devenu le fidèle et le vassal en recevant le don, l'obligé est engagé jusqu'au dévouement ultime, inconditionnel, en toutes circonstances, mais surtout au combat. Telle est bien en effet la motivation de la «*triuwe unz in den tôt*», de la fidélité jusqu'à la mort, exaltée par les épopées héroïques germaniques et dont nous avons mainte illustration exemplaire dans les derniers épisodes de la *Chanson des Nibelungen*. «Il y a là», écrit HUBERT, «tout un cycle d'idées et d'institutions extrêmement importantes...dans le monde indo-européen. De ce point de vue s'éclairent encore nombre de traits des institutions de chevalerie, par exemple le principe de la "dépense noble". ... D'autant plus qu'il y a eu ici continuité historique.» (71). C'est ce que confirme l'historien médiéviste Georges DUBY, en marquant toutefois l'évolution du mode selon lequel est perçue la fonction du trésor royal : «...le trésor du souverain est l'assise de sa puissance. Il doit concentrer ce que le monde recèle de plus fascinant... Les rois doivent vivre environnés de merveilles qui sont l'expression tangible de leur gloire.» (72). Le même n'écrit-il pas encore, parlant de l'esprit de largesse, vertu cardinale et vertu royale de la société féodale courtoise

---

(69) Marcel MAUSS : «Sur un texte de Posidonius : le suicide, contre-prestation suprême», *Revue Celtique* 42 (1925) pp. 324-329; Henri HUBERT : «Le système des prestations totales dans les littératures celtiques», *ibidem* pp. 330-335.

(70) Cf. Otto HÖFLER : *Germanisches Sakralkönigtum*. Band 1 : *Der Runenstein von Rök und die germanische Individualweihe*. Tübingen, Münster, Köln 1952, passim.

(71) Cf. supra note 69.

(72) *Le temps des cathédrales*. Paris 1976.



parvenue à l'apogée de ses virtualités culturelles : «Vers 1180, dans toute l'Europe, le temps des hommes d'affaires commence. Après 1180, l'esprit de profit fera sans cesse reculer l'esprit de largesse. De cette vertu survivra longtemps la nostalgie. Mais elle ne parera plus que des héros mythiques, symboles et refuges à la fois de ces valeurs que le Moyen Age avait longtemps célébrées, vivantes et souveraines.» (73). La mutation sociale que signale DUBY survient à l'époque même où est en train, vraisemblablement, la gestation de la matière épique qui aboutira vers 1200 à la rédaction ultime de la *Chanson des Nibelungen* (74), époque où l'oralité, qui était jusqu'alors la condition naturelle du récit vernaculaire, le cède à l'écrit, peut-être dans la hantise d'être condamnée à disparaître. En se fixant dans des œuvres qui seront désormais copiées et transmises par des manuscrits, la matière narrative des épopées héroïques transmet un héritage d'idées et de représentations fort ancien, qui lui a été légué par la mémoire collective des siècles précédents et dont les composantes, structures et motifs, désormais inactuels ou en passe de le devenir, nourrissent la nostalgie d'une éthique surannée. Voilà pourquoi Hagen sera si soucieux d'accaparer le trésor des Nibelungen après la mort de Sigfrid, lorsque Kriemhild s'en sert, à la strophe 1127 de la *Chanson*, pour s'attirer des dévouements guerriers et vassaliques propices à la vengeance dont elle rêve, dévouements que le fidèle vassal des rois burgondes redoute dès la strophe 1128 et plus encore à la strophe 1130 (75), parce qu'ils seraient les voies de cette vengeance

---

(73) *Guerriers et paysans*, Paris 1973, 1978<sup>2</sup>, p. 300.

(74) La «ältere Not», correspondant à la seconde partie du texte, a en effet, de l'avis général, fait l'objet, dans la seconde moitié du XII<sup>ème</sup> siècle, d'une rédaction antérieure à celle de l'ensemble du poème, survenue vraisemblablement entre 1190 et 1210.

(75) Cf. Traduction de Maurice COLLEVILLE et Ernest TONNELAT, *La Chanson des Nibelungen*, Paris 1944. Strophes 1127, 1128, 1130 :

«Lorsqu'elle eut le trésor en sa possession, elle attira dans le pays nombre de guerriers étrangers; car la dame faisait à pleines mains de telles largesses qu'on ne vit jamais plus si grande générosité. La reine faisait preuve de grandes qualités de cœur; tous le reconnaissaient.

qui guette son roi, Gunther, autant que lui-même. Hagen préfère mettre d'emblée toute la puissance que garantit l'or en sûreté, hors d'atteinte de la veuve de Sigfrid, lequel avait d'ailleurs lui-même dès son arrivée à Worms menacé la souveraineté des rois burgondes et suscité la méfiance des fidèles de Gunther (76).

L'allusion que fait l'*Atlaqviða* au roi «donneur d'anneaux», ou de bagues, attire l'attention sur un aspect de la mystique de l'or qui est le corollaire de la pratique du don contraignant et permet d'en préciser la valeur intrinsèquement religieuse. En effet, comme nous l'avons laissé entendre plus haut, l'or distribué par le roi à ses guerriers, leudes, fidèles, antrustions ou vassaux n'est jamais offert sous forme de monnaie, mais seulement sous celle d'objets (coupes, gobelets, statuettes ou médailles représentant une divinité ou, à époque chrétienne, un saint) et de parures ou bijoux désignés par un nom collectif dérivé du verbe germanique signifiant «courber, modeler» (77). Ces objets,

---

Elle faisait aux pauvres et aux riches tant de cadeaux que Hagen en vint à déclarer : "S'il faut qu'elle vive encore quelque temps, elle se sera assuré le dévouement de tant de guerriers que nous aurons fatalement à en pâtir.

.....

Hagen dit au roi : "Un homme résolu ne devrait pas laisser le trésor aux mains d'une femme. A force de dons elle poussera les choses à cette extrémité, que les vaillants Burgondes auront sujet d'en éprouver bien des regrets." »

(76) Hagen est en fait un défenseur intransigeant de la légitimité et du droit. Ses craintes pour la souveraineté des rois burgondes remontent à la troisième *aventure* de la chanson : depuis les strophes 110, 113 et 114, 119, 121, 125, il est conscient de la menace que représente Sigfrid. Face aux provocations de ce dernier, qui n'hésite pas à se poser en usurpateur de la royauté burgonde, Hagen garde à regret le silence sur le conseil de Gernôt, frère du roi. Mécontent de l'attitude conciliante affichée par Gunther à la strophe 127, il n'a eu de cesse que Sigfrid ne soit éliminé, fût-ce au prix d'un meurtre, et s'est offert à le tuer par dévouement total envers son roi.

(77) Cf. moyen-haut-allemand *biegen*, vieux-haut-allemand *beogan*, *biogan*; ancien francique *bāg*, vieux-saxon *bōg*, vieil-islandais *baugr*, formes auxquelles il est permis de comparer le sanscrit *bhōga*. Le français *bague* qui a pris le sens



destinés à être conservés comme gages d'amitié, montrés en des occasions solennelles, et surtout portés par celui qui les reçoit en don, sont le signe du *lien* qui unit cet homme au donateur et fait de lui un homme-lige par la magie de l'or. Ils n'ont donc pas qu'une valeur symbolique (comme par exemple l'alliance échangée par les nouveaux époux), mais une valeur de talisman et un pouvoir contraignant d'engagement et de dévouement. C'est sous cette forme seulement que le roi distribue son or et qu'il le conserve jusqu'au jour où il aura besoin d'en faire don pour satisfaire aux devoirs de sa fonction en s'attirant les fidélités indispensables. Or cette forme est bien le signe de la valeur mystique et magique du métal et non d'une quelconque valeur mercantile qui ravalerait la *richesse* du roi au rang de celle d'un bourgeois ou d'un capitaliste des Temps Modernes. Car jusqu'au XIII<sup>ème</sup> siècle, en Europe, la *richesse* du roi n'est autre que la véritable *puissance*, marque de souveraineté, et cette puissance réside toute entière, au moins jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne, dans l'aptitude à donner ces objets qui assurent le pouvoir magique du souverain sur celui qui, les recevant, est devenu *ipso facto* son «homme», le don n'étant jamais ni une récompense *a posteriori* ni ce que les coutumes de nos modernes démocraties nous ont appris à dénommer tout bonnement un «pot-de-vin».

C'est cette mystique de l'or qui justifie l'ultime désir exprimé par le roi

---

restreint désignant un anneau porté au doigt, a été emprunté au domaine linguistique germanique par l'intermédiaire du moyen-néerlandais *bagge*.

Les recherches des archéologues (voir supra notes 47 à 50) nous apportent, au sujet de ces bijoux ou objets précieux divers, un détail très significatif : on est parvenu, à partir de leur poids, à calculer avec la plus grande exactitude le nombre de pièces d'or romaines qui avaient été nécessaires à leur fabrication. Le poids de ces monnaies est en général bien connu des historiens. Les calculs doivent naturellement s'adapter en fonction des variations de poids des monnaies d'or romaines, selon les époques. Mais, dans un nombre de cas suffisamment impressionnant pour autoriser des conclusions probantes, la division du poids de l'objet considéré (bracelet, coupe, médaille, bractéate, etc.) par le poids de la pièce d'or romaine susceptible d'avoir servi à un troc supputé entre Romains et Germains se termine par un nombre entier. Preuve que, perçu à titre de tribut ou d'échange sous sa forme monnayée, l'or n'était pas toléré comme tel et aussitôt refondu, la conversion qu'on lui faisait alors subir ayant de surcroît l'avantage de lui permettre de demeurer chose exclusivement royale.



Gunnar au dernier vers de la strophe 31 de l'*Atlaqviða*, son testament politique en quelque sorte : s'il est mis dans l'impossibilité de faire de son or l'usage royal que nous savons, le roi «hardi» (*fræcn*) doit avoir encore le courage de soustraire son trésor à la convoitise des hommes, de les empêcher d'en faire un usage vil ou de le détourner à des fins illégitimes (78). Autrement dit : même si elle est en voie de perdition, comme c'est le cas dans la situation où se trouve Gunnar face à Attila, la souveraineté ne s'abdique pas, ne s'abandonne pas; on n'y renonce qu'avec la vie, en l'anéantissant dans le secret gardé par les flots du Rhin.

Hors du monde germanique, il existe des témoins et des documents qui nous renseignent sur l'origine de cette mystique. Cette sacralisation de l'or se produit dans nombre de civilisations traditionnelles, mais tout particulièrement dans le domaine indo-européen. L'inventaire à dresser pour en avoir une vision d'ensemble serait fort long et déborderait les limites imposées à la présente étude. Cependant, il ne sera pas trop fastidieux de rapprocher les remarques qui ont été faites jusqu'ici du passage des *Histoires* (IV, 5-7) d'Hérodote relatif au culte de l'or tel que le pratiquaient les Scythes. Ce texte ne justifie pas d'ailleurs à lui seul le titre choisi pour notre propos, car chacun a en mémoire la splendide exposition qui parcourut les capitales d'Europe, voici quelque vingt ans, et qui, précisément sous le titre *L'or des Scythes*, offrait l'occasion d'admirer des *objets d'art* en or massif, témoins non seulement de l'art et de la technique d'orfèvrerie des Scythes, mais aussi de la représentation qu'ils se faisaient de l'or, le métal *noble* étant surtout le symbole des *valeurs culturelles nobles*, donc nécessairement en relation avec le sacré et la souveraineté royale (79), ce qui

---

(78) Comme celles que se propose Sigfrid à son arrivée à Worms et qui inquiètent à juste titre le champion pointilleux de la royauté légitime qu'est Hagen. Voir *supra* note 76. Comme celles aussi d'Attila dans le cas présent où le trésor semble être la possession légitime de Gunnar, puisqu'aucune allusion n'a été faite à la provenance de l'or.

(79) Cf. Paul GROSSET : «Les Scythes, des barbares raffinés», *ATLAS* 142/4 (Avril 1978) pp. 8-25.



ressort également avec cohérence de la relation d'Hérodote (80).

L'intérêt de celle-ci est double : elle atteste, *d'une part*, par le symbolisme des objets mentionnés, la présence de la pensée trifonctionnelle indo-européenne dans la mentalité des Scythes, ainsi que G. DUMÉZIL l'a mis en lumière depuis longtemps, mais ce n'est plus là son intérêt principal dans le présent contexte, car elle souligne, *d'autre part*, très vigoureusement d'abord le caractère sacré et magique de l'or, ensuite l'utilisation de ce métal à des fins de figuration strictement symbolique et artistique, et enfin le rapport exclusif qui unit l'or à la souveraineté royale et à la légitimité du souverain. Coloxaïs, le plus jeune des fils de Targitaos, est en effet désigné pour être roi par l'or, qui plus est, par la métamorphose du refroidissement magique de l'or. Est roi celui qui peut toucher l'or sans se brûler ! On assiste donc bien à un sacre royal par la vertu magique de l'or et en quelque sorte, si l'on nous permet ici la facétie d'un jeu de mots, par or-dalie ! Par l'or s'exprime le jugement des dieux.

---

(80) Hérodote : *Histoires*. Texte établi et traduit par Ph. E. LEGRAND. Paris 1932-34.

«A ce que disent les Scythes, leur peuple serait de tous le plus récent; et voici quelle en serait l'origine. Dans leur pays, alors désert, serait né le premier un homme appelé Targitaos; ce Targitaos, disent-ils, aurait eu comme parents, - ce qu'ils disent n'est pas, pour moi, croyable; mais ils le disent - , Zeus et une fille du fleuve Borysthène. Tels étant les parents dont serait né Targitaos, il aurait eu trois fils, Lipoxaïs, Arpoxaïs et, le plus jeune des trois, Colaxaïs. sous leur règne s'abattirent du ciel des objets d'or, une charrue avec un joug, une sagaris, une coupe, qui tombèrent sur la terre de Scythie. Le plus âgé des frères, qui vit ces objets le premier, s'approcha avec l'intention de les prendre, mais, à son approche, l'or devint brûlant. Il se retira, le cadet s'avança; et l'or, de nouveau, fit de même. Ainsi, ces deux-là l'or les repoussa en devenant brûlant; mais quand, en troisième lieu, se présenta le plus jeune, pour lui l'or s'éteignit; et lui l'emporta dans sa demeure. En conséquence de quoi, les frères les plus âgés furent d'accord pour céder au plus jeune la royauté sans partage... L'or sacré dont j'ai parlé est gardé par les rois avec le plus grand soin; chaque année, ils offrent en son honneur de grands sacrifices propitiatoires. Si celui qui, pendant la fête, a la garde de l'or sacré, en plein air, vient à s'endormir, celui-là, disent les Scythes, ne passe pas l'année; et on lui donnerait en récompense toutes les terres dont il peut, en l'espace d'une journée, faire le tour à cheval.»



Hérodote fournit encore au médiéviste germaniste préoccupé d'interpréter le sens et la fonction du trésor des Nibelungen deux points de comparaison importants et éclairants : on apprend en effet que « l'or sacré est gardé *par les rois* avec le plus grand soin » et que les gardiens de l'or doivent être d'une vigilance infaillible et indéfectible. La première indication concorde avec tout ce que nous savons déjà des rois germaniques et du Gunnar de l'*Atlaqviða* (81). La seconde ne peut manquer de rappeler au lecteur de la *Chanson des Nibelungen* la figure de Hagen, qui pourrait bien être l'un de ces gardiens puisque son acharnement dans la fidélité vassalique ne tend qu'à sauvegarder la souveraineté de son roi en soustrayant le trésor à tous ceux qui pourraient la menacer.

### L'OR DU RHIN ET LA FATALITE

Le trésor des rois scythes et ses trois objets allégoriques trifonctionnels n'ont pas manqué de provoquer l'attention des comparatistes qui les ont rapprochés d'autres agencements similaires. Dans une étude consacrée précisément au trésor des Nibelungen tel qu'il se manifeste dans les textes scandinaves et dans la chanson allemande, Claude LECOUTEUX (82) a dressé un tableau récapitulatif dans lequel il les met en parallèle avec leurs correspondants celtiques, le chaudron de Dagda, l'épée de Nuada, la lance de Lug et la pierre de Fal, et grecs, ces derniers, moins connus, figurant dans la légende de Persée auquel les Nymphes font présent de sandales ailées, du casque d'Hadès qui rend son porteur invisible, cependant qu'Hermès lui remet une besace magique (Kibisis) ainsi qu'une serpe et une broigne. Ces objets peuvent être soumis sans

---

(81) Nous renonçons à commenter ici les *Atlamál*, version ultérieure du même récit, assortie de quelques détails empruntés à la tradition allemande de la légende et différente surtout par le style narratif.

(82) Claude LECOUTEUX : « Der Nibelungenhort. Überlegungen zum mythischen Hintergrund », *Euphorion* 87 (1993) pp. 172-186; une version française de cet article figure, sans notes critiques, dans *La légende de Siegfried...*, (voir supra note 4) pp. 30 ss.



contrainte interprétative ni sollicitation abusive à un classement trifonctionnel. Cela incite LECOUTEUX à prolonger le parallèle dans le domaine germanique avec la chape magique, la baguette d'or, l'épée et l'or qui sont devenus la propriété de Sigfrid après qu'il a tué Schilbung et Nibelung, si l'on en croit le récit que fait Hagen des «enfances Sigfrid» de la strophe 86 à la strophe 101 de la *Chanson des Nibelungen* et, à la XIX<sup>ème</sup> aventure, la strophe 1124. LECOUTEUX invoque aussi le témoignage de la *Saga des Völsungs* (*Volsungasaga*) dans laquelle il repère une série trifonctionnelle constituée d'un heaume magique, d'une épée et d'un trésor, ce dernier étant classé au niveau de la troisième fonction, comme d'ailleurs dans l'analyse des strophes concernées de la chanson. Cependant, ce classement ne retient pas l'anneau d'Andvari, dont il est pourtant souvent question dans la tradition scandinave, ne serait-ce que dans la *Saga des Völsungs*. Cet anneau joue un rôle particulier dans le trésor puisqu'il aurait le pouvoir d'en renouveler perpétuellement la richesse (83). Il est, selon la saga, dérobé par Loki à Andvari, son premier possesseur. A partir de cet instant, une malédiction s'attache à lui et au trésor dont il fait à jamais partie puisque Loki a refusé de le rendre à Andvari lorsque celui-ci, selon un autre texte (84), s'est déclaré prêt à renoncer à son or pourvu que l'anneau seulement lui soit restitué. La malédiction jetée par Andvari sur le trésor implique que l'or soit à jamais néfaste et provoque la mort de quiconque le possèdera. L'anneau semble donc bien avoir un pouvoir magique, quoique maléfique par la faute de Loki, archétype divin de l'usurpation et des usurpateurs qui s'en empareront successivement. Ce thème n'est pas le moindre de ceux qui ont séduit l'imagination de WAGNER, mais, comme le note LECOUTEUX, il semble bien avoir disparu de la tradition allemande de la légende et avoir été remplacé par un enchaînement fatal d'événements qui attestent le caractère sacrilège de l'usurpation méditée d'abord par Schilbung et Nibelung, puis accomplie aussitôt

---

(83) idem, ibidem, p. 173.

(84) Snorri Sturluson : *Skáldkaparmál* (cap. 46).

après par Sigfrid qui tire parti de leur échec à son unique profit (85). C'est du moins ce que les strophes de la chanson ci-dessus énumérées donnent à entendre sans nulle ambiguïté bien que, placées dans la bouche de Hagen, elles ne soient qu'un résumé d'épisodes légendaires plus anciens. Cette substitution nous instruit de l'intention que caresse intimement le poète allemand : faire de la fatalité qui va naître du sacrilège le ressort tragique d'un drame de la légitimité royale qui aura pour conséquence la mort de Sigfrid, celle des rois burgondes et de leur sœur, sans oublier celle de leur proche féal et vassal Hagen, si proche et si solidaire d'eux que, dans la tradition scandinave, il était (encore?) leur demi-frère.

La classification trifonctionnelle retenue par Claude LECOUTEUX pour les objets mentionnés dans la tradition allemande est tout à fait pertinente si l'on s'en tient au tableau qu'il en dresse en se référant à l'ensemble du texte de la *Chanson des Nibelungen*. Toutefois on remarque que la chape qui rend invisible (et que LECOUTEUX appelle *cape folette*), l'épée Balmung et le trésor ne sont évoqués qu'au début de la première partie du texte, la chape à la strophe 97, l'épée aux strophes 93 et 95, le trésor aux strophes 88, 89, 97 et 98, alors que le verger d'or n'est citée qu'à la strophe 1124, dans la XIX<sup>ème</sup> aventure, aventure-charnière qui peut tout aussi bien passer pour la fin de la première partie que pour le début de la seconde, et, qui plus est, comme partie intégrante du trésor, alors qu'Albrich vient de déplorer la perte de la chape magique (strophe 1120), perte dont il rend d'ailleurs Sigfrid responsable. Il semble donc que ces deux objets ne soient pas associés simultanément dans l'esprit du poète comme ils le sont sur le tableau proposé par LECOUTEUX, ce qui ne signifie nullement qu'ils ne puissent l'être dans une vision synthétique des objets allégoriques trifonctionnels. L'auteur n'a-t-il pas voulu par là souligner entre

---

(85) LECOUTEUX, art. cit. p. 177 : «Auf deutschem Boden wird kein Fluch explizit erwähnt, statt dessen haben wir eine logische Reihe von Ereignissen, die sich aus der frevelhaften Tat Schilbungs und Nibelungs ergeben : Diese Könige wollen ihres Vaters Hort teilen, d. h. dessen Bestandteile trennen, und sie beginnen mit dem Schwert Balmung, was gleich bestraft wird. Alle Handschriften haben dieselbe Lektion : *Sie gaben ihm (= Siegfried) das Schwert von König Nibelung als Belohnung, aber der Dienst, den ihnen der tapfere Held erweisen sollte, wurde ihnen zum Verhängnis.*»



eux une différence qui tiendrait non pas à leur appartenance - incontestable - aux symboles de la première fonction, mais à la spécificité d'emploi de chacun selon l'aspect de cette fonction dont il est le signe allégorique. La chape est en effet magique, mais Sigfrid n'en fait jamais qu'un emploi pervers et maléfique, que ce soit au détriment de Schilbung et Nibelung, ou à celui de Brunhild qu'il berne par deux fois en se rendant invisible pour prêter sa force à Gunther. La magie n'est pas alors la bonne magie puisqu'elle engendre la tromperie après avoir suscité l'usurpation de la royauté au profit de Sigfrid dans le royaume des Nibelungen. La verge d'or, au contraire, figure l'aspect juridique et surtout légitime de la souveraineté plutôt qu'elle ne nous rappelle la baguette magique des fées bonnes ou méchantes ou encore celle de Gullveig. Ne se présente-telle pas, en définitive, sous l'aspect d'un sceptre royal ?

Der wunsch der lac darunder,      von golde ein rüetelîn.  
 der daz het erkunnet,      der möhte meister sîn  
 wol in aller werlde      über ietslîchen man. (86)

Si l'on compare la traduction de COLLEVILLE et TONNELAT à celle que propose LECOUEUX, on constate que *wunsch* est, comme l'écrit ce dernier, d'une «redoutable polysémie». Ce mot peut certes signifier «baguette magique», comme l'indique LEXER (87), p. 328 : «wünschelrute, zauberstab», mais il peut aussi exprimer l'idée de la perfection la plus haute, désigner un objet qui est créateur et pourvoyeur des bienfaits et des pouvoirs suprêmes : «schöpfer und verleihher ... alles segens und heiles». Aussi les traducteurs sont-ils avec raison

---

(86) Ed. BARTSCH-DE BOOR (voir note 3), p. 184. Nous mettons ici à dessein deux traductions françaises en présence :

COLLEVILLE-TONNELAT, p. 227 : «Parmi ces richesses se trouvait le plus désirable de tous les bijoux : c'était une baguette d'or. Quiconque en connaissait le pouvoir était en mesure de se rendre maître de tout homme vivant sur cette terre.»

LECOUEUX, *Legende...* p. 34 : «Parmi ces richesses se trouvait un objet merveilleux : c'était une baguette d'or». La suite reproduit les précédents.

(87) *Mittelhochdeutsches Taschenwörterbuch*, 38<sup>ème</sup> édition, Stuttgart 1992.

membres du lignage (89). Ce qui est vrai d'un chef de lignage l'est donc, à plus forte raison, d'un roi. Le sceptre royal est un *Ahnenstab*, une baguette ou verge que l'on se transmet de génération en génération. L'image de l'ancêtre divin des lignées royales a pu être remplacée, à époque chrétienne, par des symboles comme la fleur de lys ou l'effigie du souverain dont la dynastie se réclame (90). Le sceptre est l'insigne de la souveraineté que le roi tient en main dans l'exercice pacifique et judiciaire ou légiférant de cette dernière. Il est l'insigne de la légitimité et de la justice devant lesquelles tous se soumettent, l'insigne de la royauté reconnue de tous sans qu'il soit besoin d'user de la force. Sous cet aspect, la verge d'or, qui semble le représenter dans le trésor des Nibelungen dévolu à Kriemhild, demeure un attribut distinctif de la royauté dont le détenteur «pourrait être maître de tout homme partout dans le monde» (Str. 1124, 2-3), en jouissant d'une autorité incontestée et respectée, différente en cela de celle dont a abusé Sigfrid en régnant sur les Nibelungen par la crainte et la contrainte, comme l'a laissé entendre Albrich (strophes 1119, 1120,3) et comme le précise encore plus explicitement le manuscrit C (91). Albrich apparaît d'ailleurs, à ce moment du récit, comme un vassal respectueux du droit et des engagements, quelque désavantageux qu'ils soient : il cède l'intégralité du trésor à Kriemhild «la noble reine» qui l'avait, apprend-on à la strophe 1118, «reçu en cadeau de nocces». Il ne se rend coupable d'aucune usurpation ni récupération illicite et reconnaît la légitimité des revendications de Kriemhild devenue veuve. Il diffère en cela de Hagen qui ne tardera pas à commettre à son tour envers Kriemhild une usurpation égale à celle qu'avait perpétrée Sigfrid envers Schilbung et Nibelung. C'est alors que Hagen se charge d'une faute

---

(89) cf. Percy Ernst SCHRAMM : *Herrschaftszeichen und Staatssymbolik*, Tome I, 1954, pp. 145-212; voir en outre Karl HAUCK : «Herrschaftszeichen eines wotanistischen Königtums», *Jahrbuch für fränkische Landesforschung* 14 (1954) pp. 9-66.

(90) Ainsi Charlemagne figure-t-il à l'extrémité du sceptre ayant appartenu au roi de France Charles V.

(91) cf. LECOUEUX, *Légende...*, p. 39 : «le royaume le servait par crainte» «daz reich diente im mit vorhten». Nous citons ordinairement le texte du manuscrit B.



sô muget ir noch wol lebende heim zen Burgonden komen.» (92)

et la voit-on satisfaire, dans une irréflexion et une imprudence proprement passionnelles, aux conditions atroces posées par son adversaire. Aux yeux de l'une comme de l'autre, l'or de la souveraineté est digne de tous les sacrifices. Hagen, quant à lui, préfère être fidèle à un roi mort qu'à un souverain dépossédé, et mourir dans cette fidélité qui a été le sens et la raison de sa vie. Il a sans cesse veillé à conserver intacte la souveraineté de son roi; il est devenu pour cela l'ennemi de Sigfrid dont il s'est défié dès le premier moment de leur rencontre; aux mêmes fins, il s'est emparé de l'or et l'a précipité dans le Rhin; en dépit de sa profonde tristesse, il ne cache pas sa satisfaction lorsqu'il acquiert la certitude que son roi, mort, ne peut plus renoncer au secret que lui-même est déterminé à ne jamais livrer :

2371,3 «den schaz den weiz nu niemen wan got unde mîn» (93)

cependant que Kriemhild, avant de le décapiter, semble bien réitérer son reproche capital, le seul véritable, implicitement formulé en 2367,3 et relatif au rapt de l'or :

2372,1 «.... sô habt ir übele geltes mich gewert.  
sô wil ich doch behalten daz Sîfrides swert.» (94)

Ainsi l'acharnement des passions, manifeste lors de cet ultime affrontement des deux protagonistes principaux, s'explique-t-il moins par les motifs psychologiques ou psychopathologiques, dont beaucoup d'interprètes de la

(92) Trad. COLLEVILLE-TONNELAT : «Si vous voulez me restituer ce que vous m'avez pris, vous pourrez encore rentrer vivant au pays burgonde.»

(93) «Nul ne sait maintenant où se trouve le trésor, hormis Dieu et moi.»

(94) La traduction COLLEVILLE-TONNELAT semble ici cultiver un flou prudent : «Vous avez bien mal racheté vos torts envers moi. Je garderai du moins l'épée de Sigfrid.»

H. DE BOOR fait du texte original une lecture qui permet de voir en *geltes* un renvoi très explicite au trésor, op. cit. note 88, p. 717 :

«Ihr habt mir schlimm entrichtet, was mir doch gehört.  
So will ich denn behalten», ... «Siegfrieds Schwert.»



chanson se sont montrés friands, que par l'ancienne structure mythique du récit et sa logique interne, irréductible, immortelle, malgré tous les apartés et commentaires par lesquels, comme mû par une gêne propre à son temps, l'auteur - ou un copiste postérieur à lui - intervient pour motiver par des intentions différentes les comportements et attitudes des personnages ou - ceci est tout particulièrement le cas dans les adjonctions du manuscrit C - pour les désapprouver par des réflexions moralisantes, notamment lorsqu'il s'agit de Hagen (95). L'or du Rhin demeure en fait le seul motif profond de cet acharnement, sans devenir jamais l'objet d'une quête avide et basse.

N'est-ce pas cette idée qu'a tenté de suggérer le poète lorsqu'il a attiré l'attention de son public sur la verge d'or ? Cet objet occupe dans le trésor, dont la cape folette et l'épée Balmung sont désormais définitivement distinctes, une position qui rappelle étrangement celle de l'anneau d'Andvari. Il en est indissociable et transfigure l'or au point que, si l'on veut encore établir une relation entre celui-ci et la troisième fonction, on doit convenir qu'il représente tout au plus le moyen par lequel la première fonction, surtout dans son aspect royal, domine la troisième et l'intègre à l'ensemble - sinon au système - des valeurs qu'elle dessert et des missions qu'elle patronne. Mais si elle n'est plus

---

(95) Ainsi à la strophe 1137,4, où Hagen est soupçonné, bien qu'il s'agisse ici du manuscrit B peu enclin aux réflexions dictées par la morale chrétienne, d'avoir eu l'intention de «tirer profit» du trésor : «er wand' er sold' in niezen». Toutefois on remarquera que l'auteur n'en dit pas davantage sur la nature du profit envisagé, qui pourrait fort bien encore relever d'une intention dictée par le dévouement et la fidélité vassalique envers les rois burgondes.

Quant aux adjonctions du manuscrit C, il est manifeste qu'elles sont le fait d'un copiste ou d'un jongleur qui redoute l'effroi, l'indignation et le scandale que pourraient susciter - ou qu'ont déjà suscités lorsqu'il se met à l'œuvre - les personnages, les situations, les attitudes et les comportements dépeints et parfois exaltés, non sans complaisance esthétique, par la version du manuscrit B de la chanson dans les milieux ou des cours dominés par une autorité ecclésiastique (ou laïque mais déférente envers l'Eglise) et réticents à l'endroit de l'esprit aristocratique et séculier de la civilisation courtoise. Sur le problème particulier que pose, à cet égard, la figure de Hagen, on consultera avec profit l'étude d'Olivier GOUCHET : *Hagen von Tronje. Etude du personnage à l'aide des différents textes du Moyen-Age*. (G.A.G. 302), Göppingen 1981, pp. 223-275, notamment 233 ss. sur la version B.



guère magique ou si elle figure plutôt un sceptre ou fait songer, comme il serait encore possible, à la baguette qui est l'insigne du pouvoir des juges, la verge d'or est là pour signifier et mettre en valeur avec une insistance particulière la souveraineté telle que se la représente l'époque courtoise. Se substituant à l'anneau d'Andvari, dont la disparition pouvait être interprétée comme une désacralisation de l'or, elle restitue à ce dernier sa valeur sacrée en le rendant symboliquement consubstantiel à la royauté considérée sous l'aspect de la souveraineté sereine et transcendante de la justice et de l'ordre. C'est là peut-être ce qui interdit aux héros de la *Chanson des Nibelungen* de rentrer en possession de l'or du Rhin qui représente désormais pour eux l'inaccessible, une sorte de Graal. L'auteur autrichien de la chanson connaissait-il le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, contemporain de son œuvre, mais dont la carrière littéraire se déroulait à la cour de Thuringe ? Si ce n'est pas impossible, ce n'est en rien certain. On retiendra toutefois qu'il emploie, pour qualifier la verge d'or, le mot même que Wolfram emploie, dans un contexte similaire et dans une acception identique, à propos du Graal : *wunsch* (96), précédé de l'article défini qui lui confère une valeur d'absolu. Mais alors que Parzival parvient au Graal - à la royauté du Graal - en vertu de la parenté qui lui en garantit l'accès légitime dans le respect des usages dynastiques, malgré la crise de succession que connaît la maison royale du Graal en raison de la blessure incurable d'Anfortas, roi « méhaigné » du Graal, son oncle maternel (97), les rois burgondes, leur sœur et leur beau-frère, leur féal Hagen, sont victimes de l'illégitimité primordiale qui ne cesse d'entacher leur quête de « l'or du roi Nibelung », ce roi des origines dont les fils ont été dépossédés d'une souveraineté qu'ils ne respectaient déjà plus eux-mêmes, puisqu'ils l'avaient imprudemment soumise à l'arbitrage de Sigfrid pour qu'elle fût partagée. Hagen semble

---

(96) *Parzival* 235,21 : «...den wunsch von pardîs...»

(97) Cf. Jean-Paul ALLARD : «L'identité du chevalier dans la culture courtoise», *Etudes Médiévales* 1 (2000). Revue publiée par Danielle BUSCHINGER, Amiens.

alors accomplir l'œuvre de Wodan-Odin (98) en apparaissant comme l'instrument du destin : c'est en effet par sa volonté farouche que l'or des Nibelungen est devenu l'or du Rhin et c'est par son refus opiniâtre d'en livrer le secret que l'or réintègre à jamais les eaux, l'élément cosmique dont il était issu. Devenue à jamais illégitime, la souveraineté se résorbe dans son origine.

LECOUTEUX remarque en effet que, par leur étymologie, les noms de Schilbung et de Nibelung se rattachent respectivement aux racines indo-européennes \*skirp- et \*nebh- (99). La première a été empruntée par certains dialectes de l'allemand au latin *scirpus* (= jonc, roseau)(100) et serait un témoin, parmi beaucoup d'autres, de l'origine allemande de la légende des Nibelungen. La seconde est attestée dans les langues indo-européennes d'Europe (grec, latin, germanique) avec une extension en -l- le plus souvent (101) et renvoie aussi, par son sens (*brume, brouillard, nuage*), à l'idée d'eau et d'humidité. Hors du domaine allemand, cette relation des premiers possesseurs de l'or au domaine aquatique est confirmée par Andvari qui, avant d'être capturé et dépossédé par Loki, réside dans une cascade où il se meut sous forme de brochet. La concordance de ces données étymologiques et mythologiques

---

(98) Le «Dieu» chrétien invoqué par Hagen lorsque le héros, dans sa sombre jubilation, le proclame désormais seul codétenteur du secret qu'il reste le seul humain à connaître (voir supra note 93), devient en quelque sorte le suppléant du dieu païen, mais n'en insuffle pas pour autant le moindre esprit chrétien au dénouement de la chanson.

(99) art. cit. p. 172. Cet auteur souligne encore la relation étroite qui unit les nains aux eaux et renvoie à cet effet à l'un de ses ouvrages *Les Nains et les Elfes au Moyen Age*. Paris 1988, 1997<sup>2</sup>. Or dans la version scandinave de la légende, Andvari est un nain; selon la *Chanson de Seyfried à la peau de corne*, Nibelung et ses fils sont expressément définis comme tels.

(100) Cf. vieux-haut-allemand *skiluf*, moyen-haut-allemand *schilf*, moyen-bas-allemand *schelp*. La dissimilation aboutissant au remplacement de *r* latin par *l* est fréquente dans d'autres mots d'emprunt. Voir KLUGE-MITZKA : *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. Berlin 1960<sup>18</sup> p. 649; PFEIFER, op. cit. p. 1200.

(101) Voir PFEIFER, op. cit. p. 914.



conduit LECOUTEUX à en conclure fort judicieusement que l'or a pour destinée tragique d'être dérobé à un génie des eaux, de quitter ainsi son séjour premier pour devenir porteur d'une fatalité néfaste avant d'être restitué aux eaux qui l'abritaient à l'origine. Ce schéma mythique est d'une pertinence irréprochable lorsqu'il s'agit de rendre compte de l'immersion dont fait choix Hagen comme moyen de soustraire l'or à la convoitise de ses adversaires. Mais, dans la perspective qui nous intéresse ici, il présente l'intérêt plus considérable encore de nous ramener, à travers l'étude d'une concordance formulaire de la langue poétique, jusqu'à l'origine indo-européenne des mythes de l'or et notamment de celui qui fait de l'or le « feu des eaux » ou du moins l'une de ses diverses manifestations. Partant de la formule qui sert, dans l'Inde védique, à désigner le feu comme le « Rejeton des Eaux », Jean HAUDRY (102) a montré que ce personnage mythique, dont on a reconstitué le nom sous la forme \**Apām Napāt*, « s'identifie manifestement à Agni "embryon des eaux" ...; qui a les Eaux pour mères... » (103). Or, dans un hymne rigvédique qui lui est adressé, l'aspect de l'or lui est attribué à sept reprises (104) et le texte donne à entendre qu'« il existe sur terre un feu qui brûle dans les eaux, un feu que l'eau n'éteint pas, et qui n'a pas besoin de combustible... Ce feu ne peut être que l'or, auquel Agni est assimilé... "ton corps immaculé est de l'or éclatant"... Ce "feu des eaux" est ... l'or alluvial des rivières ou éventuellement l'or qu'on extrait du minerai ... par lavage... Mais les données germaniques ... montrent que l'image de l'or "feu des eaux" remonte à la période commune des Indo-Européens... » (105). C'est à ce moment de sa démonstration qu'HAUDRY cite, à l'appui de son propos, les *kenningar* scandinaves dont la plus célèbre et la plus parlante figure dans le poème eddique *Reginismál* (1, 4) où Loki dit à Andvari : *finn mér lindar loga*,

---

(102) Jean HAUDRY : « Le feu des eaux », in : *Nomina rerum. Hommage à Jacqueline Manessy-Guitton*. L.A.M.A. Centre de recherches comparatives sur les langues de la Méditerranée ancienne. 13 (1994) pp. 259-271.

(103) idem, ibidem p. 260.

(104) idem, ibidem pp. 262-263.

(105) idem, ibidem p. 263.

«trouve moi la flamme de la source», c'est-à-dire «le feu des eaux», c'est-à-dire l'or, qui deviendra celui des Nibelungen. HAUDRY renvoie aussi à l'explication fournie par Snorri, à partir de la légende de l'incendie du palais d'Ægir, sur l'origine de cette *kenning* (106), avant d'examiner les parallèles védiques et avestiques de cette dernière. Dans le *Véda*, «l'or des rivières est le produit de leur fécondation par Agni... "Il s'unit à elles, et déversa en elles sa semence qui devint l'or. Aussi l'or ressemble-t-il au feu : il est la semence d'Agni. C'est pour cette raison qu'on le retrouve dans les eaux"» (107). Dans le domaine avestique, il en va en apparence différemment : l'or devient le *xvarnah* des rivières dans le lit desquelles il coule et «où il est "en possession de" - mais initialement identique à - Apām Napāt» (108). A l'instar de l'or des Scythes, le *xvarnah*, «l'insaisissable» (*axvartam*), est, d'après le mythe transmis par le *Yasht* 19, «de l'or que le Feu, *Ātar*, a rendu brûlant; c'est pourquoi Aži Dahāka, de même que les deux premiers fils de la légende scythique, ne peut s'en emparer» (109). L'or brûlant tombe dans la mer cosmique où il devient le «feu des Eaux». Mais le *xvarnah* a alors aussi «une portée nationale et cosmique : il s'agit du principe de souveraineté qui fonde et garantit la supériorité des Aryens sur leurs voisins et ennemis...» (110). Il est donc alors indissociable du charisme royal, équivalent du *heil* germanique qui fait du souverain un être sacré, et «la perte successive des trois *xvarnah* fonctionnels ... symbolise la décadence» (111).

---

(106) idem, ibidem p. 264.

(107) idem, ibidem p. 265.

(108) idem, ibidem p. 268.

(109) idem, ibidem p. 268.

(110) idem, ibidem p. 269.

(111) idem, ibidem p. 269. La présente étude s'efforce de mettre en lumière des aspects de la tradition indo-européenne qui ne sont pas nécessairement en rapport avec la trifonctionnalité. Mais il est évident que cette dernière se mêle parfois intimement aux mythes de l'or. Sur la présence de schèmes, motifs et motivations trifonctionnels du récit et des personnages dans la *Chanson des Nibelungen*, voir l'étude de Jean-Marc PASTRÉ : «Mythes et légendes : quelques



C'est ici qu'apparaît la véritable valeur symbolique de l'inaltérabilité de l'or. Le métal lui-même ne se corrompt pas, mais ce qu'il représente peut être perdu par insuffisance ou par faute. HAUDRY voit dès lors à bon droit dans la légende de l'or du Rhin une «contre-partie du mythe avestique du *xvarnah*» (112) et nous ne pouvons que souscrire à une telle conclusion, qui achève de nous révéler le caractère authentiquement indo-européen de cette légende et de toutes les formes épiques qu'elle a pu revêtir, tant dans la littérature de la Scandinavie ancienne que dans celle de l'Allemagne médiévale (113), en parvenant de surcroît à rendre à la culture courtoise de cette dernière, longtemps entravée par l'influence de l'héritage clunisien, le sens du tragique.

Jean-Paul ALLARD

---

structures trifonctionnelles dans le *Nibelungenlied*» in : *La Chanson des Nibelungen hier et aujourd'hui*. Actes du Colloque des 12 et 13 janvier 1991. (WODAN Vol. 7) Amiens 1991, pp. 129-136.

(112) idem, ibidem p. 269 : «Cette double signification de l'or comme symbole de la souveraineté et enjeu d'un drame cosmique a un équivalent dans la légende germanique de l'or d'Andvari, "la flamme de la source" qui causera une suite d'affrontements tragiques jusqu'à ce qu'il soit restitué à l'élément dont il est issu.»

(113) Sans oublier les parallèles anglo-saxons, notamment les trésors et l'or, solaire et royal, dont il est abondamment question dans *Beowulf*. On se reportera à ce sujet aux pages 181-184 de l'article cité de Claude LECOUEUX ainsi qu'aux interprétations originales publiées par Jean HAUDRY dans la présente revue : 1984 / 9 : «*Beowulf* dans la tradition indo-européenne I» et 1986 / 19 : «*Beowulf* dans la tradition indo-européenne II».

## LES TRAVAUX DE JEAN-MARC PASTRE

### NOTES DE LECTURE

Jean-Marc PASTRÉ est professeur à l'Université de Rouen. Il est germaniste et médiéviste, spécialiste de la littérature vernaculaire de l'ère courtoise, qui s'épanouit en Allemagne entre 1170 et 1230 avec un léger décalage chronologique par rapport à la littérature courtoise française, dont elle s'inspire par maints aspects, notamment dans le roman arthurien, le roman de Tristan et le roman du Graal, genres emblématiques. C'est donc en recourant aux méthodes comparatistes, en l'occurrence indispensables au germaniste, qu'il étudie les structures profondes des grandes oeuvres allemandes. Ses travaux nous révèlent ainsi des aspects jusqu'ici insoupçonnés non seulement du *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, de l'*Eneit* de Heinrich von Veldeke, du *Tristrant* d'Eilhart von Oberg ou du *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, pour ne citer que les textes auxquels il s'intéresse avec prédilection, mais aussi du *Perceval* de Chrétien de Troyes, du *Roman d'Eneas* et des romans français de Tristan dus à Béroul et Thomas d'Angleterre. L'essentiel de ces recherches est accessible au lecteur dans un livre paru en 1993 : *Structures littéraires et tripartition fonctionnelle dans le "Parzival" de Wolfram von Eschenbach. La quête du Grâl* (Editions Klincksieck). Cet ouvrage ne les résume certes pas toutes, mais il en donne un aperçu substantiel et, surtout, permet d'avoir, à propos du conte du Graal, une notion exhaustive quant à la méthode d'investigation employée et susceptible de s'appliquer à d'autres textes narratifs, gnomiques ou lyriques de la littérature médiévale européenne. D'autres études, moins vastes, mais tout aussi révélatrices



ces de l'ampleur du problème abordé - celui de la continuité de structures mythiques et mentales indo-européennes dans la longue durée - sont publiées dans des revues (1) ou dans des actes de colloques (2). Nous les indiquerons ici lorsque leur sujet ne recoupe pas celui du livre.

La méthode de J. M. PASTRÉ rappelle, à certaines différences près, celle qu'avait inaugurée Joël GRISWARD dans son *Archéologie de l'épopée médiévale* (Paris 1981), recensée en son temps dans notre revue (*E.I.E.* 1982, N° 2, p. 60). Elle offre en revanche plus de similitude avec celle que j'avais moi-même tenté d'élaborer dans mon étude sur *Erec et Enide* de Chrétien de Troyes et *Erec* de Hartmann von Aue, parue dans *E.I.E.*, Cahiers 8 et 10, en 1983, et reprise en 1987 par les Editions Archè et Les Belles-Lettres (Milan - Paris). Il s'agit d'une description des structures thématiques du récit qui aboutit à l'émergence de ressorts trifonctionnels et - dans le cas d'*Erec* au moins, probablement aussi dans celui d'*Yvain-Iwein* - à une répartition ternaire des grandes masses de la matière narrative. J. M. PASTRÉ ne se préoccupe guère de ce dernier aspect, avec raison d'ailleurs, car les résurgences de structures mythiques indo-européennes qu'il décèle et décrit à propos du mythe tristanien concernent moins le texte lui-même des romans de Tristan que la tradition de leur matière narrative initiale, les débuts de la légende, c'est-à-dire l'affrontement de Tristan et de Morhold : «Tout en gardant le cadre et la trame narrative qui contenaient les trois péchés, la tradition tristanienne, du moins telle que le Moyen Age nous l'a transmise, a manifestement gommé les deux premiers pour ne retenir que le dernier, celui qui fait l'essence même de la légende tristanienne, celui par lequel le héros se substitue à Marke auprès d'Isolde...» (3). Il en va de même dans

---

(1) Notamment dans *E.I.E.* 1992 pp. 143-153 : «L'enchâssement de trois structures triparties dans le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach».

(2) Parmi d'autres que nous citerons en temps et lieu, mentionnons ici : «Des dieux et des hommes : le héros tristanien et l'origine du guerrier médiéval», in : *Elite et noblesse en Europe*, ed. Jean-Paul ALLARD (Actes du colloque organisé à Lyon les 9 et 10 juin 1994) Lyon 1995, pp. 89-128.

(3) «Morhold et le Tricéphale : les sources indo-européennes du mythe tristanien», in : *L'unité de la culture européenne au Moyen Age*. Greifswald

d'autres œuvres, la tripartition fonctionnelle n'entraînant guère une tripartition de la matière narrative - signalée déjà par Jean FRAPPIER - que dans les deux grands textes de Chrétien de Troyes adaptés par Hartmann von Aue en moyen haut-allemand, du moins en l'état de nos connaissances. Quant aux «trois péchés», PASTRÉ les définit de façon assez précise dans le titre d'une communication prononcée en 1993 et publiée en 1995 (4). Il s'agit de : «L'oubli des armes, l'oubli de la femme et l'oubli de Dieu : le péché du guerrier dans trois romans médiévaux». Ce triple oubli peut naturellement se moduler, au gré des situations et des circonstances, sous des avatars quelque peu différents, mais la structure profonde qui le détermine reste constante. D'une façon plus générale et plus théorique, il consiste en un manquement à l'égard du sacré, domaine dans lequel la *royauté* tient au XII<sup>ème</sup> et au XIII<sup>ème</sup> siècle une place prépondérante, en un manquement à la bravoure, vertu cardinale du chevalier qui est l'avatar médiéval du guerrier, et pour finir (quand ce n'est pas pour commencer) en un manquement contre le lien conjugal et ce que Georges DUMÉZIL appelait «la fécondité réglée» (Cf. *Mariages indo-européens*, passim). Plus que la «dame» vénérée et célébrée par les *troubadours* et les *Minnesänger*, objet de passion amoureuse extra-conjugale, donc adultère, ou du moins non-conjugale, la femme est dans le cas présent l'épouse qui risque de devenir ou bien une ennemie de la chevalerie et de l'obligation d'honneur et de dignité qu'est pour la noblesse l'activité guerrière, ou bien une victime de l'excessive dévotion du chevalier au métier des armes. Dans le premier cas, le péché du guerrier relève de la troisième fonction et contrevient aux valeurs de la deuxième, dans le second, il est inspiré par l'hypertrophie de la deuxième fonction et entraîne une atrophie de la troisième. Ainsi Erec et Yvain (Iwein) effectuent-ils des parcours initiatiques inverses, en vue de parvenir au même équilibre. Il peut aussi se

---

1994, p. 94. (= WODAN Vol. 38)

WODAN = Greifswälder Beiträge zum Mittelalter / Etudes médiévales de Greifswald, ed. par Danielle BUSCHINGER et Wolfgang SPIEWOK. Reineke Verlag. Greifswald. Les différents volumes de la série seront cités par la suite sous cette abbréviation.

(4) Dans le N° 2 des *Cahiers du C.R.I.S.I.M.A.*, volume intitulé : *Conformité et déviances au Moyen Age*.



faire, comme dans le cas de Parzival, que le péché le plus évident soit dirigé contre la première fonction dans la mesure où il équivaut à refuser - ou du moins à dédaigner, fût-ce inconsciemment - la souveraineté : ainsi en va-t-il lorsque Parzival-Perceval omet de poser à Anfortas la question qui délivrerait ce dernier, dont il est le successeur au trône du Graal, élu par la Providence divine; ainsi n'en va-t-il pas, au contraire, lorsque Erec, à l'orée du royaume de Brandigan, accepte d'emblée de courir le risque de l'aventure de la Joie de la Cour à laquelle fera suite, du moins dans le récit de Chrétien, le couronnement royal qui fait de lui le digne successeur souverain du roi Lac, son père. PASTRÉ parvient toutefois à montrer de façon convaincante que le cas du péché à l'encontre de la première fonction fait l'objet d'une étude beaucoup plus affinée et détaillée que partout ailleurs dans le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach.

C'est en effet dans *Structures littéraires et tripartition fonctionnelle dans le "Parzival"*... qu'apparaissent avec le plus de netteté et dans toute la rigueur de leur logique les résultats de l'enquête dumézilienne à laquelle ont été soumis les grands textes narratifs de la littérature courtoise de France et d'Allemagne, et tout particulièrement les romans du Graal (5) non encore christianisés, notamment le *Parzival* de Wolfram, c'est-à-dire la seule version courtoise entièrement élaborée sur le plan littéraire et achevée que nous ayons de cette matière narrative, puisque le texte français du *Conte del Graal* de Chrétien, inachevé, s'interrompt lors de la visite que Perceval rend à l'ermite, tandis que l'*Estoire dou Graal* de Robert de Boron relève d'une autre tradition, largement récupérée au profit d'une interprétation chrétienne et eucharistique du symbolisme du Graal, pour ainsi dire étrangère à l'esprit courtois (6)

---

(5) Jean-Marc PASTRÉ adopte la graphie en usage dans les différentes éditions du texte moyen haut-allemand de Wolfram : *Grâl*. Je m'en tiendrai, lorsque je n'aurai pas à le citer, à la graphie habituellement employée en français : *Graal*.

(6) Non qu'il faille a priori tenir pour impossible de trouver, dans cette tradition différente et dans celles qui la perpétuent tout au long du XIII<sup>ème</sup> siècle, des traces de rémanences de schèmes notionnels ou narratifs issus de la tradition indo-européenne, mais la tâche de les mettre en lumière, qui à notre connais-



Au début de son ouvrage, J.M. PASTRÉ rappelle tout d'abord les résultats acquis par les historiens, et désormais difficilement contestables, quant aux origines indo-européennes de la théorie des trois ordres, ainsi que (p. 16) les théories sociales véhiculées par la littérature didactique étudiée par Jean BATANY pour la France et moi-même pour l'Allemagne (voir *Georges Dumézil in Memoriam II*, *E.I.E.* 1988, et *III*, *E.I.E.* 1989). Mais il s'éloigne bien vite de ce domaine qui ne touche que de loin aux genres narratifs, épique ou romanesque, et ne représente qu'une infime part des résurgences médiévales de l'héritage indo-européen. PASTRÉ souligne alors l'importance et la quasi-omniprésence, dans les littératures indo-européennes, des «dramas du choix» dont le Jugement de Pâris constitue le paradigme. Contre l'avis de certains hellénistes qui proclament haut et fort qu'il n'existe dans la Grèce classique aucune trace de mémoire indo-européenne et de tripartition fonctionnelle, PASTRÉ fait appel au témoignage de vases grecs rendus célèbres par les historiens de l'art antique (p. 31) et de deux tragédies d'Euripide (*Iphigénie à Aulis* et *Les Troyennes*) qui puisaient elles-mêmes leur source dans les *Chants cypriaques* du VIII<sup>ème</sup> - VII<sup>ème</sup> siècle avant notre ère, et conclut : «Euripide est le plus ancien témoin littéraire de la légende explicite. Il ne l'a pas inventée pour autant». Sage précision sous la plume d'un éminent tristanien qui connaît les arguments avancés voici quelque cent ans par Joseph BÉDIER (7) et souventes fois ressassés par ses nombreux disciples et admirateurs, arguments selon lesquels toute ressemblance de structure entre un récit médiéval et un mythe de l'Antiquité ne saurait provenir que d'un emprunt dont on serait redevable à l'immense érudition des clercs médiévaux.

Cet indispensable préambule introduit l'analyse des deux premiers livres du

---

sance reste à accomplir, serait sans nul doute plus difficile à mener à bien. L'originalité des romans proprement courtois du Graal (Chrétien, Wolfram) réside en effet, entre 1180 et 1220, dans le fait que les structures mythiques indo-européennes dont la rémanence s'y fait sentir sous-tendent l'ensemble du récit et permettent de rendre compte de ses grandes articulations motrices et de son sens général.

(7) *Le roman de Tristan par Thomas. Poème du XII<sup>ème</sup> siècle*. Paris 1902 (Tome 1) et 1905 (Tome 2).



*Parzival* de Wolfram, c'est-à-dire de l'histoire de Gahmuret, père du héros, récit dont l'originalité intégrale par rapport à Chrétien de Troyes (8) est le fait de Wolfram. Gahmuret apparaît comme un personnage de déshérité, chassé de ses terres, condamné à vivre à l'étranger, «chétif» dirait l'ancien français, et donc semblable en bien des points à Aïmer le Chétif de la *Geste des Narbonnais*, figure connue de Wolfram qui le nomme, dans son *Willehalm*, «Heimrich der schêtis». De même qu'Aïmer s'oppose à son frère aîné Guillaume (d'Orange) comme le guerrier *du dehors*, conquérant, s'oppose au guerrier *du dedans*, défenseur, de même Gahmuret s'oppose à son frère Galoès (qui «tient» le royaume d'Anjou sans jamais le quitter) et s'en va guerroyer jusqu'en Afrique où il épouse Bélakane, reine de Zazamanc, à laquelle il vient en aide par ses talents de guerrier. Mais il ne tarde pas à la quitter pour échapper aux excès de son amour, au nom duquel elle lui interdit toute prouesse, le condamnant ainsi à la *recréantise* tant honnie de la chevalerie courtoise. Gahmuret dédaigne donc une royauté gagnée par amour certes, mais surtout à l'issue d'un combat accepté contre salaire et pour une solde. Le royaume de Bélakane n'est à ses yeux que la récompense décernée au guerrier *du dehors*, à la deuxième fonction conçue pour elle-même. Gahmuret revient alors en Occident, au pays de Galles, à Kanvoleis, où la reine Herzeloyde, veuve, organise un tournoi pour offrir «son royaume et sa main à celui qui remportera la victoire» (p. 39). On devine qu'il sera vainqueur, mais il devra, avant d'épouser Herzeloyde, repousser les avances d'une troisième reine, Ampflise, reine de France, voluptueuse et riche, qu'il connaît depuis l'enfance et qui est même pour lui une «ancienne liaison». Ampflise lui remémore cet amour et lui offre son royaume (couronne, sceptre et terre) au nom et en raison de l'amour, pour lequel elle possède des talents et des dons tout particuliers, des dispositions spéciales qu'elle ne manque pas de souligner elle-même. A ses yeux, remarque PASTRÉ, le tournoi tourne au concours de beauté, ce qui ne manque pas de nous rappeler le tournoi de l'épervier dans *Erec et Enide* de Chrétien et dans l'*Erec* de Hartmann.

Guidé par l'interprétation du critique, le lecteur ne tarde pas à comprendre

---

(8) Le *Conte del Graal* de Chrétien commence avec l'enfance de Perceval. Ce début correspond dans le poème de Wolfram à celui du livre III.



que les trois reines qui entrent ainsi en concurrence représentent les mêmes principes et valeurs que les trois déesses impliquées dans le Jugement de Pâris, bien que la prouesse soit l'élément décisif qui distingue Gahmuret aux yeux de Bélakane comme, lors du tournoi de Kanvoleis, à ceux de Herzeloide, et bien que chacune des trois reines soit amoureuse du jeune chevalier, la richesse étant également présente dans les trois cas, quoique de façon plus insistante dans celui d'Ampflise qui est manifestement une desservante de la troisième fonction. Les trois reines sont de potentielles dispensatrices de souveraineté. Celle qui triomphera sera Herzeloide, parce qu'elle ne jouera pas de ses charmes et de ses richesses comme le fait Ampflise et ne se placera pas, pour l'emporter, sur le terrain de la prouesse qu'avait privilégiée Bélakane, mais sur celui du droit et du contrat, se fiant ainsi à la souveraineté de la première fonction appréhendée dans son aspect juridique. La décision sera, fait caractéristique, rendue par un juge dont l'arbitrage aura été sollicité. Elle a valeur de sentence. Gahmuret, encore subjugué par les attraits séduisants d'Ampflise, ayant encore en mémoire le souvenir de Bélakane, doit pourtant s'incliner : le droit le lie désormais à Herzeloide. Qui plus est, un contrat est passé entre les nouveaux époux : le mariage n'aura lieu, exige Gahmuret, que s'il peut continuer à fréquenter les tournois une fois par mois. Herzeloide y consent. C'est alors seulement que le mariage est effectif et que Gahmuret devient roi de Galles.

Par son refus de la recréantise, le père de Parzival s'expose aux périls des tournois. Son fils naîtra donc après sa mort, honorable et glorieuse, mais préjudiciable à la souveraineté royale qu'il aurait pourtant dû incarner. Ce fils sera-t-il le vrai souverain?

L'éducation que celui-ci recevra de sa mère, veuve et désormais hostile aux risques que comportent la chevalerie et le métier des armes, ne semble pas tout d'abord permettre de l'espérer. Le jeune Parzival sera élevé dans un séjour cerné de forêts, Soltâne, solitude agreste et sauvage, où Herzeloide entend le soustraire à tout ce qui touche à la chevalerie, lui interdire d'en avoir ne serait-ce que l'idée. La deuxième fonction en est donc bannie d'emblée. Il s'agit d'un monde purement agricole et voué tout entier à la production. Les seules armes qu'on y connaisse sont les arcs et les épieux qui servent à chasser pour se procurer de la viande destinée à la nourriture. Les seuls personnages que côtoie



l'enfant sont les herseurs et autres paysans de sa mère, des *laboratores*. De surcroît, on retrouve à Soltâne le motif de l'*enfance cachée*, celtique par son origine dans le cas présent, semblable aux enfances de Finn, élevé lui aussi dans le secret de la forêt, comme d'ailleurs le héros du *Lai de Tyolet* (p. 69). Motif qui trouve une correspondance dans le mythe de l'enfance d'Achille, porté par sa mère Thétis sur une île déserte et habillé en fille, avant que la voix du sang ne refasse de lui un guerrier. Cette correspondance avait été remarquée, il y a un siècle, par Eduard WECHSSLER. PASTRÉ en signale d'autres : l'enfance de Silvius et celle de Romulus, dans le domaine latin; dans l'Iran antique, celle de Cyrus, Mithridate Eupator, Artaxsêr, Kai Xorran, Farîdûn et Zarathustra (p. 71). Mais, à chaque fois, il réfute l'hypothèse des emprunts directs à tel ou tel récit latin, grec, iranien, et notamment la proposition invraisemblable de F. von SUHTSCHECK qui voulait voir dans le *Parzival* une dérivation directe, sinon une adaptation ou même une traduction, d'un prétendu *Parsîwalnameh* dont les croisés (qui ne sont jamais allés jusqu'en Iran, mais n'en ont pas moins bon dos) se seraient chargés et encombrés pour le transmettre à l'Occident! Théorie soutenue en termes presque analogues par Pierre GALAIS et quelques autres au sujet de la légende de Tristan grâce au témoignage persan de *Wîs et Ramin*, moins hypothétique et moins inconsistent, il est vrai, que celui du *Parsîwalnameh*! C'est, pour le lecteur, l'occasion de se convaincre, par un simple effort de réflexion, que les croisés ne sont jamais allés plus loin que la Palestine ou l'Égypte, où ils n'ont guère pu rencontrer que des Arabes, ou à la rigueur les premiers Turcs parvenus au Moyen Orient, et des Kurdes (Saladin!). Même si l'on admet la vraisemblance d'intermédiaires arabes entre l'Iran et l'Europe, la théorie des emprunts demeure impuissante à rendre compte de l'ensemble des occurrences de narrèmes à structures apparentées. PASTRÉ montre de façon pertinente combien il est plus raisonnable d'admettre leur origine traditionnelle et indo-européenne.

De la solitude agreste de Herzeloide et de son jeune fils sont aussi bannis la culture courtoise et son sens de la beauté, son goût pour une gratuité d'esthète, qui pourraient certes représenter la troisième fonction, mais seulement au sein de l'*aristeia* de la chevalerie et de la cour. Il règne à Soltâne un sens exclusif de l'utile et du nourricier, du productif. Les plantes tolérées y sont



strictement agricoles, mais les fleurs en sont exclues. Parmi les animaux, les oiseaux s'y distinguent par la beauté de leur chant et troublent Parzival. C'est, selon PASTRÉ, la raison pour laquelle Herzeloide les fait supprimer. Bien que fille de roi, et reine elle-même dès avant d'avoir épousé Gahmuret, cette mère abusive représente l'élémentaire, la nature, la fécondité nourricière, et règne sur «un univers féminin», selon l'expression de Gilbert DURAND. Elle a nourri son enfant au sein, attitude inhabituelle chez une femme de haut lignage et elle impose à Parzival, fils de roi, issu de part et d'autre de lignées royales, le port d'un vêtement qui passe à la fois pour celui du paysan et celui du fol. C'est son costume de troisième fonction, qu'il gardera sous son armure de chevalier lorsqu'il la revêtira après avoir quitté ce monde de paix maternelle et nourricière qu'est Soltâne. Car le destin de Parzival, le sens de sa quête du Graal, sera d'assumer en sa propre personne l'harmonie et l'équilibre des trois fonctions, leur efficacité convergente, afin de rendre leur fécondité perdue au monde du Graal et à la dynastie royale qui a la garde de ce dernier. Pour ce faire, il doit se libérer et fuir Soltâne, en écoutant la voix du sang, du sang guerrier, qui finit par résonner en lui lors de l'adolescence, en un mot surmonter ce que PASTRÉ dénomme «l'étape vanique de sa carrière» (p. 108). Dès lors, après certaines erreurs de jeunesse qui découlent encore des fonctions appétitives (sexe, manger, boire, simulacre de viol) et après avoir reçu de sa cousine Sigune la révélation de son nom et de la filiation qui garantit son origine et son identité de chevalier et de roi, Parzival suivra un parcours qui l'amènera à assumer d'abord la deuxième fonction, en prenant en quelque sorte la place d'Ither, le Chevalier Vermeil, en même temps que son armure, sa monture et ses armes, puis la première fonction au terme de sa longue errance qui se situe entre les deux visites qu'il rend au roi du Graal, avant d'être appelé à lui succéder.

Le Chevalier Vermeil (*der rôte ritter*) n'a-t-il pas, à l'instar de Mabonagrin dans *Erec*, une couleur emblématique? Ither a les cheveux roux, son destrier a une robe de même couleur et une couverture de velours rouge, son écu, son surcôt, la hampe et la pointe de sa lance sont rouges, tout comme son armure. C'est assez dire qu'il représente la fonction guerrière en quête de souveraineté, ce qu'exprime aussi l'état de rébellion dans lequel il se trouve vis-à-vis du roi Arthur, tout en étant lui-même roi de Kukumberlant. Parzival l'affronte



d'ailleurs en le confondant avec Lâhelin, usurpateur des deux royaumes de Gahmuret, donc de son propre héritage. Il livre donc un double combat pour la souveraineté, mais qui ne réussit qu'à rétablir Arthur dans sa pleine souveraineté incontestée. On voit par là comment, n'étant encore qu'un champion de la deuxième fonction, le héros aspire déjà à la première sans encore y parvenir, tout en demeurant chargé d'une faute qui le ramène vers la troisième fonction dont il entend sortir, car il agit aussi par convoitise, dans l'espoir de pouvoir dépouiller son adversaire après l'avoir tué. «Le motif reflète donc bien, conclut J.M. PASTRÉ, à sa manière l'enjeu lié aux combats initiatiques tels que la tradition indo-européenne nous les a légués» (p. 150). Grâce à l'ermite Trévri-zent, Parzival apprendra plus tard qu'Ither était son parent, dont le meurtre semble bien alors avoir gardé quelques traits fort anciens qui le rendent comparable à la souillure par le sang familial décrite par G. DUMÉZIL comme l'un des «péchés du guerrier» (pp. 155-165). C'est ensuite pour PASTRÉ l'occasion de suggérer un rapprochement du jeune Parzival avec le «guerrier impie» de la tradition indo-européenne (9) et de rappeler qu'Ither n'est autre que l'Yder du roman français du même nom étudié par Joël GRISWARD (10) : «Le *Roman d'Yder* conserve, sous l'affabulation romanesque, un mythe hérité vraisemblablement de la tradition indo-européenne. En faisant du Chevalier Vermeil la plus parfaite image du chevalier et en le nommant, à l'instar du roman français, Ither, Wolfram donnait une valeur plus symbolique encore au duel initiatique de Parzival» (p. 167). De même, le motif de la «rampogne» de Cundrie et celui de la longue errance de Parzival reposent sur un schème rituel de malédiction temporaire et expiatoire dont l'origine est indo-européenne.

L'éducation trifonctionnelle de Parzival se poursuit sous l'égide de

---

(9) Cf. Marcel MEULDER : «Le motif du "guerrier impie" dans la littérature européenne», *Les Etudes Classiques* 63 (1995), pp. 39-54. Voir en outre sur le même thème E.I.E. 1996, pp. 190-193, mon compte-rendu des deux ouvrages de Frédéric BLAIVE : *Introduction à la mythologie comparée des peuples indo-européens*, Arras 1995, et *Droit de la guerre indo-européen et droit international moderne*, Arras 1993.

(10) Joël GRISWARD : «Ither et le Tricéphale : d'une "aventure" arthurienne à un mythe indien», *Annales ESC* 1978, pp. 279-293.



Gurnemanz dont l'enseignement est, dans le roman allemand, plus complet et plus précis que celui du Gornemant français. Les préceptes de Gurnemanz couvrent le domaine respectif de chacune des trois fonctions et préfigurent les applications que saura en donner Parzival à Pelrapeire, lors de son séjour chez la reine Condwiramur (Blanchefleur) dont il devient l'époux. Ici, remarque PASTRÉ, Wolfram réarticule le schéma triparti que Chrétien n'exploitait pas. «L'habit offert par Gurnemanz à Parzival préfigure ainsi la complétude royale qui sera celle du héros devenu à Pelrapeire roi de Brobarz.» (p. 181). Le mariage est du type que G. DUMÉZIL définissait comme *gāndharva*, librement conclu entre les deux contractants. Il s'assortit du respect, fondé sur un serment, que Parzival témoigne à son épouse et annonce les aptitudes dont le héros fera preuve à l'égard de la première fonction dans la suite de sa carrière. Car la pierre du Graal confirmera cette union, en la transfigurant en quelque sorte en un mariage *brāhma*, lorsqu'elle associera à Parzival, en l'appelant à devenir maître du Graal, son épouse et son fils Loherangrin (p. 208). Le mariage *brāhma* n'obéit-il pas aux règles qu'Anfortas, roi du Graal, a transgressées et que son neveu respecte en demeurant, pour ainsi dire spontanément, l'époux d'une seule femme?

Le domaine réservé de la première fonction est en effet le monde du Graal, la «terre gaste» de Salvæsche et le château où réside son roi. A la différence de Soltâne, Salvæsche, dont le nom signifierait «sauvage» plutôt qu'il ne ferait allusion au «salut» comme l'avaient pensé certains, est désertique et inculte, montagneuse. Grottes et ravins y abondent. Autour du château, on rencontre une forêt vierge impénétrable, où les seules plantes fourragères poussant naturellement sont des fougères ou des broussailles. Le château est la résidence du roi et des chevaliers et dames du Graal, mais ce sont là les seuls habitants. La forêt n'est pas exploitée ni entretenue. On n'en tire *aucun profit*, on ne la défriche pas. C'est le royaume de l'infertilité. Soltâne et Salvæsche sont, écrit PASTRÉ, deux pôles antithétiques : «Placée sous le double patronage du Grâl et de son roi, la communauté du Grâl ne comporte en effet que des sortes de prêtresses chargées de garder le Grâl et des guerriers chargés de la défendre. Fondée sur la pureté des mœurs et sur la chasteté, la communauté du Grâl se voit par sa règle sévère limitée aux *oratores* et aux *bellatores* : le Grâl de Wolfram se doit



s'établir un échange constant entre le haut-lieu du sacré et les régions où prédominent les deux autres fonctions, le roi du Graal ayant pour mission primordiale de maintenir dans sa propre personne et à travers la pérennité de son lignage l'harmonie et la convergence des trois fonctions. Or Anfortas, le roi «méhaigné», a précisément failli à cette mission. C'est la raison pour laquelle, à l'issue d'un parcours initiatique qui le conduit une seconde fois au château du Graal, Parzival succèdera à son oncle maternel après l'avoir magiquement guéri de la blessure qui mettait en péril la dynastie du Graal. De même, les vierges-prêtresses qui servent la pierre du Graal, si elles sont d'emblée promises à la maternité en vue de la transmission de la souveraineté sacrée du Graal, vouent aussi à ce dernier un service nourricier quotidien, manifeste lors du festin pendant lequel Parzival demeure muet. J.M. PASTRÉ souligne les correspondances indo-européennes de ce motif, lié à un culte de la virginité qui ne s'identifie pas totalement à la chasteté ascétique.

L'ouvrage en vient donc inévitablement à traiter du problème de la royauté sacrée, et de la conception qui s'en fait jour dans le roman de Wolfram (pp. 272-282). Cette conception est intimement liée à la pierre du Graal, objet sacré, doué de pouvoirs surnaturels et d'origine céleste, pierre de souveraineté que PASTRÉ, après d'autres, rapproche de la pierre de Fal en constatant qu'elle «ressortit bien à la première fonction», même si elle est «donneuse de nourriture», ce qui, aux yeux de certains, dont J. GRISWARD à l'origine, la relierait plutôt au troisième niveau fonctionnel. Ce serait oublier en effet qu'elle n'est nourricière que par magie - une magie d'ailleurs christianisée puisque sans cesse régulièrement renouvelée, chaque vendredi saint, par l'hostie que vient déposer la tourterelle sur la pierre. Le caractère rituel et saisonnier de ce renouvellement fait ici également songer aux Aurores de l'année célébrées, comme Jean HAUDRY l'a montré (11), par la religion cosmique indo-européenne. La pierre du Graal demeure ainsi le symbole de toutes les transcendances et garantit l'origine surnaturelle de la royauté dont elle investit Parzival en même temps qu'elle en dépossède Anfortas. Après quelques réflexions sur le

---

(11) Jean HAUDRY : *La religion cosmique des Indo-Européens*. Milan / Paris 1987.

caractère «grégorien» d'une telle christianisation (pp. 281-282), par lesquelles il trahit une certaine méconnaissance de la théologie du pouvoir qui avait cours dans les rangs des clercs favorables à l'Empire et des idées chères sur ce sujet, par exemple, à Walther von der Vogelweide, et surtout après avoir comparé la pierre du Graal à un évêque qui «rappelle au roi ses devoirs ... l'incite à agir ... pour assurer la légitimité dynastique de royaumes sans héritiers», PASTRÉ en vient à des conclusions plus réalistes : «Il est vrai que la querelle des investitures et le rôle politique et frondeur des évêques allemands vis-à-vis des empereurs pouvaient inspirer à Wolfram quelque réticence à leur endroit. L'utopie de Munsalvæsche fait place nette : pas de pape, pas d'empereur, pas d'évêque non plus. Dieu seul règne par le bras de son lieutenant qui exécute ses ordres dans les affaires du siècle.» (p. 282). Notons toutefois que ce lieutenant qu'est le roi du Graal, que devient Parzival, est «immédiat à Dieu» comme entendaient l'être les empereurs qui furent impliqués dans la Querelle du Sacerdoce et de l'Empire, sans nulle intercession pontificale, et comme devait l'être le roi de France tel que Jeanne d'Arc le définit à Chinon : «... vous êtes le vrai roi de France et le lieutenant du Roi du Ciel...». En d'autres termes, la royauté sacrée n'est pas redevable de sa souveraineté à l'Eglise : «Tant il est vrai que c'est à titre de parfait chevalier terrien que Parzival deviendra roi du Grâl céleste» (p. 295). C'est la raison pour laquelle, sans nul doute, Trevrizent n'est pas un moine (sinon il appartiendrait à un ordre inséré dans la hiérarchie ecclésiastique!), mais un ermite qui n'est pas sans ressembler à celui auquel Walther von der Vogelweide prête, dès 1201 et à divers moments de sa carrière de poète politique, des sentiments fortement antiromains et anticléricaux, mais incontestablement chrétiens, ou du moins religieux, nourris dans la plus grande fidélité envers l'Empire. C'est encore la raison pour laquelle Parzival, au terme de sa Quête du Graal, devient roi - comme l'y prédestinait sa double ascendance royale et son identité lignagère - et non pas prêtre comme le deviendra Galaad dans la version christianisée de l'histoire du Graal à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle. C'est d'ailleurs, plus que lui-même, son lignage qui est élu de Dieu et figure au nombre des valeurs sacrées de la culture courtoise, car sinon, quelle raison aurait Dieu de désigner à l'avance Loherangrin pour lui succéder?

Par son père et par la maison d'Anjou dont il est issu, Parzival avait, dès



sa naissance et pendant toute son enfance, la couleur noire pour compagne symbolique de ses origines familiales : les armes de Gahmuret étaient noires - de sable, dirait-on en héraldique - indiquant par là le rapport qui unissait l'origine paternelle à la troisième fonction. Le héros a par la suite revêtu lui-même l'armure rouge du Chevalier Vermeil dont il s'est en quelque sorte approprié l'identité en assumant la deuxième fonction. Parvenu définitivement dans le royaume du Graal, il règne désormais sur un univers dont la couleur symbolique, soulignée à mainte reprise, est celle de l'hermine, le blanc : la tourterelle qui dépose rituellement une hostie sur la pierre du Graal est blanche. Les emblèmes des chevaliers du Graal sont blancs. L'émergence de cette couleur de la première fonction est le signe de la complétude de l'initiation de Parzival : le héros a traversé les trois règnes de la fécondité réglée et de la fertilité, de l'idéal guerrier et de l'ordre sacré pour devenir l'homme nouveau et parfait dont la destinée de sable, de gueules et d'hermine réunit dans sa personne ainsi parachevée les trois niveaux fonctionnels indo-européens resurgis dans l'idéal courtois du chevalier et du roi.

A cette symbolique indo-européenne des couleurs, maintes fois décrite et centrée ici sur le personnage de Parzival, vient s'adjoindre un ultime témoignage de la tradition indo-européenne, relatif, dans le roman de Wolfram, à la guérison d'Anfortas. Il s'agit ici de la classification des médecines en trois types, classification remarquée et décrite d'abord par James DARMESTETER, puis étudiée successivement par Hermann HIRT, Emile BENVENISTE et Jean FILLIOZAT, reprise enfin et intégrée au schéma trifonctionnel par Georges DUMÉZIL (cf. pp. 301-303). Il est en effet manifeste, d'après tous ces auteurs, que la tradition indo-européenne connaît trois modes de guérison : par les plantes ou les médicaments, décoctions, infusions, potions ou onguents tout d'abord, moyens naturels à la portée des agriculteurs ou cueilleurs pour traiter « la consommation qui ronge l'amaigri » et les maladies organiques; par le fer, l'incision, le couteau ensuite, les moyens chirurgicaux qui soignent fractures et blessures à la façon dont les guerriers combattent; enfin par les formules, l'incantation, le charme ou encore la prière, en un mot par la magie. J'ai moi-



même tenté dans cette revue (12) de montrer comment le schème trifonctionnel des trois médecines était présent dans le monde germanique ancien. J.M. PASTRÉ en décèle la persistance christianisée dans les trois tentatives faites pour obtenir la guérison du roi du Graal : la médecine du fer, l'art du chirurgien, échoue à guérir celui-ci et le laisse infirme, bien que le médecin soit parvenu à retirer le tronçon de hampe et le fer de lance qui étaient restés fichés dans la blessure; les plantes ou les minéraux ne réussissent pas mieux dans le cas d'Anfortas, alors que, appliqués à des personnages comme Eneas ou Tristan, ils ont quelque efficacité dans d'autres textes célèbres de la littérature médiévale; seule la question posée par Parzival - synthèse de «formule incantatoire» et de «prière à genoux» - parvient à guérir magiquement ou miraculeusement Anfortas (p. 363). «La question posée à l'oncle prend ainsi chez Wolfram valeur d'une incantation curatrice», écrit PASTRÉ, et nous ajouterons qu'elle est, comme l'incantation de Wodan dans le *Charme de Mersebourg*, la parole de première fonction, seule efficace et souveraine. On lira avec grand intérêt les pages où sont étudiés les modes de substitution par lesquels les rites qui s'étaient «maintenus en Europe, directement issus de la tradition indo-européenne» (p. 364) avaient été recouverts d'un «verniss chrétien», et l'on retiendra cette phrase qui peut être considérée comme une définition de la thaumaturgie mise en œuvre à Munsalvæsche lors de la seconde visite de Parzival : «Ce syncrétisme très médiéval allie en effet la procédure incantatoire héritée des Indo-Européens et le pouvoir surnaturel de la parole telle que la Bible en donne tant d'exemples». Mais le pouvoir de la parole, du Verbe, est-il un motif d'origine uniquement biblique? Wodan ne prouve-t-il pas dans le second *Charme de Mersebourg* qu'il est seul, parmi les divinités intervenues, à détenir le pouvoir de la parole ou du moins à proférer la parole puissante?

La conclusion du livre nous offre quelques perspectives sur les origines de la légende du Chevalier au Cygne, vraisemblablement liées au culte indo-européen des Jumeaux Divins, Dioscures ou Açvins (ou Alces), «divinités de la fertilité végétale, animale et humaine» (p. 443), souvent représentés sous forme

---

(12) J.P. ALLARD : «Du second Charme de Mersebourg au Viatique de Weingarten», *E.I.E.* Septembre 1985, pp. 33-53.



de cygnes, et sans doute évoqués dans les deux fils jumeaux de Parzival, Kardeiz et Loherangrin.

Ce livre, destiné sans aucun doute à demeurer un ouvrage de référence, montre toute l'étendue du domaine d'application de la méthode dumézilienne dans les études médiévales. Les aperçus que nous en donnons ici demeurent succincts si on les compare à l'ampleur et à la densité de l'ouvrage, à la précision des analyses et à la masse des faits répertoriés. Il n'est cependant pas inutile de préciser que cette synthèse consacrée au *Parzival* ne constitue pas la totalité des enquêtes menées par J.M. PASTRÉ sur la littérature médiévale allemande dans le domaine des recherches duméziliennes. La matière tristanienne lui a offert l'occasion de mettre en lumière la parenté de structure qui unit certains de ses épisodes initiaux aux mythes indiens, grecs, romains, non par emprunt, mais par communauté d'origine (13). Le plus significatif de tous est à cet égard celui d'Indra et du Tricéphale, mais nombre de motifs épars dans les matières narratives du monde indo-européen - notamment le péché d'Héraclès - resurgissent dans le récit médiéval et nous permettent de souscrire à ce jugement :

«Tristan semble donc bien l'héritier et l'avatar romanesque de ces dieux ou demi-dieux indo-européens qui allient à la force guerrière l'amour et les arts.

---

(13) «L'adoubement de Tristan : la structure tripartite d'armure et de vêtue chez Gottfried de Strasbourg», in : *PRIS-MA VII* (1991) pp. 99-106; «Le péché de Tristan», in : *Les perversions sexuelles au Moyen Age*, Greifswald 1994 (Wodan 46) pp. 153-167; «Morhold et le Tricéphale : les sources indo-européennes du mythe tristanien», in : *L'unité de la culture européenne au Moyen Age*, 1994 (Wodan 38) pp. 77-94; «Eléments de géographie mythique : les romans médiévaux de Tristan», in : *La géographie dans les textes narratifs médiévaux*, Greifswald 1996 (Wodan 62), pp. 93-101; «Le personnage de Tristan : figure historique ou figure littéraire», in : *Le héros dans la réalité, dans la légende et dans la littérature médiévale*, (Wodan 63), pp. 97-105; «L'enfance de Tristan ou la transposition médiévale d'un motif indo-européen», in : *Traduction, transcription et adaptation au Moyen Age* (Bien dire et bien apprendre 13), Lille 1996, pp. 87-98; «Tristan, Hercule et Indra : les origines du rapt du bétail dans la matière tristanienne», in : *Tristania XVII* (1996) pp. 71-84. «Les deux chiens de la matière de Tristan», in : *Hommes et animaux au Moyen Age*, Greifswald 1997 (Wodan 72) pp. 67-79.



Il resterait à citer encore le champion scandinave Starkaðr, guerrier musagète comme Héraclès, son équivalent grec, ou encore le héros du roman perse *Wis et Râmin*, guerrier poète et musicien, sans qu'il soit pour autant requis de parler d'influence des uns sur les autres : ces diverses matières indo-européennes renvoient une fois encore à de communes structures ancestrales». (14).

Un examen du *Roman d'Eneas* français et de l'*Eneit* de Heinrich von Veldeke mène à des conclusions similaires : les trois femmes qui comptent dans la destinée d'Enéas : Créuse, Didon, Lavinia, sont à leur tour, à l'instar des trois déesses soumises au Jugement de Pâris, à l'origine d'un «de ces drames de choix que connaissait si bien toute l'aire indo-européenne» (15). Créuse, assez longuement évoquée dans l'*Enéide* de Virgile, est presque passée sous silence dans les romans médiévaux de la «matière antique». Il est toutefois précisé qu'elle s'est perdue, ou a été perdue par son époux, et le rôle de messagère des dieux que Virgile faisait tenir à son fantôme (ordonnant à Enée de fuir, au nom des dieux, maîtres des destinées) revient à Vénus elle-même dans le poème de Veldeke. Enée a honte de fuir Troie en flammes sans combattre les armes à la main, quitte à trouver une mort qui sauvegarderait son honneur. L'abandon de la femme et l'oubli des armes sont à cet instant ses deux «péchés». Le troisième, qui le guette, mais auquel il ne succombera pas, est l'oubli des dieux. Car il reçoit de ces derniers l'ordre de fuir Troie *sans* combattre, donc de privilégier, fût-ce au prix de l'honneur, la première fonction. Par la suite, Didon répètera avec lui à Carthage le rôle de séductrice qui a été celui d'Hélène vis-à-vis de Pâris. Près d'oublier la mission qui lui a été assignée par les dieux - gagner l'Italie pour y fonder une nouvelle souveraineté qui doit devenir celle de Rome éternelle - Enée abandonnera cette amante qui est elle-même en proie à un

---

(14) «Tristan et Héraclès : la mort violente et le destin du héros», in : *La violence dans le monde médiéval* (Senefiance 36), Aix-en-Provence 1994, pp. 377-393.

(15) «D'est en Ouest : la carrière héroïque d'Enée», in : *Monde oriental et monde occidental dans la culture médiévale*, Greifswald 1997, (Wodan 68), pp. 101-116; «Réduction et amplification dans les romans d'Enée : Créuse et Lavine dans l'*Enéide* virgilienne, le *Roman d'Eneas* et l'*Eneit* de Heinrich von Veldeke», in : *PRIS-MA* XIII (1997), pp. 209-219.



délire amoureux et sensuel indigne de la souveraineté qu'elle prétend exercer sur Carthage. Sur l'ordre des dieux, il fuira de nouveau, honteusement, mais en échappant à une recréantise semblable à celle d'Erec et en conservant le trait principal de sa personnalité, en fonction duquel il est promis à la royauté et à la succession de Latinus : car il est avant tout le *pius Aeneas*, l' élu des dieux; il n'a pas à faire ses preuves dans le registre de la troisième ni de la deuxième fonction, du moins tant qu'il n'a pas atteint les rivages de l'Hespérie promise, l'Italie où il se gagne pour toujours une épouse qui devient l'incarnation d'une souveraineté sans fin. Ses fautes, «le renoncement aux armes et l'abandon de la femme» sont «autant de signes bénéfiques d'obéissante piété» (16), qualité éminente des desservants de la première fonction.

Le Cycle de Charlemagne, quoique moins étudié, n'est pas moins riche de motifs trifonctionnels : Ganelon trahit par aliénation irrémédiable aux valeurs de la troisième fonction : beauté, luxe, tendresse de cœur, souci excessif de la famille, goût de la paix et amour de ses «aises», faiblesse face à l'or corrompteur. La mort des preux n'est due qu'à sa trahison et Roland s'en rend compte trop tard, mais il n'y a de la part de ce dernier qu'erreur et non pas faute (17). Ailleurs (18), les «enfances de Charlemagne» sont à rapprocher de celles de Tristan par les similitudes qu'elles offrent avec les légendes d'Héraclès, de Cuchulain et les mythes de l'Inde védique. Enfin, nous découvrons dans les mêmes sources les modèles mythiques de Rennewart-Rainouart, notamment dans l'épisode truculent où ce personnage de l'*Aliscans* français et du *Willehalm* de

---

(16) Cf. «D'Est en Ouest...», art. cit. note 15, p. 116.

(17) «Roland et Ganelon : le péché du guerrier dans la *Chanson de Roland* et dans le *Rolandslied*», in : *Chanson de Roland et Rolandslied*, Greifswald 1997, (Wodan 70), pp. 93-115.

(18) «Quelques traits héroïques des enfances de Charlemagne», in : *Enfances romanesques*, III, PRIS-MA XIII, N° 1, (1997) pp. 81-89; «Rainouart et Rennewart : un guerrier aux cuisines», in : *Burlesque et dérision dans les épopées de l'Occident médiéval*. Actes du colloque international des *Rencontres Européennes de Strasbourg* et de la *Société Internationale Rencesvals (Section Française)* (Strasbourg, 16-18 septembre 1993) publiés sous la direction de Bernard Guidot, Paris 1995, pp. 123-131.

richesse et aux bienfaits terrestres dont jouit le corps - leur convergence réconcilie Dieu et le Monde et représente une négation du système clunisien binaire qui opposait le ciel à la terre.

Il y aurait sans doute lieu de mettre le poème de Walther en relation avec le second *Charme de Mersebourg* cité plus haut. J'avais pressenti le rapport en quelque sorte généalogique qui les unit, à mon sens, - tant sur le plan thématique que sur le plan formel - dans une note de l'article publié dans *E.I.E.* N° 14, Septembre 1985 (p. 47, note 30) et je ne puis que rendre hommage à Jean-Marc PASTRÉ d'avoir donné à cette question toute la dimension qui lui revient dans le domaine des études relatives à la civilisation courtoise comme dans celui des recherches dédiées à la continuité traditionnelle de l'imaginaire indo-européen tel qu'il se manifeste dans la longue durée. La présente récession de ses travaux n'a eu d'autre ambition que de les faire mieux connaître à nos lecteurs et d'en produire une analyse suffisamment étoffée et précise pour engager ces derniers à découvrir, partout où elle leur sera accessible, cette interprétation critique nouvelle, à la fois rigoureuse et originale, des racines de notre héritage littéraire médiéval.

**JEAN-PAUL ALLARD**



## LA REVOLUTION FRANCAISE

### Essai d'interprétation trifonctionnelle

Consécutive de la mise en pratique de la méthode comparative, l'idéologie tripartite indo-européenne définie par Georges Dumézil a prodigieusement transformé la recherche dans le domaine des sciences humaines. Si la mythologie et l'histoire des sociétés anciennes ont été les premières bénéficiaires des travaux de l'auteur et de ses disciples, il n'en demeure pas moins que le modèle dumézilien offre des perspectives immenses dont on n'a pas fini de mesurer l'ampleur. La méthode a depuis été appliquée avec succès au Moyen Age, dont personne n'oserait nier aujourd'hui qu'il fut une période trifonctionnelle (1), ainsi que, ponctuellement, à d'autres périodes de l'histoire comme nous allons le voir. C'est donc en ce sens que nous voudrions ici tenter une analyse dumézilienne de la Révolution française, sans prétendre bien sûr, dans le cadre étroit d'un simple article, épuiser le débat. Il nous est apparu essentiel en effet d'appréhender cet événement fondamental de l'histoire par un biais entièrement nouveau, donnant ainsi un éclairage différent de ceux auxquels nous ont habitués les historiens. C'est un nouvel axe de recherche que nous proposons ici, axe qui permettra peut-être de relancer le débat sur cette période si controversée de l'histoire.

---

(1) Voir J. BATANY, «Des trois fonctions aux trois états», *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, XVIII, 1963, p. 933-938, et «En France vers 1200 : les formules définissant la société tripartite», *Etudes Indo-Européennes*, 1988, p. 145-175.

## L'HISTORIOGRAPHIE REVOLUTIONNAIRE

Avant d'aborder notre démonstration, il convient d'exposer brièvement la question de l'historiographie de la Révolution, de façon à nous positionner dans le débat. Notre ambition se borne ici à relater les tendances idéologiques et les grands mouvements, qui ont présidé à l'élaboration de cette historiographie.

L'histoire de la Révolution a commencé d'être écrite très tôt, dès le début du XIX<sup>ème</sup> siècle, et parfois par certains de ses acteurs, comme Philippe Buonarroti, compagnon de Gracchus Babeuf (2). Mais d'abord sujette à toutes les critiques royalistes, objet de pamphlets virulents, elle ne rencontra son premier champion qu'en 1824 en la personne d'Auguste Mignet, auteur d'une *Histoire de la Révolution française de 1789 à 1814*. Cette publication fut le premier effort non seulement de réhabilitation de la période, mais aussi la première tentative d'explication claire. Mignet tentait en vain de rompre avec les passions politiques pour présenter l'événement dans sa dimension historique. Ce ne fut cependant qu'avec *l'Histoire de la Révolution française* (1847-1853) de Jules Michelet et *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856) d'Alexis de Tocqueville, que débutèrent véritablement les travaux des historiens. Si Tocqueville cherchait déjà à interpréter le sens de l'événement en l'abordant par le biais des institutions, montrant qu'elle ne fut finalement qu'une radicalisation du système centralisateur louis-quatorzien, Michelet au contraire allait donner le ton de toute l'historiographie, qui demeurerait très passionnelle, en prenant parti quant à lui pour le peuple - un peuple sublimé, «Job sur son fumier» -, c'est-à-dire en faisant l'apologie de la Révolution. Ainsi l'approche historique de cette période allait très vite devenir le reflet des opinions de chacun des auteurs qui allaient s'en emparer, tant il est vrai qu'elle ne pouvait que s'inscrire aussi dans le débat politique très instable du XIX<sup>ème</sup> siècle. A Michelet allait s'opposer Hippolyte Taine avec ses *Origines de la France contemporaine* (1876-1893). Non pas que l'auteur fut convaincu de royalisme, mais il estimait que la

---

(2) PH. BUONARROTI, *La Conspiration pour l'égalité, dite de Babeuf*, Bruxelles 1828.



République et l'Empire napoléonien étaient des tyrannies pires que la monarchie, en raison du sectarisme dans lequel ils avaient fait tomber la France. Le débat devait considérablement s'envenimer au tournant du siècle avec ce que l'on a appelé «l'affaire Chaumette» (3), durant laquelle se déchaînèrent les prises de position politique. Fernand Braesch, élève d'Alphonse Aulard (premier titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution créée en 1885 à la Sorbonne) (4), s'opposa violemment à Albert Mathiez à cette occasion. L'incompréhension le disputa à la mauvaise foi à propos de la prétendue homosexualité de Chaumette, révélant par là l'impasse dans laquelle s'était engagée cette première approche historique de la Révolution.

Cette période, proprement idéologique, résultat en quelque sorte des haines irréductibles suscitées par la Révolution elle-même (5), s'éteignit donc avec l'instauration définitive de la République en France, entre 1880 et 1905. Une approche plus rationnelle du phénomène allait suivre, en même temps qu'une nouvelle historiographie, inspirée du marxisme, allait s'imposer autour de la question de la lutte des classes, illustrant les noms de Jean Jaurès (*Histoire socialiste*, t. I-IV, 1901-1904), de Mathiez (*La Révolution française*, 1922-1927) et d'Albert Soboul (spécialiste entre autre des sans-culottes). Reflet des triomphes socialiste et communiste au XX<sup>ème</sup> siècle, cette tendance dite «de

---

(3) Pierre-Gaspard, dit Anaxagoras CHAUMETTE (1763-1794) fut procureur de la Commune de Paris après le 10 août 1792. Proche de la sans-culotterie, il mourut guillotiné. Ses papiers, conservés aux Archives Nationales, conservent certaines lettres de jeunesse à des amis. Très sentimentales, elles ont fait taxer leur auteur de pédérastie, et c'est autour de cette question que se développa «l'affaire Chaumette».

(4) AULARD est l'auteur d'une *Histoire politique de la Révolution française*, 1901. On remarquera que la date de création de la chaire d'histoire de la Révolution à la Sorbonne, 1885, est hautement symbolique. Elle correspond aux années d'installation définitive de la République en France.

(5) Il convient de citer à ce propos l'*Abrégé des Mémoires pour servir à l'histoire des Jacobins*, ouvrage de l'abbé Barruel publié à Hambourg en 1798, dans lequel l'auteur affirme que la Révolution fut le résultat d'un complot maçonnique.



gauche» fut battue en brèche dès 1954 par Albert Ollivier avec son *Saint-Just et la force des choses*, puis en 1965 par François Furet et Denis Richet, qui estimaient dans leur *Révolution française* que la République et surtout la Terreur étaient des «dérives» de la Révolution. Toutefois ces historiens dits de «droite» ne remettaient pas en cause fondamentalement le processus révolutionnaire. Simplement, aux revendications communistes de l'héritage jacobin et robespierre, ils opposaient une conception bourgeoise de l'événement. Autrement dit, la première révolution, jusqu'en 1792, était parfaitement acceptée, au nom du libéralisme économique, de même que la «République bourgeoise» (6) de l'après 9 thermidor. Tous ces historiens, marxistes d'une façon ou d'une autre, avaient relégué dans l'ombre les clivages idéologiques du XIX<sup>ème</sup> siècle, et la tendance contre-révolutionnaire, exclue désormais du débat, s'était confinée dans l'histoire des guerres de Vendée et de la chouannerie (Jean-François Chiappe). On aura remarqué aussi que l'histoire de la Révolution s'était désormais coupée de l'Empire, ce qui n'avait pas été le cas au XIX<sup>ème</sup> siècle (Mignet, Taine) (7). De là, nécessairement, une compréhension partielle de l'événement. Tous les historiens, hyperspécialisés, ne regardent plus la Révolution que d'une manière interne, comme une fin en soi, et sont devenus incapables de la replacer en perspective dans l'histoire, même si Michel Vovelle, successeur de Soboul à la Sorbonne, conscient du problème, a commencé par le biais de l'histoire des

---

(6) Nous empruntons ce titre à l'une des parties du livre de François FURET et Denis RICHET.

(7) Ceci pose la question, jamais vraiment résolue, de la fin de la Révolution. Pour certains, l'exécution de Robespierre sonne le glas de la montée en puissance de l'événement (Michelet). Pour d'autres, et c'est la date la plus couramment retenue de nos jours, il s'agirait du coup d'Etat de Bonaparte, les 18 et 19 brumaire, qui marque la fin de la véritable démocratie en même temps que l'installation définitive de la bourgeoisie au pouvoir (Lefebvre). Cependant, il n'est pas entièrement faux d'y adjoindre sinon l'Empire napoléonien, du moins le Consulat, qui dérivent directement de l'événement. Si l'on retient uniquement la période de montée de la Révolution, la date de l'automne 1793 est envisageable: par leur intégration dans la politique, les sans-culottes cessent leurs activités de poussée sociale. Ce qui explique par ailleurs l'échec de leur soulèvement dans la nuit du 9 au 10 thermidor.



mentalités l'analyse du «temps long» face au «temps court» que représente l'événement. Un premier effort pour sortir la Révolution de son carcan d'interprétations idéologiques et politiques avait déjà été entrepris par Jacques Godechot en 1956, avec *La Grande Nation. L'expansion révolutionnaire de la France dans le monde. 1789-1799*. Dans ce livre, l'auteur tentait de montrer que la Révolution n'était «qu'un aspect d'une révolution occidentale, ou plus exactement atlantique, qui a commencé dans les colonies anglaises d'Amérique». Mais en fait, on peut faire remonter la tentation révolutionnaire au XVII<sup>ème</sup> siècle, avec Cromwell en Angleterre. Ce qui distingue cependant la Révolution française des autres révolutions, c'est le radicalisme de son idéologie. Elle seule a balayé les anciens fondements sociaux et en ce sens, seule la révolution russe de 1917 peut effectivement lui être comparée. D'où provient cette idéologie égalitaire, c'est là la vraie question ? Certes, les utopistes des XVI<sup>ème</sup>, XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles l'ont évoquée, mais plus pour se représenter l'Age d'Or que pour l'appliquer véritablement. Il y a là comme une subversion structurale qu'on ne peut nier.

La recherche en demeure toujours à ce stade actuellement, opposant encore ceux que Babeuf dans son numéro du 15 brumaire an IV (6 novembre 1795) du *Tribun du peuple*, appelait les «plébéiens», les pauvres, aux «patriciens», les riches, mais niant toute participation des royalistes dans le débat. Tant il est vrai que ceux-ci sont assimilés aux nantis. Nous verrons qu'en fait le problème est nettement plus compliqué. Il y a fort à parier cependant que la chute du communisme à l'Est ne mette gravement en péril l'interprétation marxiste de la Révolution, d'autant que de nouvelles théories naissent, qui n'ont pas encore été appliquées à l'événement, mais qui permettront sans aucun doute de le repenser d'une manière nouvelle. C'est précisément ce que nous allons tenter de faire ici en nous appuyant sur la trifonctionnalité telle que l'a définie Georges Dumézil. Il convient cependant de rappeler que des ouvertures en ce sens ont été proposées par André Delaporte, dans plusieurs articles portant sur le XVIII<sup>ème</sup> siècle (8).

---

(8) André DELAPORTE, «Témoignages de la tripartition fonctionnelle dans la France d'Ancien Régime», *Etudes Indo-Européennes*, mai 1986, pp. 1-49; «Aspects de la fonction royale dans quelques oeuvres utopiques des dix-septième

## LA QUESTION STRUCTURALE

Avant d'aborder notre étude, il convient toutefois de poser les fondements théoriques de notre recherche et d'explicitier notre démarche.

L'extension du débat dumézilien, qui n'en est encore qu'à ses débuts, pose de façon aiguë la problématique scientifique dont relève cette étude. Aussi, nous ne pouvons passer sous silence une question plus théorique qui concerne l'historicité des structures. C'est là un vaste débat que connaissent déjà les sciences mathématique et physique, et qu'il convient d'étendre à d'autres domaines, comme celui des sciences humaines. Dans son *Anthropologie structurale* (9), Claude Lévi-Strauss a parfaitement exposé les quatre conditions auxquels doivent répondre les modèles théoriques pour mériter le nom de structures. «En premier lieu, une structure offre un caractère de système. Elle consiste en éléments tels qu'une modification quelconque de l'un d'eux entraîne une modification de tous les autres. En second lieu, tout modèle appartient à un groupe de transformations dont chacune correspond à un modèle de famille, si bien que l'ensemble de ces transformations constitue un groupe de modèles. Troisièmement, les propriétés indiquées ci-dessus permettent de prévoir de quelle façon réagira le modèle, en cas de modification d'un de ses éléments. Enfin, le modèle doit être construit de telle façon que son fonctionnement puisse rendre compte de tous les faits observés». Nous verrons que le modèle trifonctionnel de Dumézil répond à toutes les caractéristiques énoncées par Lévi-Strauss. Il se présente en effet comme une structure organique formée de trois fonctions (10) liées entre elles de façons différentes, mais solidaires jusque

---

et dix-huitième siècles», *Etudes Indo-Européennes*, 1989, pp. 143-191.

(9) Claude LEVI-STRAUSS : *Anthropologie structurale*, Paris 1958, p.306.

(10) La notion de fonction peut prêter à confusion. Elle est en effet revendiquée comme la clef d'une théorie scientifique, le fonctionnalisme, et possède alors plusieurs sens, reliant la réalité d'un constat à son analyse conceptuelle. A aucun moment cependant elle ne se trouve en relation avec d'autres fonctions au sein d'une structure.



dans leurs oppositions. Cependant, sous l'influence d'éléments intérieurs ou extérieurs divers (11), cette structure peut varier et se transformer. C'est qu'à l'inverse d'une structure mathématique ou physique, la structure organique comporte des fonctions vivantes qui tendent à bouger et à se réorganiser, au profit éventuellement de l'une ou l'autre de ces fonctions. La structure peut même finir par se désorganiser, en même temps que la fonction «déstabilisatrice» tend à nier l'existence des autres. Est-ce à dire cependant que les fonctions éliminées n'existent plus ? C'est sur ce point que notre étude peut précisément apporter un début de réponse.

Cela pose la question de la permanence (et de l'innéité) des structures, puisque comme nous allons le montrer, le débat se développe d'une manière interne à la structure trifonctionnelle. Nous verrons ainsi que l'on peut à la fois parler de la «variabilité» des structures, autant que de leur «permanence». Aussi pourrions-nous conclure à la tendance naturelle des structures à se rétablir dans leur harmonie originelle, après qu'elles ont subi des variations. On parlera dès lors d'autorégulation des structures. L'histoire peut en ce sens fournir des exemples parfaits de structures déstabilisées ayant tendance à se rétablir avec le temps. Sans doute est-ce par ce biais qu'il faut analyser le parallélisme idéologique que l'on peut observer entre les sociétés antiques d'une part et le Moyen Age d'autre part. Même si les formes extérieures divergent, politiquement, socialement, géographiquement, ethniquement, culturellement, etc., il n'empêche que l'idéologie structurale trifonctionnelle demeure. Ce qui signifie qu'une structure perdure dans la dynamique, et l'on pourra dès lors parler de stabilité structurale (12). Tout système tend en effet à retrouver naturellement

---

(11) «Il faut distinguer les transformations *dans le système* et les transformations *du système*», écrivent J.P. COT et J.P. MOUNIER dans leur petit ouvrage intitulé *Pour une sociologie politique*, Paris 1974, (Collection Points), Tome I, p. 70.

(12) COT et MOUNIER, *op. cit.*, p. 70, parlent de «stabilité interne» et d'«instabilité hors limite».

son équilibre, même si des éléments intérieurs (13) ou extérieurs (14) viennent déstabiliser son bon équilibre et enrayer son bon fonctionnement. On remarquera à ce propos à quel point le développement dynamique de la structure répond aux critères de la dialectique, sorte de spirale rétroactive temporelle sans fin (15).

On aura compris que notre propos considérera la Révolution française moins comme une révolution en profondeur que comme un fait historique de surface, dont le sens véritable est à rechercher dans la structure trifonctionnelle originelle. L'événement sera donc perçu ici comme la partie visible du dérèglement profond de la structure, sujette à des pressions qui l'ont obligé à réagir. Il ne s'agira pas cependant pour nous de déterminer tous les éléments ayant produit la déstabilisation de la structure d'Ancien Régime, qui sont vraisemblablement multiples, aussi bien internes qu'externes, et sont vraisemblablement intervenus conjointement pour la forcer à bouger et à se transformer. Notre étude n'a que l'ambition d'analyser dans le cadre de ce qui vient d'être exposé, comment s'est déréglée cette structure, et comment avec le temps, des événements tout aussi superficiels que la Révolution elle-même, ont tenté de rétablir son équilibre. Ce qui signifie que le débat trifonctionnel demeure, même si deux fonctions semblent avoir été éliminées par la Révolution, ainsi que nous allons le voir.

Cela revient à placer la Révolution en perspective historique longue, aussi bien en amont qu'en aval, alors que la plupart des spécialistes tendent à la

---

(13) Par exemple, la tentative de déstabilisation du pouvoir par Etienne Marcel, prévôt des marchands, au XIV<sup>ème</sup> siècle, fut interne à la structure trifonctionnelle de l'Ancien Régime. Voir plus bas.

(14) Le christianisme, par exemple, officialisé en 313 par Constantin, fut l'un des éléments extérieurs qui provoquèrent la destruction de l'Empire romain.

(15) A partir du moment où une structure est considérée comme dynamique, elle se transforme dans le temps non pas linéairement, mais selon des lois dialectiques de mutation (*aufheben*). Sur ce point, on lira l'exemple cité à propos du marxisme, bien que très réducteur, par Jean PIAGET dans *Le structuralisme*, Paris 1968, p. 101-108.



considérer comme un tout (16), et à ne la concevoir que par elle-même. Or cela n'est possible que jusqu'à un certain point, et selon d'autres critères scientifiques que ceux adoptés ici, critères qui ont jusqu'alors prioritairement été retenus par les historiens. Nous allons au contraire tenter de montrer à travers elle les idées que nous évoquions, relatives à la variabilité et à la permanence structurales. C'est dire que nous ne considérerons pas la Révolution comme une structure en soi, mais au contraire comme le fait historique apparent de la déstabilisation d'une structure.

### *LA TRIFONCTIONNALITE*

Ainsi que l'écrit Jean Haudry (17), «un nombre impressionnant de témoignages, formules ternaires appliquées à des divinités ou servant à les désigner, groupes ternaires de notions, d'objets ou d'événements, schémas narratifs tripartis simples ou complexes, montrent à l'évidence que la répartition des activités divines et humaines, sociales et cosmiques, entre les trois fonctions de souveraineté magico-religieuse, de force (principalement guerrière), de production et reproduction, constituait pour les Indo-Européens l'axe principal de leur réflexion». La trifonctionnalité, modèle structural théorique, fut dégagée en 1938 par Georges Dumézil, «après de longs tâtonnements et de nombreux faux pas» (18), et Emile Benvéniste, à la suite de nombreuses observations et analyses sur les différents peuples du monde indo-européen. Mais tandis que Benvéniste demeurait surtout un linguiste, Dumézil s'appliquait à sonder idéologiquement la théorie en abordant le domaine mythologique, ce qui lui permit de dégager l'essence de l'esprit indo-européen aussi bien dans la religion que dans les institutions, la littérature ancienne, la conception de l'individu, la médecine, etc. Tous ces aspects étant par ailleurs liés par une interdépendance

---

(16) Clemenceau disait: «La Révolution est un bloc».

(17) Jean HAUDRY, *Les Indo-Européens*, Paris 1981, p. 20.

(18) Georges DUMEZIL, *Les dieux souverains des Indo-Européens*, Paris 1986, p. 9.

structurale. Il n'est pas dans notre propos de développer à travers des exemples la théorie trifonctionnelle dont la validité est désormais reconnue. Nous nous bornerons ici à exposer le contenu idéologique des trois fonctions qui composent cette structure, et à rappeler les conceptions dynamiques de la trifonctionnalité, qui sont en fait au cœur de notre démonstration. Pour le reste, nous renvoyons le lecteur aux ouvrages classiques de G. Dumézil, *L'idéologie tripartite des Indo-Européens* (Bruxelles 1948), *Les dieux souverains des Indo-Européens* (Paris 1977), *Heur et malheur du guerrier* (Paris 1985), *Mythe et Epopée, I, II, III* (Paris 1968), ainsi qu'aux livres d'E. Benvéniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes* (Paris 1969) et Jean Haudry, *Les Indo-Européens* (Paris 1981).

Les trois fonctions peuvent être définies de la manière suivante :

- fonction souveraine, elle-même dédoublée en un aspect juridique et en un aspect magique (religieux) ;
- fonction dynamique, souvent mais non exclusivement guerrière (force brutale) ;
- fonction productrice et reproductrice (fertilité-fécondité).

Ce schéma notionnel, qui se retrouve donc partout dans le monde indo-européen, présente également une histoire de l'humanité des plus intéressantes, dès lors qu'on la met en parallèle avec les événements historiques, ainsi que nous allons le faire ici pour la Révolution. En effet, il faut savoir que la troisième fonction, mal dégagée du chaos originel, n'a été raccrochée aux deux autres qu'à la suite de «guerres de fondation», dont les textes antiques nous ont conservé la trace, et qui sont peut-être le reflet d'événements réels (Romains contre Sabins dans l'histoire romaine, dieux Ases contre dieux Vanes dans la théogonie scandinave). Ainsi que le dit E. Benvéniste, «un long silence suit la conquête. Mais bientôt, de l'ordre nouveau qu'ils (les petits groupes guerriers indo-européens envahisseurs) fondent, jaillit une culture d'abord chargée d'éléments locaux, puis se développant en formes toujours plus neuves et



audacieuses» (19). Ce qui signifie que les peuples indo-européens ont été capables d'imprimer leur marque idéologique aux peuples qu'ils avaient conquis. Le fait semble évident en ce qui concerne les Hellènes installés en Crète, envahis par les Doriens qui détruisirent leur civilisation, puis après un long silence, relancèrent la culture grecque avec l'éclat qu'on lui connaît. Nombreux sont les mythes qui, comme chez les Scandinaves, nous rappellent l'alliance conçue entre les fonctions supérieures et la troisième fonction. En ce cas précis, le dieu Odhinn obtint le savoir magique des dieux Njördr et Freyr après les avoir institué prêtres. Il ressort de tout ceci que la troisième fonction doit impérativement être en accord avec les deux autres pour établir une harmonie aussi bien cosmique que sociale et humaine, au risque de retomber dans les travers du chaos originel. Elle demeure donc un facteur d'instabilité, qui l'oppose finalement aux deux autres fonctions. Un équilibre doit donc être trouvé, où chacun occupe une place bien déterminée, au service des autres, afin d'éviter toute guerre civile. Qui transgresse l'ordre établi est sévèrement réprimandé, comme le Loki scandinave sur lequel nous reviendrons. Paradoxalement, cette concorde instable demeure cependant un facteur dynamique du corps organique social indo-européen, même si ce dynamisme fait courir de graves dangers à la communauté.

Tout est donc fonction d'équilibre, et les débordements fonctionnels, particulièrement ceux des guerriers, sont très redoutés. D'autre part, si la troisième fonction est généralement regardée avec défiance, sinon méprisée, pour son avidité surtout, on ne condamne pas le travail manuel. Seule la spéculation est accablée, parce qu'elle distingue officiellement les riches des pauvres, et provoque l'envie et la guerre. A la vertu, au mérite, à la gloire, elle substitue un dérèglement qui menace gravement l'unité du corps social.

Au sein de cette structure, deux figures jouent un rôle plus important que les autres. Ce sont d'une part le chef, et d'autre part celui que Jean Haudry nomme «l'ennemi caché de l'intérieur» (20). Pour ce qui concerne le souverain,

---

(19) Emile BENVENISTE, *Revue de synthèse, synthèse historique*, 1939, p. 18, cité par HAUDRY, *op.cit.*, p. 125.

(20) HAUDRY, *op. cit.*, p. 24-25.



celui-ci est partout issu de la communauté fonctionnelle guerrière. Cependant, il transgresse les fonctions. Sa consécration lui confère le caractère de chacune des trois fonctions, dont il est le garant. Le roi assure la prospérité en même temps qu'il agit pour conserver la cohésion fonctionnelle : il remporte la victoire et rend la justice. Le charisme est essentiel pour accéder au rang de souverain. Tacite rapporte qu'on choisit les rois chez les Germains en raison de leur noblesse, alors qu'on choisit les chefs militaires d'après de leur valeur. «Le roi, écrit G. Dumézil, est tantôt supérieur, du moins extérieur à la structure trifonctionnelle, où la première fonction est alors centrée sur la pure administration du sacré, sur le prêtre plutôt que sur le pouvoir, sur le souverain et ses agents ; tantôt le roi - roi-prêtre alors autant et plus que le roi gouvernant - est au contraire le représentant le plus éminent de cette fonction ; tantôt il présente un mélange variable d'éléments pris aux trois fonctions» (21). Ce texte montre bien le dédoublement de la première fonction, juridique et / ou religieuse. Cependant, le rôle du chef est primordial. S'il vient à transgresser l'un de ses devoirs, il risque d'entraîner son peuple avec lui, et il devient nécessaire de se débarrasser de lui, puisqu'il n'assure plus sa fonction. Le manquement du roi est une notion fondamentale dans la conception d'harmonie organique de la société indo-européenne. Dans son article sur «La royauté wotanique des Germains. I», J.P. Allard (22) cite un texte extrait de l'*Ynglinga Saga* (XV) relatant la mise à mort du roi de Suède Domaldi qui ne parvenait pas à apporter la prospérité à son peuple, manquement grave à ses fonctions.

Le deuxième personnage qui nous occupe ici, «l'ennemi caché de l'intérieur», menace lui aussi l'harmonie trifonctionnelle, et ce d'une manière plus dramatique encore que tous les autres aspects déstabilisateurs envisagés jusqu'à présent. Son prototype mythologique est le Loki scandinave, que G. Dumézil a mis en parallèle avec le Syrdon ossète (23). Originellement, il est le

---

(21) Georges DUMEZIL, *L'idéologie tripartite des Indo-Européens*, Bruxelles 1948, p. 32-33.

(22) J.P. ALLARD, «La royauté wotanique des Germains», *Etudes Indo-Européennes*, I, 1982, p. 65-83 ; II, p. 31-57.

(23) G. DUMÉZIL, *Loki*, Paris, Flammarion, 1986.



moteur dynamique du destin, l'image du feu de la parole. Fils de géant glissé dans la communauté des dieux Ases de première et deuxième fonctions, Loki se situe dans une position ambiguë vis-à-vis d'eux, qui le pousse à se conduire souvent en ennemi. Les dieux s'en défient, le méprisent, mais l'utilisent pour son astuce. Or, il viendra un jour où Loki, ayant sapé l'harmonie de la communauté, mènera l'assaut contre le domaine des dieux (Asgard), donc contre la structure trifonctionnelle, aux côtés des géants. Ceci nous conduit donc à envisager un dernier point qui concerne les cosmogonies indo-européennes.

Le rôle de Loki en effet n'est pas seulement déstabilisateur, comme la faute royale, le débordement guerrier ou même l'excès d'enrichissement de troisième fonction. Loki est celui qui mine les fondements mêmes de l'harmonie et de l'équilibre sociaux. Il est comme un élément étranger infiltré dans la structure pour la dynamiser de l'intérieur, c'est-à-dire en fait pour la forcer à bouger. Sa fonction nous entraîne vers un autre aspect de l'indo-européanisme qui concerne l'histoire de l'humanité, considérée comme communauté. De même qu'il existe trois fonctions, à laquelle s'ajoute celle des serviteurs ou esclaves, il existe trois âges par lesquels devra passer l'humanité, c'est-à-dire la structure organique sociale, auxquels s'ajoute un dernier âge de décadence totale. Cette histoire mythique se retrouve aussi bien en Inde que chez les Grecs. Platon, dans sa *République* (547 ss), explique en effet que chaque étape, chaque âge, correspond au gouvernement du roi, puis par lente détérioration nous passons à l'Age d'Airain, gouvernement de l'honneur (timocratie), enfin à l'Age de Fer, régime égalitaire (démocratie) qui rend inévitable la tyrannie, seule capable d'assurer la survie. Mais Jean-Pierre Vernant rappelle que l'on descendra encore : «Le tableau de l'agriculteur égaré dans l'*Hybris*, tel que le présente l'âge de fer à son déclin, est essentiellement une révolte contre l'ordre : un monde sans dessus dessous où toute hiérarchie, toute règle, toute valeur, est inversée» (24).

C'est là l'une des formes du discours les plus courantes. Mais il en est d'autres, comme celle qui concerne le corps social. L'origine de cette conception organique provient des mythologies indo-européennes. En Inde

---

(24) J.P. VERNANT, *Mythe et pensée chez les Grecs*, p. 23, cité par HAUDRY, *op. cit.*, p. 38.

védique par exemple, les quatre castes sont réputées provenir du démembrement du géant primordial Purusa. Sa bouche engendra le brahmane (parole, savoir), ses bras produisirent le guerrier (l'action), l'artisan naquit de ses cuisses et le serviteur de ses pieds. La verticalité de ce discours corporel convoie nécessairement une hiérarchisation sociale. Nous verrons plus loin que les trois ordres médiévaux, à l'instar des castes hindoues, étaient eux aussi contenus en Dieu, sous la tutelle de l'Eglise. Mais si ce discours fut souvent employé, on utilisait aussi l'argument de Menenius Agrippa, relatif aux membres et à l'estomac. Par ce moyen rhétorique, il s'agissait de montrer que les plébéiens étaient les membres d'un corps dont les patriciens étaient l'estomac. C'était une façon de raccrocher la troisième fonction, toujours susceptible de se détacher de l'ensemble, à la tripartition sociale. Nous verrons comment ce discours fut réemployé au XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Enfin, pour conclure ce trop bref exposé, deux points juridiques, étudiés par E. Benvéniste (25), nous intéressent au premier chef. Les Indo-Européens sont essentiellement un (des) peuple (s) qui se réclament en tout et partout «de la bonne foi et de la puissance magique du vrai». Dans les relations mythiques ou humaines, celle-ci se manifeste à travers le serment, engagement sacré de première fonction magique, qui met en jeu l'honneur de celui qui l'engage. Le parjure est durement chatié, car il met en danger l'équilibre trifonctionnel. Chacun se doit en effet de demeurer à sa place dans le monde indo-européen, aussi bien en actes qu'en paroles, et tout est fait pour garantir l'ordre. Quant au contrat, il représente l'aspect juridique du pouvoir, mais il tout aussi inviolable que la parole donnée. Rompre le lien contractuel, c'est mettre en péril le corps social dans son ensemble.

Pour illustrer la tripartition fonctionnelle brièvement exposée ici, et qui se retrouvait dans les sociétés antiques, nous ne donnerons qu'un seul exemple, tiré de *La Guerre des Gaules* (livre VI) de César. On remarquera que la troisième fonction est quasiment oblitérée de cet exposé. A cette structure ternaire, il faut

---

(25) Pour ce qui est du serment, voir E. BENVENISTE, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris 1969, II, p. 111 ss. et 163 ss. Sur le contrat, I, p. 343.



(II<sup>ème</sup> siècle av. J.C.) tentant d'imposer des restrictions aux possessions des nantis, et ce au profit de la plèbe. L'histoire romaine, particulièrement celle de la République, est émaillée de révoltes plébéiennes de ce type. C'est qu'à l'origine, la plèbe n'avait aucun droit. Elle chercha donc à obtenir sa propre représentativité et ses propres magistrats. Ce ne fut qu'au prix de nombreux sacrifices que les patriciens consentirent à satisfaire ses revendications. C'est dans ce contexte qu'il convient de placer le discours des membres et de l'estomac de Menenius Agrippa (502 av. J.C.) : plutôt que d'assister à une rupture de l'harmonie trifonctionnelle, les consuls préférèrent céder. Ce faisant, les plébéiens les plus riches finirent par former une sorte d'aristocratie de l'argent qui tendit à s'amalgamer aux patriciens, et leur idéal de richesse et de luxe finit par l'emporter sur celui de la valeur personnelle et de la gloire. Il n'est pas entièrement faux de dire que l'Empire romain mourut de cette infection par la richesse qui lui fit perdre une partie de sa dignité.

Les exemples romains trouvent un étrange écho dans l'histoire de la fin du Moyen-Age, avec la figure d'Etienne Marcel, prévôt des marchands. Les défaites de la Guerre de Cent Ans entraînèrent des revendications de la part du troisième ordre. Marcel imaginait d'établir un contrôle sur le roi, qui aurait été exercé par les trois ordres. Pour faire céder le dauphin Charles, il organisa une émeute dans laquelle les deux maréchaux de Normandie et de Champagne furent mis à mort sous les yeux du dauphin (22 février 1358). Alors survint la révolte des Jacques, les paysans, qu'Etienne Marcel ne soutint qu'un temps. Son propos était celui de l'intégration sociale, non celui de la scission. Il fut assassiné le 31 juillet. En fait, l'intégration de la bourgeoisie dans la noblesse se fit après la désastreuse bataille d'Azincourt (1415), où périrent nombre de seigneurs. A partir du XV<sup>ème</sup> siècle, les roturiers obtinrent lentement des titres de noblesse, ce qui créa plus tard une jalousie entre nobles de vieille souche et nouveaux anoblis.

Dans la Rome antique, le problème était absolument parallèle. Si la plèbe avait tendance à se révolter contre l'ordre instauré, c'était plus pour s'intégrer à la société patricienne que pour rompre avec elle. On le vit bien lors de la révolte de Spartacus, gladiateur thrace qui souleva les esclaves, mais ne rencontra aucun appui dans les populations italiennes (73 av. J.C.). Rome mit

chevaliers et les laboureurs, mais le Démon a fait les bourgeois et les usuriers» (27). La richesse est source de désordres et de conflits, comme on peut le voir à la lecture de la *Saga de Thorir aux poules*, qui relate les méfaits d'un commerçant sans scrupules et avide dans l'Islande du X<sup>ème</sup> siècle.

### *LA SOCIÉTÉ TRIFONCTIONNELLE D'ANCIEN RÉGIME*

Ainsi que l'écrit Jean Batany (28), «la filière des trois fonctions aux trois états n'est pas vraiment élucidée». Pourtant, bien que Georges Dumézil lui-même ait envisagé la question, c'est cet auteur qui en 1963 a posé la problématique de la trifonctionnalité médiévale (29). Dans une très importante étude (30), André Delaporte rappelle qu'en 1969 déjà, Pierre Goubert (31) décrivait ainsi l'Ancien Régime : « Il a recueilli sans perte grave les grandes rivières du Moyen Age, les ruisseaux des temps barbares et même de l'Empire romain (...) sans oublier des sources plus lointaines encore, telle cette trilogie des ordres, qui vient peut-être du vieux fonds indo-européen, comme l'a presque prouvé Georges Dumézil ». Si la mutation du Moyen Age à l'Ancien Régime se conçoit aisément, puisque d'une certaine façon elle perdura jusqu'à la Révolution, il y eut une vraie métamorphose entre la trifonctionnalité antique telle qu'on la connaît par les textes, et la tripartition des ordres ou «Estats» de l'ancienne France médiévale à 1789. C'est qu'entre temps était intervenu le christianisme

---

(27) E. BENVENISTE, *Revue d'Histoire des religions*, 129, 1945, p. 16, cité par HAUDRY, *op. cit.*, p. 58.

(28) J. BATANY, *op. cit.*, 1988, p. 451.

(29) J. BATANY, *op. cit.*, 1963, p. 933-938.

(30) A. DELAPORTE, «Témoignages de la tripartition fonctionnelle dans la France d'Ancien Régime», *Etudes Indo-Européennes*, mai 1986, p. 1-49.

(31) P. GOUBERT, *L'Ancien Régime*, Paris 1969, p. 23.



qui allait concevoir les divisions fonctionnelles d'une manière verticale, de l'infériorité à la supériorité puis à Dieu, et non plus seulement différentielle au sein de la structure. De plus, la personne de Dieu se trouvait extériorisée par rapport à la trifonctionnalité, ce qui n'était pas le cas dans les sociétés païennes antiques. Un élément d'abstraction extérieur et absolu intervenait dès ce moment dans cet organisme vivant qu'était la structure trifonctionnelle. Surtout, le christianisme convoyait une idée égalitaire que l'Antiquité ignorait. Celle-ci devait resurgir régulièrement dans l'histoire occidentale.

Quoiqu'il en soit, le Moyen Age fut bien une époque trifonctionnelle. On connaît la formule célèbre d'Etienne de Fougères dans son *Livre des manières* (vers 1170) :

Li clerc deivent por toz orer ;  
li chevalier sans demorer  
deivent defendre et ennorer  
et li païsant laborer.

Il en va de même dans la *Chronique des ducs de Normandie* de Benoît (vers 1175) :

Treis ordres sunt chascun per sei :  
chevalers et clerks et vilains,  
s'est chascuns dreiz e buens e sains.  
Si l'un de l'autre se devise,  
sis receit eus toz Sainte Eglise.

Ou bien encore Gérard de Cambrai (32) : «Depuis l'origine, le genre humain est divisé en trois, entre les gens de prière (*oratoribus*) , les cultivateurs (*agricultoribus*) et les gens de guerre (*pugnatoribus*).»

---

(32) Voir G. DUBY, *Les trois ordres*, p. 15, cité par A. DELAPORTE, *op. cit.*, 1986, p. 8.

Il est certain dans ces conditions que la réflexion sociale médiévale reposait en effet sur la trifonctionnalité, et c'est donc sur de telles formules qu'on a pu conclure à un Moyen Age occidental fonctionnant sur un modèle structural de ce type. Depuis, plusieurs études, comme la brillante analyse du *Quadriloge invectif* d'Alain Chartier par J.P. Allard (33), ont montré le bien-fondé de l'extension de la structure tripartie à cette période. On aura remarqué cependant que le roi n'est pas mentionné dans ces textes. Cela correspond à la réalité indo-européenne du souverain extérieur aux trois fonctions et les totalisant en lui. Mais d'autres textes, plus tardifs, écrits lorsque le roi était définitivement devenu le seigneur - nous écrivons seigneur à dessein -, de toute la noblesse de France, supérieur en quelque sorte à tout autre aristocrate parce que vivante image de Dieu, d'autres textes donc le citent en utilisant la métaphore du corps social, dont il est la tête. Ainsi maître Guy Coquille (34) écrit en 1588 : «Car le Roy est le chef, & le peuple des trois ordres sont les membres, & tous ensemble sont le corps politique & mystique, dont la liaison est individue et inséparable, & ne peut une partie souffrir mal, que le reste ne s'en sente & souffre douleur». On aura remarqué ici le respect du discours envers les trois fonctions. Cependant le mot *mystique* glissé dans le texte montre bien une hiérarchisation des ordres s'élevant vers le roi et vers Dieu. De telles réflexions indiquent parfaitement l'inflexion de la société d'ordres vers l'absolutisme royal. Or, c'est cette verticalité fonctionnelle (ou d'ordres) qui prouve la transformation dans le sens chrétien de la structure trifonctionnelle. Si tous les ordres sont en Dieu ainsi que le disait Benoît, il existe cependant en eux une élévation toujours plus grande vers Dieu, qui justifie les différences sociales, et partant l'inégalité. Ceci est particulièrement sensible dans le discours du chevalier d'Arcq, en 1756, dans *La noblesse militaire ou le Patriote François*. Celui-ci écrit en effet qu'il est «dangereux que les Citoyens inférieurs s'élèvent à la

---

(33) J.P. ALLARD, «L'idéal communautaire selon le Quadriloge invectif d'Alain Chartier», *Etudes Indo-Européennes*, mars 1986, n° 16, p. 1-39.

(34) «Discours des Estats de France et du Droict que le Duché de Nivernois a en iceux...», *Les œuvres de Maistre Guy Coquille*, Paris, 1588, I, p. 323, cité par A.DELAPORTE, *op. cit.*, 1986, p. 4.



classe supérieure, qu'il est désavantageux que la classe supérieure s'avilisse & descende à l'inférieure» (35). Cette façon de penser, officielle au XVIII<sup>ème</sup> siècle, explique pour quelles raisons un noble ne devait pas déroger à son ordre en travaillant ou en spéculant, activités réservées au Tiers-Etat. On se souvient comment la noblesse se ridiculisa dans l'affaire de la banque Law en 1717. C'est que précisément elle avait dérogé en spéculant. Originellement pourtant, dans la mentalité indo-européenne, il n'y avait aucun contenu péjoratif dans le travail, et Homère rapporte dans l'*Odyssée* qu'Ulysse fabriqua lui-même son lit. Mais la tendance à l'endogamie était bien réelle, aussi bien dans l'Antiquité que dans la caste nobiliaire française du XVIII<sup>ème</sup> siècle, et les passages ne se faisaient qu'entre les deux premiers ordres. Le troisième était exclu de tout mouvement social. C'est donc cette métamorphose verticale de la tripartition, devenue exclusivement sociale et non plus fonctionnelle, qui explique aussi en partie le discours révolutionnaire revendiquant l'égalité ainsi que nous le verrons plus loin.

La division de la société en trois états a perduré jusqu'à la Révolution, puisque la convocation des Etats Généraux pour le 5 mai 1789 était un nouvel (et dernier) appel du roi à la population française pour tenter de dénouer la crise économique, financière et sociale à la fin de l'Ancien Régime. Ils n'avaient pas été réunis depuis 1614. Entre ces deux dates cependant, bien des événements étaient intervenus, qui avaient profondément changé le visage de la France.

La société était donc divisée en états («Estats» ou ordres), qui reproduisaient les réalités de la population. Le clergé formait le premier état et correspondait à la fonction magique du pouvoir, la noblesse formait le deuxième état, celui de la force guerrière, et le Tiers-Etat rassemblait le peuple des campagnes (paysans libres et serfs (36), comme en Nivernais et Franche-

---

(35) Cité par A. DELAPORTE, *op. cit.*, 1986, p. 13.

(36) La société médiévale qui distinguait les laboureurs des serfs reproduisait en quelque sorte le modèle antique. Chez les Romains, les *servi*, les esclaves, se situaient hors des fonctions. Sur ce point, on lira en particulier C. SALLES, *Spartacus et la révolte des gladiateurs*, Bruxelles 1990. Sous l'Ancien Régime, avec le temps, le servage tendit à disparaître.



Comté), et la bourgeoisie des villes, devenue commerçante et manufacturière au XVIII<sup>ème</sup> siècle. On se souvient des exemples d'Oberkampf, fabricant de toiles imprimées à Jouy-en-Josas, de Buffon, propriétaire de forges à Montbard, de la famille de Wendel, créatrice des forges du Creusot ou des frères Montgolfier, directeurs d'une usine de papier. Dans la réalité, cette structure triple recouvrait cependant des variations extrêmes entre les membres de chaque état. Quel point commun pouvait-on en effet établir entre le duc brillant, courtisan du roi à Versailles, et le pauvre hobereau de province (les députés nobles de Vendée se présentèrent en sabots aux Etats Généraux), entre l'opulent évêque, systématiquement d'origine noble, et le petit curé de campagne, de souche roturière, entre le paysan et le riche commerçant bordelais ou marseillais, comme le Girondin Isnard ? Les luttes de bipolarité entre laïcs et clercs, entre bourgeois et vilains, entre riches et pauvres, existaient certes au Moyen Age, mais elles ne prirent pas l'ampleur qu'elles connurent au XVIII<sup>ème</sup> siècle. C'était précisément pour faire pièce à ces clivages que le chevalier d'Arcq se réclamait de la tripartition sociale, qui regroupait des éléments divergents, comme le curé et l'évêque ou le paysan pauvre et le riche commerçant : «Le second ordre du Clergé peut passer dans le premier ; la Noblesse obscure peut arriver dans la classe de la haute Noblesse ; le bas peuple peut être mêlé dans la bourgeoisie» (37). Il répondait par là à un discours bourgeois contestataire et frondeur de plus en plus appuyé qui opposait les nantis aux démunis. Mais malgré ces rappels à la tradition, les distorsions avaient été trop fortes sous Louis XIV pour que l'on pût désormais revenir en arrière. Les clivages et les dérèglements structurels étaient partout. Bien des roturiers aspiraient à la noblesse. Comment interpréter autrement les noms de Fabre d'Eglantine, de Restif de la Bretonne, de Collot d'Herbois ? Les bourgeois accolaient le nom d'une terre qu'ils avaient acquise à leur patronyme, ou tout autre élément de gloire. Dans le cas de Fabre, c'était un souvenir de son prix obtenu au concours poétique des Jeux floraux de Toulouse. Ils prônaient leurs mérites, et les tentatives théoriques de restauration

---

(37) *La noblesse militaire ou le Patriote François*, op. cit., cité par A. DELAPORTE, op. cit., 1986, p. 13.



nobiliaire du comte de Boulainvilliers (38) par exemple, arrivaient bien trop tard, surtout qu'une grande partie de l'aristocratie dérogeait à son ordre en vivant bourgeoisement. Mais pour quelles raisons ne se satisfaisait-on plus de sa position sociale à la fin de l'Ancien Régime ? Si des revendications d'esprit divergent, noble face à roturier, apparurent au XVIII<sup>ème</sup> siècle, c'est qu'il y avait eu une profonde désorganisation sociale. L'absolutisme royal en fut la cause. Les fautifs en furent Louis XIV et, avant lui, les constructeurs du système de la royauté française absolue.

### **LA FAUTE ROYALE : L'ABUS DE POUVOIR**

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, des dysfonctionnements structuraux étaient apparus dans la tripartition féodale. Déjà, on l'aura remarqué, Etienne de Fougères ne mentionnait pas le roi, considéré comme extérieur aux trois états, respectant en cela l'idéologie du souverain trifonctionnel. Le roi était donc censé être le garant de l'équilibre naturel du corps social. Mais au Moyen Age une lutte sourde s'était fait jour qui opposait le roi de France au pape d'une part et à l'empereur germanique d'autre part. Il s'agissait d'une lutte inhérente à la structure, entre laïcs et religieux. Peu à peu, le roi était parvenu à se libérer de toute velléité de tutelle impériale, il était devenu l'égal de l'empereur. Mais s'il était le «Roi Très Chrétien», l'Eglise n'avait eu de cesse de lui dicter sa loi et d'imposer sa conception religieuse aux évêques, gênant par là l'indépendance et du souverain et du royaume. Le risque d'une monarchie bicéphale s'était réalisé sous le règne de Louis XIII, roi faible, dont le premier ministre était le cardinal de Richelieu. «L'unité de la monarchie n'existe plus... C'est un monstre à deux têtes», disait le publiciste Fortin de la Hoguette. Bien que le dédoublement du pouvoir de première fonction fut inscrit dans la logique de la structure indo-européenne,

---

(38) Henri, comte de Boulainvilliers (1658-1722), est l'auteur d'ouvrages qui furent publiés après sa mort : *Histoire de l'ancien gouvernement de France*, La Haye 1727 ; *Etat de la France*, Londres 1727 ; *Recherches sur l'ancienne noblesse de France*, 1753.

Richelieu agit plus comme un homme du roi que comme un homme d'Eglise. Ce faisant, il allait cependant imprimer sa marque à la monarchie française en lui imposant les structures du monothéisme. Mazarin, plus souple, lui succéda. Ce fut lui, après les contestations des Frondeurs, qui conseilla au jeune Louis XIV de prendre le pouvoir en son nom. Mais le roi ne sut pas restaurer l'ancienne monarchie. Soumis aux avis du cardinal, il en fit sa chose, s'identifiant à l'Etat, notion nouvelle, abstraite. Peu à peu en effet, la Raison d'Etat se substitua aux réalités des états provinciaux, expression de la coutume des peuples sur lesquels régnait le roi, expression du corps organique de la communauté. Louis XIV imposa ses intendants et officiers dans les provinces pour mieux diriger le royaume. Deux types de gouvernements se rencontrèrent, l'un venant d'en bas, du peuple dans son ensemble, l'autre d'en haut, du roi. «De féodale et de cavalière, la royauté devint administrative et bureaucratique», écrit G. Hanotaux (39). Mais en même temps, Louis XIV était parvenu à sauvegarder le gallicanisme en se proclamant lui-même «dieu vivant», en s'appropriant la notion sacrée du pouvoir, alors que selon l'Eglise seul le peuple détenait le sacré. Théoriquement, celui-ci était censé avoir remis cette sacralité entre les mains du roi. Mais Louis XIV avait fait main basse sur le sacré. Il ne reconnaissait la primauté de Rome que *dans* l'Eglise, et non *sur* l'Eglise. De fait, il s'était autoproclamé roi de droit divin par *délégation directe*, alors qu'il aurait dû détenir son pouvoir du peuple, des états, par *délégation indirecte*. Il avait usurpé le pouvoir divin comme il avait usurpé le pouvoir qu'il détenait de l'aristocratie guerrière, dont il était issu. Il avait en effet poursuivi le travail de destruction de la noblesse féodale entrepris par Richelieu au nom de la Raison d'Etat, et qui provoqua la Fronde (1648-1653). Pour vaincre les résistances, il avait transformé l'aristocratie en une caste de courtisans efféminés, ridicules et médiocres, mendiant un regard du souverain, mendiant l'argent qui assurait leur train de vie (le duc de Saint-Simon en fut le prototype lucide). Dans le même temps, il gouvernait avec des bourgeois (Colbert, Le Tellier). Les revendications roturières du XVIII<sup>ème</sup> siècle s'expliquent aussi par les précédents des ministres

---

(39) G. HANOTAUX, *Maximes d'Etat et fragments politiques de Richelieu*, Paris 1880.



du «Roi-Soleil», de même que les rancunes nobiliaires s'analysent par ce phénomène contre-nature. En fait, Louis XIV avait créé l'absolutisme pour lui-même, «renvoyant finalement la ternarité aux oubliettes», ainsi que l'écrit J. Batany (40). Hors du système trifonctionnel dont il aurait du être le garant, Louis XIV en avait trahi l'esprit en s'appropriant tout le fonctionnement social qu'il avait désorganisé. Mais il n'était pas allé au bout de sa logique et n'avait pas supprimé l'ancienne structure. Il n'avait fait que la confisquer. Aussi, raisonnant toujours selon les anciens critères fonctionnels, les «révolutionnaires» aristocrates des années 1787-1788 auront beau jeu de réclamer la «restauration», la *renovatio*, de l'ancienne monarchie. La Révolution apparaît en effet d'abord comme une tentative de déposséder l'usurpateur royal pour reprendre ce que le peuple estimait avec raison lui revenir de droit.

«Si veult le Roy, si veult la loy» était un adage déjà en vigueur au XVI<sup>ème</sup> siècle. Mais Louis XIV l'avait étendu au-delà de sa signification. L'absolutisme était la victoire définitive de l'Etat moderne, encore incarné par le roi devenu monarque. L'étatisation de la France impliquait, dans sa phase initiale, une identification de l'Etat au roi. On connaît la phrase célèbre de Louis XIV : «L'Etat, c'est moi», à laquelle répondait encore en écho Louis XVI lors du lit de justice de 1787 : «C'est légal parce que je le veux». Consacrant la dérive monarchique, Bossuet enseignait au Grand Dauphin : «O rois ! vous êtes des dieux !». C'était cela l'absolutisme, une usurpation du pouvoir, sous toutes ses formes, religieuse et guerrière. Pourtant, de vieilles formules auraient du mettre en garde le roi : «Sire, vous pouvez tout, mais vous ne devez pas vouloir tout ce que vous pouvez». Elles demeurèrent vaines. Elles étaient cependant censées lui rappeler ses devoirs trifonctionnels.

A priori pourtant, Louis XIV a relevé la France, même si à la fin du règne en 1715, les historiens ont calculé qu'il y avait eu une perte de quatre millions d'hommes par rapport à 1661, perte due aux guerres incessantes (41). C'est que

---

(40) J. BATANY, *op. cit.*, 1988, p. 175.

(41) La Guerre de Succession d'Espagne, dernière du règne de Louis XIV, fut terrible pour les populations. En 1703, une peur secoua le Languedoc. En 1709, à la suite d'un hiver très rigoureux, la famine se déclara dans le royaume.



la façade louis-quatorzienne a masqué la désorganisation structurelle du royaume. Issu de la noblesse, le roi est un guerrier, qui aime la gloire, cette vieille notion indo-européenne (42) qui semble resurgir avec lui. S'il n'a pas directement combattu, comme son frère l'efféminé Philippe, il s'est cependant lui-même rendu sur des champs de batailles. Il a d'autre part absorbé en lui la notion magique du pouvoir de première fonction, qu'il a ajouté à la notion juridique qu'il détenait. Certes son amour de la gloire fait souvent de lui un histrion, mais cette gloire lui a permis de sauvegarder l'essentiel de son rôle de souverain, d'autant qu'il a aussi lancé des travaux, comme le canal du Midi, œuvre de Pierre-Paul Riquet, respectant ainsi son devoir envers le Tiers-Etat. L'ambiguïté est totale chez lui. Il demeure trifonctionnel en même temps qu'il en nie le principe. En fait, il a entamé le processus de matérialisation du pouvoir. C'est lui et lui seul qui gouverne, et non plus un homme sacré, dignement sacré, au nom de son peuple. Celui-ci n'est plus rien, qu'un instrument de sa gloire, un outil de la Raison d'Etat, aux mains d'un système monodéique. Ses vues sont demeurées courtes. Il n'a pas jugé sur le long terme. En avait-il les moyens ? Les historiens s'accordent à reconnaître qu'il ne possédait qu'une intelligence moyenne. Et ses conseillers et ses ministres, exécutants de talent, tremblent devant lui. D'autre part, si Louis XIV a poursuivi la centralisation de la France, déjà entreprise par ses prédécesseurs, il ne l'a pas achevée. Ce sera l'une des grandes revendications des révolutionnaires, qui s'appuieront pour cela sur la notion d'égalité. Mirabeau disait que le royaume était «un agrégat inconstitué de peuples désunis», à quoi Voltaire répondait : «A chaque relais, on change de lois en changeant de chevaux de poste». Ces remarques allaient dans le sens d'une bourgeoisie conquérante, toujours plus lasse de l'absolutisme, et qui réclamait la liberté douanière pour le commerce. La centralisation définitive issue de la Révolution tuera la France traditionnelle des identités régionales et des différences fonctionnelles.

---

La colère grondait, le reflux économique et démographique se confirma.

(42) Sur la notion de gloire, voir E. BENVENISTE, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris 1969, II, p. 57-69 ; HAUDRY, *op. cit.* p. 16-17.



De la gloire louis-quatorzienne, qu'est-il resté avec ses successeurs ? Avec Louis XV, homme à femmes, susceptible de nobles sursauts cependant, peut-être par sens de la grandeur ? Avec Louis XVI, gros homme dont il ne reste des origines guerrières que son goût pour la chasse, et qui n'a jamais combattu à l'inverse de ses ancêtres ? Roi qui déroge, selon l'esprit aristocratique du temps, déviation de l'esprit indo-européen originel, en s'intéressant plus à la serrurerie qu'aux affaires ? Roi qui ne connaît pas son royaume : il n'a voyagé que deux fois, en 1774 à Reims pour être sacré, et en 1786, à Cherbourg et au Havre. Ainsi que le dit A. Delaporte (43), Louis XVI fut «roi-martyr, mais peu roi prêtre (sinon il eût répudié d'emblée la philosophie des Lumières, et n'eût jamais accepté les statuts de tolérance pour les Huguenots et les Juifs) ; roi chasseur, mais pas roi guerrier ; roi producteur, mais peu reproducteur». Sur ce dernier point, l'auteur fait allusion aux travaux entrepris sous le règne de ce souverain, réseau routier amélioré grâce à l'ingénieur Perronnet, aménagement du port de Cherbourg, création de la Halle aux blés (bourse du commerce à Paris), édification de fontaines publiques à Paris, etc. En revanche, on sait qu'il souffrait d'une malformation qui l'empêcha longtemps d'honorer la reine. Roi faible, malgré sa bonne volonté, il ne sut finalement que se faire le champion d'une caste, quand la Révolution était déjà lancée. «Jamais je ne consentirai à abandonner mon clergé et ma noblesse», avait-il déclaré en août 1789. Il abandonna donc le Tiers-Etat à son sort, après avoir enjoint, sous la pression, les deux premiers ordres à se réunir à lui le 27 juin précédent.

Le corps social trifonctionnel reprenait finalement ses droits, il recouvrait son pouvoir dont l'avait privé Louis XIV. Cela aurait-il pu se réaliser au moment de la Fronde, comme l'Angleterre en avait donné l'exemple avec Cromwell ? La constitution civile du clergé (12 juillet 1790) entérina la séparation des pouvoirs de première fonction. Le roi, devenu «Monsieur Vêto», n'était plus que le représentant juridique de la souveraineté. Le peuple dans son entier avait réalisé la nécessaire réforme monarchique. Mais il était bien tard. Ce fut ce qu'on appelle la «Révolution légale». Nous étudierons plus loin quelles possibilités de réussite elle présentait.

---

(43) A. DELAPORTE, *op. cit.*, 1989, p. 188.

## **LA REACTION NOBILIAIRE, LA PENSEE BOURGEOISE ET LA SUBVERSION AU XVIII<sup>ème</sup> SIECLE**

La subversion, d'abord simple contestation, plonge ses racines dans le règne de Louis XIV.

Au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, une littérature et un art roturiers s'étaient développés librement, influencés par l'Espagne, ainsi qu'en témoigne *Le Cid* par exemple, ou par l'Italie. Des genres littéraires nouveaux étaient apparus, comme le roman (*Le roman comique* de Scarron, *La princesse de Clèves* de Mme de Lafayette...). Or, la Fronde ayant commencé par une révolte roturière, Louis XIV coupa court à toute velléité d'indépendance et d'originalité dès le rétablissement de la paix sociale. Il engendra un art de cour unifié, tout à sa gloire, empêchant par sa tyrannie mentale, le libre développement d'un art qui ne fût pas à sa dévotion. Il n'y eut plus d'art bourgeois populaire, Lebrun régnait sur la production idéalisée de Versailles, Boileau se fit le chantre du classicisme littéraire, condamnant toute dérive de la bienséance. On tenta d'élever la pensée au niveau du roi, de sa grandeur. Quand vers la fin du règne, les difficultés s'accumulant, réapparurent cet art (Watteau) et cette littérature (Lesage) roturiers, un esprit subversif s'y immisça, dont allait profiter tout le XVIII<sup>ème</sup> siècle. Watteau en effet ne peignait plus les victoires royales, mais les misères de la guerre, comme les avait reproduites avant lui Jacques Callot. Lesage, réactivant l'esprit hispanisant, devint, avec son *Diable boiteux*, le critique acerbe de la société. Son exemple devait être suivi sous Louis XVI par Restif de la Bretonne, le «hibou», qui dans ses *Nuits de Paris* (1788) observait le petit peuple, qu'il appelait la «populace» dans *L'Andrographe*. A la production officielle académique figée, le Tiers-Etat opposa d'innombrables innovations, tant dans la forme que dans l'esprit. Ainsi, les «écrivains», longtemps niés, s'opposèrent aux «lettrés» (44), comme les «artisans» aux «artistes». Les cadres

---

(44) Le terme «littérature» n'apparut qu'en 1787 sous la plume de Marmontel. A. DELAPORTE, *op. cit.*, 1986, p. 29, écrit : «Les Philosophes et les "écrivains" rêvent de jouer un rôle sacerdotal laïc auprès des souverains». Sur



administratifs royaux, renforcés encore sous Louis XVI, rejetaient tous ceux qui ne se coulaient pas dans le moule de l'absolutisme. Face à l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, se dressait l'antique Académie de Saint-Luc, issue des corporations du Moyen Age. Lorsque Turgot, pensant bien faire pour réformer l'Etat, supprima les jurandes en 1774, celle-ci fut comprise dans les interdictions (45). Cet acte fut jugé comme une atteinte aux libertés fondamentales du peuple. Mais dans le domaine des arts, la faute la plus grave fut commise envers David. Par trois fois refusé au Prix de Rome, - «Je devais apprendre de bonne heure à mes dépens ce qu'est l'injustice des hommes», dira-t-il plus tard -, il en tira vengeance en infiltrant dans les tableaux que lui commandait le roi, c'est-à-dire l'Académie, un esprit roturier subversif qui dérouta la critique officielle. Ainsi, lorsqu'il exposa au salon de 1785 son *Serment des Horaces*, l'œuvre fut-elle incomprise. Grand format, réservé aux commandes royales, sujet d'abnégation bien dans l'esprit de l'ordre nobiliaire, sujet de «lettré» à l'Antique, il y avait là tout pour contenter l'ordre établi. Et pourtant, le tableau fut attaqué durement par les critiques royalistes. C'est qu'il n'y avait pas de *decorum*, de mise en valeur des héros, en un mot de toute la frivolité dont s'entourait l'aristocratie domestiquée. Les gestes étaient exacts, froids, déterminés. Aucune emphase comme le voulait la tradition. Il y avait là, envers l'art officiel, comme une critique directe qui n'échappa à personne. Le critique du *Mercur de France* loua «les beautés locales (...) convenables au sujet», mais il estimait que «l'abus en serait extrêmement dangereux». Quand à Jean-Baptiste Pierre, Premier Peintre du Roi, habitué aux compositions pyramidales traditionnelles, il ne comprenait pas que l'on puisse placer les héros en profondeur sur une même ligne. La peinture néo-classique davidienne était le résultat de la subversion artistique qui avait commencé avec Greuze en particulier. Peintre de genre, celui-ci avait tenté de se faire recevoir à l'Académie en tant qu'historien avec son *Septime-Sévère reproche à Caracalla*

---

ce point, voir P. BENICHO, *Le Sacre de l'écrivain. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïc dans la France moderne*, Paris 1973.

(45) J. LOCQUIN, *La peinture d'histoire en France de 1747 à 1785*, Paris 1912, rééd. 1978.

*d'avoir voulu l'assassiner* (1769). Or, il n'y avait aucune différence d'esprit entre cette composition et ses tableaux paysans habituels qui plaisaient si fort à Diderot. Le jury ne s'y laissa pas prendre et Greuze fut reçu, mais seulement comme peintre de genre «eu égard à vos autres ouvrages qui sont excellents». Ainsi, tout se passait depuis longtemps déjà comme si la bourgeoisie cherchait à s'infiltrer mentalement dans la pensée des ordres supérieurs. Comment en était-on arrivé à cet esprit de subversion esthétique, et d'une manière sous-jacente, sociale ?

C'est ici qu'il faut revenir au système tripartite de la pensée socio-politique de l'Ancien Régime. L'absolutisme royal avait provoqué l'insatisfaction générale, et toutes les couches de la société se mirent à réfléchir à la façon dont on pourrait revenir à la normale. La noblesse, comme la bourgeoisie, offrirent des solutions. Mais très vite devait apparaître un clivage entre leurs deux mentalités. De part et d'autre, on eut recours à l'ancienne métaphore du corps social, mais ce fut pour interpréter différemment le retour à l'Age d'Or souhaité. Puis le temps passant, aucune solution ne se dessinant, les haines s'exacerbèrent, et le Tiers Etat se fit directement frondeur. Nous étions à la veille de la Révolution.

André Delaporte a parfaitement analysé cette question dans plusieurs articles relatifs à l'esprit du XVIII<sup>ème</sup> siècle (46). S'appuyant sur la curiosité des hommes de ce siècle pour tout ce qui était exotique, en particulier l'Inde, l'auteur explicite son propos en montrant certains parallèles qui furent établis à l'époque entre la société indienne des castes et la société des ordres français. Il cite ainsi *L'Andrographe* de Restif de la Bretonne (1782), dans lequel l'écrivain lui-même relevait une équivalence entre les *ksatriya* (qu'il nommait Settréas) et la noblesse. L'Abbé Raynal de son côté, dans son *Histoire philosophique et politique des Etablissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1780), après avoir relevé que les quatre castes s'élevaient l'une au-dessus de l'autre, écrivait : «La distribution des Indiens en castes (...) décèle une injuste & révoltante prééminence des prêtres sur les autres

---

(46) Voir supra note 8.



conditions; & une stupide indifférence du premier législateur pour le bonheur général de la nation». C'était là une critique à peine voilée envers le pouvoir royal, auquel on reprochait de cautionner l'inégalité sociale. Le langage, sinon révolutionnaire du moins subversif, de l'Abbé Raynal dénotait un nouveau type de réflexion, centré sur les notions de progrès, d'évolution des civilisations auxquelles l'Europe progressiste devait apporter les Lumières. Nous sommes déjà ici dans le discours du XIX<sup>ème</sup> siècle. Entre temps, une mutation avait eu lieu, qui avait fait que le langage de la bourgeoisie avait quitté celui, traditionnel, de l'ancienne France tripartite. Vers le milieu du siècle, l'énigmatique Morelly, dans son *Prince. Le délice des cœurs* (1751), s'était penché sur les différents types de gouvernements. Il reconnaissait que la démocratie était le meilleur régime, mais comprenant qu'il était voué à la dégénérescence, il s'en remettait finalement à la monarchie héréditaire. En 1755, dans son *Code de la Nature*, le même auteur parlait le langage de Menenius Agrippa qui tranchait par rapport à celui du corps social, que nous avons évoqué plus haut. Se référant au mythe des membres et de l'estomac, il écrivait : «Les membres de notre corps partagent, à la vérité, le travail ; chacun exerce la fonction à laquelle il est destiné ; mais tous jouissent en commun de ce qui fait le soutien de la vie. L'estomac (...) ne s'approprie rien de ce que les membres lui fournissent ; il ne les laisse point languir ; au contraire, il leur distribue les aliments dont il n'est que le réservoir commun». Ainsi était relancé le débat inhérent à la troisième fonction entre les nantis, les riches et les pauvres. Et c'était pour critiquer le roi. Contre l'absolutisme, on prônait l'horizontalité des membres du corps social, tous égaux et unis vers le même but, se nourrir et être heureux. Ce discours était en totale opposition avec le traditionnel discours vertical des trois ordres superposés dirigés par le chef, le souverain. Dès le milieu du siècle donc, la bourgeoisie tendit à proposer sa propre pensée égalitaire. Mais il n'était pas encore question de rompre avec la monarchie. Pour l'heure, il ne s'agissait que de repenser le système politique et social pour combattre l'absolutisme, jugé arbitraire, et rappeler l'égalité de tous dans le corps du royaume, même si les fonctions différaient. Ce fut avec la crise des années 1780 et le raidissement de la noblesse, que ce type de langage métaphorique se radicalisa, optant définitivement pour une bipolarisation sociale entre



pauvres et riches, passant outre à l'institution des ordres et réclamant ouvertement l'égalité. Mais il est vrai aussi que l'évolution des esprits, travaillés par l'évolution des sciences physiques aussi bien que politiques, tendit à faire disparaître le clergé du discours. Le mesmérisme et les expériences électriques, très à la mode sous Louis XVI, tendirent à supplanter le côté «magique» des prêtres catholiques auxquels les Philosophes ambitionnaient aussi de succéder. Voltaire était conseiller de Frédéric II à Berlin, Diderot partait pour la Russie auprès de la Grande Catherine, Mably s'installait auprès du grand-duc de Parme. Tout était prêt pour créer une solution alternative à la crise sociale qui couvait, manichéisme sur lequel vint se greffer une idéologie issue des Lumières.

Face à ce discours nouveau, reposant autant sur les rancunes sociales de l'élite bourgeoise (Madame Roland se souvint longtemps d'une invitation qu'elle reçut chez des nobles qui la firent dîner aux cuisines), que sur une pensée simpliste ayant abandonné l'organicisme, la noblesse proposait quant à elle des solutions visant à la rétablir dans ses privilèges. L'œuvre du comte de Boulainvilliers est très révélatrice des rancœurs aristocratiques envers l'absolutisme (47). Il tendait à démontrer dans ses écrits que la noblesse descendait des Francs qui avaient envahi la Gaule et créé la France, tandis que les Gallo-Romains vaincus étaient devenus les membres du Tiers-Etat. D'autre part, son discours ressortissait encore de celui du corps social structurel traditionnel. La noblesse, écrivait-il dans sa *Dissertation sur la noblesse françoise* (48), «est un corps politique dans lequel on ne peut faire aucune division, non plus que dans un corps naturel, sans dommage (...) Il est donc vrai que la Noblesse est un corps inséparable». Les premiers effets de la révolution lui donneront tort comme on sait, puisque Mirabeau sera élu du Tiers aux Etats Généraux. Et lors de la Nuit du 4 Août, le vicomte de Noailles fut l'un des premiers à se rallier à l'abandon des privilèges. Mais c'est aussi que, comme nous l'avons vu, Louis XIV avait désorganisé la noblesse en éradiquant son esprit guerrier. Noyée dans

---

(47) Voir supra note 38.

(48) Bibliothèque d'Angoulême, ms 23, cité par A. DELAPORTE, *op. cit.*, 1986, p.3.



le luxe, elle dérogeait non pas par son train de vie mais par sa façon de vivre. Elle n'était plus un modèle. Mirabeau et, pire encore, le marquis de Sade traînaient la renommée de leur nom dans la boue. Nul mieux que Choderlos de Laclos (un bourgeois) n'a montré sa dépravation mentale (*Les liaisons dangereuses*, 1781). Même l'art du XVIII<sup>ème</sup> siècle témoigne de son relâchement, un relâchement très souvent fantasmé par les littérateurs et les gazettiers qui contribuèrent à répandre l'image du noble corrompu, vraisemblablement bien au-delà de la réalité. Aux actes grandioses des héros antiques que célébrait la peinture au temps de Louis XIV, on préféra les amours des dieux (Boucher). Il fallut l'intervention de Lenormand de Tournehem (un roturier), surintendant des Bâtiments du Roi, auquel succéda le marquis de Marigny (né Poisson), frère de Madame de Pompadour, pour qu'on tentât de relancer le «grand genre». Mais, de même que ce furent les bourgeois qui relancèrent l'art aristocratique, ce furent eux qui profitèrent de ce nouvel essor, ainsi que nous l'avons vu plus haut avec l'exemple de David. Toutefois, jusque dans les années 1770, il n'y eut pas de rêve de scission sociale de la part des roturiers, simplement un désir d'intégration dans la caste nobiliaire.

A la veille de la Révolution, la mésentente entre les ordres en vue de la restauration de la monarchie mena le Tiers Etat à se rebeller ouvertement. Un langage radicalement nouveau apparut. Il se fonda bien entendu sur la façon de penser bourgeoise, horizontale comme nous l'avons vu, mais il profita aussi des leçons des Philosophes, et de Rousseau en particulier. Celui-ci, au milieu du siècle, avait proposé comme tant d'autres une vision réformatrice de la société, mais il était allé plus loin. Non pas tant dans les idées, que dans la manière de poser les problèmes et de les traiter. Tout d'abord, il avait abandonné le discours organique, que ce soit celui du corps social comme celui des membres et de l'estomac, et en réfléchissant d'une manière selon lui philosophique, il avait donné par là la caution intellectuelle qui manquait au propos social bipolaire des bourgeois. Dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), réponse à une question posée par l'Académie de Dijon, il avait posé un postulat bien dans l'esprit du temps (*L'Ingénu* de Voltaire) qui consistait à dire que l'homme naturel est bon. De cet a priori, il découlait nécessairement que l'union des hommes créant la société,



celle-ci pervertissait l'homme. De là l'inégalité entre eux. Rousseau allait jusqu'à dire que la propriété était l'expression la plus évidente de cette inégalité. Ainsi naissait un discours subversif d'où découlait qu'il fallait rétablir l'égalité originelle. Pour les Philosophes, il convenait de faire table rase du passé et de recommencer l'histoire, chimère absolue. De là découlèrent ces idées abstraites et irréalisables de progrès et de perfectibilité de l'homme et de la société. Dans son journal *Le Point du Jour*, à la date du 15 juin 1789, Barère écrivait en s'adressant aux députés : «Vous êtes appelés à recommencer l'histoire». C'était bien l'illustration du discours de Rousseau. Et il en allait de même chez Robespierre dans son *Rapport sur les principes de morale politique qui doivent guider la Convention* (5 février 1794) : «Nous voulons, en un mot, remplir les vœux de la nature, accomplir les destins de l'humanité, tenir les promesses de la philosophie, absoudre la providence du long règne du crime et de la tyrannie... Et qu'en scellant notre ouvrage de notre sang, nous puissions voir au moins briller l'aurore de la félicité universelle». L'idée de nature avait été le leit-motiv de l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, disciple de Rousseau (*Etudes de la nature*, 1784). Et Saint-Just écrivait dans son traité *De la nature* (49) : «Outre que les lois corrompent les hommes, il faut à chaque instant corrompre les lois pour conserver les hommes». Il s'agissait pour lui de sauvegarder l'humanité face à la société. Malheureusement, il s'appuyait sur cette humanité théorique façon Rousseau, même s'il s'éloignait de celui-ci sur certains points de détail. Ainsi une véritable rupture avait eu lieu avec toutes les pensées précédentes. C'était une rupture mentale, pleine de préjugés, aveugle sur la *nature humaine*, mais au fond obsédée par la *condition humaine* tirée du moule chrétien, aveugle aussi sur la formation des sociétés, qui entama le processus de scission entre les ordres et mena la Révolution à des extrémités logiques mais absurdes. Le retour à l'Age d'Or, à la nature, passait par une nécessaire uniformisation de l'humanité.

Dans son ouvrage suivant, *Du contrat social* (1762), Rousseau reprenant ses postulats allait plus loin en ramenant les questions politiques et sociales au point de vue strictement humanitaire. C'en était fini de la conception religieuse

---

(49) SAINT-JUST, *Théorie politique*, Paris 1976, p. 150.



de la société. On pouvait dès lors balayer le clergé. Pourtant, inconscient à la fois des contradictions et des retombées de ce qu'il écrivait, il reconnaissait que l'humanité ne pouvait vivre sans religion : «Toute puissance vient de Dieu, je l'avoue». En tête du premier chapitre, Rousseau, qui se présentait comme un membre du «souverain» (le peuple), affirmait : «L'homme est né libre, et partout il est dans les fers». Cela était dû à la société, il convenait donc d'en changer et de passer un nouveau «contrat», au sens indo-européen du terme, entre les membres du «souverain». Passant en revue les modèles antiques, Rousseau rêvait de démocratie, mais en jugeait l'homme indigne, et il s'arrêtait sur la vertu spartiate. On sait que Robespierre commença de réaliser cette dernière, en particulier en imaginant l'Ecole de Mars, école militaire où les enfants seraient élevés dans l'idéal républicain. Les tentes dans lesquels ils dormaient sur le champ de Mars à Paris ne durèrent qu'un hiver, celui de 1794-1795...

Si Rousseau a joué un rôle fondamental dans ce qu'il faut bien appeler la perversion de la pensée par le biais d'une philosophie de préjugés, prétendument expérimentale (50), d'autres auteurs suivirent en raison des blocages sociaux du règne de Louis XVI. Alors se rencontrèrent les Philosophes comme Condorcet, auteur d'une *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1795), et les écrivains comme Louis-Sébastien Mercier, auteur de *L'An Deux Mille Quatre Cent Quarante. Rêve s'il en fut jamais* (1771), œuvre qui propose une conception idyllique de l'avenir. Avec eux deux, nous pénétrons directement dans la Révolution, puisqu'ils furent l'un et l'autre députés à la Convention, proches des Girondins. Il en va de même avec Sylvain Maréchal, futur disciple de Babeuf, qui dans son *Correctif à la Révolution* (1793), écrit, faisant référence aux mains (reste de discours organique) : «Toi seul est cause de la discorde qui règne entre ma sœur et moi. La nature nous fit jumelles et de la même substance. Nous sommes toutes deux de chair et d'os, et nous comptons chacune autant de doigts. Mais du moment que l'homme s'avisa de détruire l'égalité parfaite qui régnait entre nous ; du moment qu'il lui prit fantaisie d'établir une distinction entre nous deux, le bon accord fut détruit». C'est bien là un discours

---

(50) Voir Gaston BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris 1972.



rousseauiste revendiquant hautement l'égalité, non plus comme cela avait été le cas autrefois au nom de l'organiscisme de la société, mais bien en vue de son établissement définitif, par dénonciation d'une prétendue perversion. L'inversion des valeurs était définitivement en marche, accusant d'obscurantisme ce qui était naturel, puisque organique, et taxant de «lumineux» ce qui n'était qu'artifice, puisque jugeant par abstractions.

Un discours radical s'était donc mis en place à la veille de la Révolution, qui prétendait dépasser l'habituelle réflexion sur la monarchie au moyen de schèmes mentaux supposés ancestraux. Ce faisant, il avait créé ses propres concepts, nature, progrès, humanité, desquels dérivèrent les notions d'égalité, de liberté et de fraternité. Mais cette vision de la société était fort pauvre puisqu'elle ne reposait que sur des abstractions ne plongeant aucune racine dans une quelconque réalité. C'est pourtant en s'appuyant sur de telles références que les bourgeois entamèrent le combat politique direct de la pensée subversive, à la veille de la Révolution. Il fut mené aussi bien par les artistes, ainsi que nous l'avons vu avec David, que par les écrivains. Le théâtre fut le lieu idéal de ce combat. Beaumarchais met dans la bouche de son Figaro les paroles suivantes, fronde directe adressée au comte Almaviva : «Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie». On sait le triomphe que remporta la pièce à sa sortie (1784). Plus fin encore était Chamfort, dans l'un de ses *Dialogues* (XLVIII) :

Le suisse. Monsieur, où allez-vous ?

D'Alembert. Chez M. de...

Le S. Pourquoi ne me parlez-vous pas ?

D'Al. Mon ami, on s'adresse à vous pour savoir si votre maître est chez lui.

Le S. Eh bien, donc ?

D'Al. Je sais qu'il y est, puisqu'il m'a donné rendez-vous.

Le S. Cela est égal ; on parle toujours. Si on ne me parle pas, je ne suis rien.

Un langage semblable fut utilisé au Salon de 1785 pour soutenir David. Il émanait de l'énigmatique personnage que l'on nomme le pseudo-Carmontelle.



C'est en ces termes que celui-ci s'exprimait dans le *Frondeur, ou Dialogues sur le Salon par l'auteur du Coup-de-patte et du Triumvirat*: «Si l'on disait à ce petit nombre d'hommes qui possèdent tout, occupez l'Artiste et payez-le bien ; car avec la moindre parcelle de ce même génie dont il anime le marbre ou la toile, s'il le voulait, il pourrait trouver des moyens sûrs de s'enrichir à vos dépens. Sans doute cette proposition, une fois bien méditée, les rendrait moins rigoureux économes. Ce million d'hommes ou environ (51), qui parlent avec tant de complaisance de leurs propriétés, les croiraient-ils bien assises, lorsque vingt-quatre millions d'autres hommes cesseraient de retirer de leurs mains le juste et continuel salaire de leur industrie ? Présume-t-on que des fortunes immenses se seraient paisiblement élevées sans la ressource qu'offrait au reste du peuple la culture des arts, ou qu'elles resteraient en paix si cette culture venait à ne plus rien produire ? Peut-être mes craintes sont exagérées ; mais pourtant ces révolutions imprévues, qui tant de fois ont renversé dans la poussière la postérité des riches, ont eu des causes plus méprisées : la paix intérieure des empires a cessé partout, et dans tous les temps, aussitôt que les arts ont cessé de fournir de l'existence à celui qui les cultivait». Le grand mot était lâché, révolution. Nous étions en 1785, et la menace était directe envers les nobles. Tout discours de référence à l'organicisme était abandonné au profit du clivage riches-pauvres. C'était donc bien un abandon mental définitif de la réalité sociale d'Ancien Régime, et ce fut ce discours qui présida à la Révolution. Ce texte évoque cependant immédiatement l'ouvrage du comte de Volney paru en 1791, *Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires*, au titre si évocateur et qui illustre si parfaitement la claire conscience que certains nobles avaient que tout était perdu.

Lorsque débuta la Révolution, les libelles et les pamphlets de circonstance fleurirent. Le plus célèbre demeure celui de l'Abbé Siéyès, *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?* (1789), qui posait clairement le problème des réformes les plus extrêmes. On connaît les questions abruptes par lesquelles commencent l'ouvrage. Ce n'était plus de la réflexion politique, c'était de la revendication,

---

(51) On estime le nombre des nobles en 1789 à environ 700000 personnes, celui du clergé à environ 130000, sur une population de 26 millions d'individus.

de l'exigence :

«Qu'est-ce que le tiers état ? Tout.

Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique ? Rien.

Que demande-t-il ? A y devenir quelque chose.»

Cela cachait un radicalisme qui se révèle dans les extraits suivants. «D'une manière ou d'une autre, toutes les branches du pouvoir exécutif sont tombées aussi dans la caste qui fournit l'Eglise, la Robe et l'Epée. Une sorte d'esprit de confraternité fait que les nobles se préfèrent entre eux, et pour tout, au reste de la nation. L'usurpation est complète ; ils règnent véritablement». Et plus loin, Siéyès interrogeait logiquement : dans la nation, «où placer la caste des nobles ?» Ne trouvant pas de solution pour elle, qu'il considérait comme un parasite, il s'agissait donc de la supprimer. Tout comme Restif de la Bretonne s'était inspiré des Indiens pour mener ses réflexions, Siéyès s'inspira quant à lui des Celtes et des Germains, récemment redécouverts et par ailleurs mal distingués (52). «Pourquoi (le Tiers-Etat) ne renverrait-il pas dans les forêts de Franconie toutes ces familles qui conservent la folle prétention d'être issues de la race conquérante ?», demandait-il, ironisant explicitement sur les théories du comte de Boulainvilliers. Il espérait par là redonner vie à une prétendue égalité originelle des «Gaulois», qu'avaient envahis les Germains. Ce n'était cependant que la réponse roturière à l'exclusivisme des nobles. On sentait bien cependant qu'avec de tels discours, il n'était plus question de compromis et de discussions. La prise du pouvoir par les bourgeois apparaissait évidente dès ce moment, et toutes les tentatives de restauration organique de la monarchie, d'où qu'elles vinssent, nobles ou bourgeois modérés, étaient d'avance vouées à l'échec.

La dérive du discours bipolaire bourgeois était complète, il restait à la réaliser dans les faits. En quatre années ce fut fait. Siéyès y joua un rôle de première importance. A la réaction nobiliaire qui espérait la restauration de la monarchie mais ne s'en donna pas les moyens idéologiques, se cramponnant inutilement à ses privilèges, fit suite une révolution menée par la bourgeoisie,

---

(52) Cité par A. DELAPORTE, *op. cit.*, 1986, p.33.



selon des principes arbitraires. Deux mondes s'entrechoquèrent, qui eurent pour conséquence la mise en pratique de valeurs artificielles, et la désintégration structurale du corps social. Chaque ordre eut sa part de responsabilité dans cette recherche d'un nouvel Age d'Or, qui ne fut en fait que la réalisation de l'Age de Fer.

### **1789 : RESTAURATION MONARCHIQUE OU ROYAUTE CONSTITUTIONNELLE ?**

On a dit que la Révolution avait commencé en 1787-1788 avec la «révolte nobiliaire» (A. Mathiez) ou «révolution aristocratique» (G. Lefebvre), cette dernière expression certainement trop forte (53). En fait, la restauration des privilèges des nobles était déjà bien entamée quand ils entrèrent en lutte ouverte avec le roi sur la question des déficits. En 1789, tous les ministres et évêques étaient nobles. Mais face à la crise financière, les ministres Calonne et Loménie de Brienne entendaient répondre par l'extension de l'impôt. Ce fut un tollé. L'aristocratie en profita pour tenter de recouvrer son ancienne indépendance perdue sous Louis XIV. Ce qu'elle souhaitait, c'était la *renovatio* de la monarchie, et rien de plus. Seuls quelques nobles libéraux estimaient qu'il convenait d'aller plus loin en s'alliant à certaines catégories supérieures de la bourgeoisie. Les intérêts de la noblesse dans sa grande majorité divergeaient de ceux du Tiers-Etat, non seulement sur le plan financier, mais aussi en fonction de sa caste. Pour les nobles, il s'agissait de revenir en arrière en cassant l'absolutisme. Quant aux bourgeois, ils rêvaient de réformer le royaume dans le sens du libéralisme économique et social, égalitaire. Ce fut dans ces conditions d'incompréhension mutuelle que s'ouvrirent les Etats Généraux, le 5 mai 1789.

La Révolution commença dans la légalité. Les roturiers entamèrent très

---

(53) Il s'agit en effet bien plutôt d'une réaction. Voir Georges LEFEBVRE, *La Révolution française*, Paris 1951.

rapidement le processus de débordement de l'absolutisme. Malgré les tensions, dès le mois de juin, les antiques raisonnements fidèles aux prototypes d'origine indo-européenne se firent jour. Il s'agissait bien d'aller de l'avant en «recommençant l'histoire» par les moyens du discours rhétorique traditionnel. On procéda d'abord à l'ancienne formulation du serment, lors de la fameuse cérémonie improvisée du Jeu de paume (20 juin 1789). Seuls les députés du Tiers Etat le prêtèrent, et il fallut la menace pour que les deux autres ordres se joignissent à lui. Mais ce serment comme on sait, devait être très vite rompu, de même que devait être rompu le pacte d'union (contrat) du peuple célébré lors de la Fête de la Fédération, le 14 juillet 1790. Événement sacré que celui-ci puisqu'une messe fut dite par Talleyrand sur l'autel de la Nation, entendons le corps social reconstitué, tandis que le roi prêtait serment à la Nation. A priori cependant, tous les éléments de l'organisme structurel ancien étaient à nouveaux réunis. Le roi se trouvait à nouveau être le «chef» du peuple trifonctionnel reconstitué, et l'aspect magico-religieux du pouvoir se distinguait derechef de l'aspect juridique. Cet événement faisait suite à la Constitution civile du clergé (12 juillet 1790), qui entérinait la séparation des pouvoirs de première fonction. Le souverain retrouvait la place qu'il n'aurait jamais dû quitter. Mais il ne l'accepta qu'à regret, d'autant que le pape avait condamné la réforme du statut du clergé dès mars et avril 1791. Il s'agissait là d'une nouvelle faute de la fonction souveraine, dans son aspect magico-religieux. Dans ces conditions, l'organisme social réactivé ne devait pas survivre plus de deux années aux premiers événements révolutionnaires.

La Révolution de «restauration de la structure trifonctionnelle ancienne» fut d'abord menée par le groupe des Monarchiens (nobles comme de Virieu ou Clermont-Tonnerre, bourgeois comme Mounier et Malouet) qui rêvait d'instituer un bicamérisme sur le modèle anglais. Mounier, porte-parole du groupe, devait écrire plus tard que son dessein était «de suivre les leçons de l'expérience, de s'opposer aux innovations téméraires et de ne proposer dans les formes de gouvernement alors existant que les modifications nécessaires pour maintenir la liberté». On le constate, il n'était question pour lui que de réformer le corps social, en y insufflant de l'égalité juridique et financière. C'est pourquoi certains nobles s'allièrent à lui : il ne remettait pas en cause la tripartition sociale. Aux



Monarchiens, éliminés dès octobre 1789 quand le peuple ramena la famille royale à Paris, succéda le « triumvirat » formé par Alexandre de Lameth, Adrien Du Port et Barnave. Eux aussi échouèrent, car la Révolution drainait malheureusement avec elle des forces déstabilisatrices, subversives même, qui allait la faire rapidement basculer dans le chaos.

Il y avait bien eu quelques émeutes dès le début de l'année 1789, comme le pillage de la Manufacture Réveillon en avril, mais ce n'était là que des épisodes isolés. Ce ne fut qu'*après* les premières mesures prises par la bourgeoisie que le petit peuple poussa aux réformes quand la majorité du Tiers Etat entendait se contenter de quelques innovations. Les historiens marxistes insistent sur le fait que la « populace », selon le terme de Restif de la Bretonne, fut le ressort de la Révolution. A la stabilisation de la Révolution bourgeoise entreprise de 1789 à 1791/92, ils opposèrent la puissance de la force chaotique violente, manifestant par là « l'immense espoir » qu'ils entrevoyaient dans les réformes. A. Soboul écrit : « La spontanéité révolutionnaire des masses citadines et rurales soulevées par la misère et le « complot aristocratique », a jeté bas l'Ancien Régime dès fin juillet 1789, détruit son armature administrative, suspendu la perception de l'impôt, municipalisé le pays, débridé les autonomies locales » (54). Or peut-on réellement parler de « spontanéité révolutionnaire » ? Là est la question. En 1789, incontestablement, et il en aurait fallu très peu pour qu'on tint le peuple en respect. Il suffisait que le roi réagit, mais il ne le fit pas, au grand désespoir de Mounier. Mais quand on parle de « journées révolutionnaires », cela ne signifie-t-il pas préparation ? Pourquoi tel événement à tel moment bien précis ? Combien de fois Marat n'annonça-t-il pas certains événements violents ? Etait-ce clairvoyance de sa part ? Il provoqua très certainement les massacres de septembre 1792, mais il avait « prévu » la fuite du roi à Varennes en juin 1791. Etait-ce prévision ? N'était-ce-pas plutôt renseignement ? En réalité, il faut bien comprendre que la spontanéité originelle, sursaut d'espoir et de peur incontrôlés, fut très vite manipulée par des éléments déstabilisateurs. La foule fut un instrument de pression entre des mains qui avaient intérêt à tirer les ficelles dans l'ombre. Marat à coup sûr, mais peut-être

---

(54) Albert Soboul, *La Révolution française*, Paris 1965, p.36.



pour faire échec à la réaction monarchique ? D'abord Louis XVI, qui se montra incapable d'extérioriser et de transcender la fonction royale face à la trifonctionnalité, même si celle-ci était devenue une, égalitaire et fraternelle, au moins devant l'impôt et la justice. Ensuite, la décadence de la noblesse, devenue courtisane et en grande partie réactionnaire, qui tira l'événement vers l'arrière quand les bourgeois le tiraient vers l'avant (56). Enfin, l'esprit bourgeois qui avait lentement pris le pas sur l'idéal chevaleresque monarchique, et qui fut très vite travaillé par la subversion, c'est-à-dire par un discours ayant abandonné l'organicisme originel au profit d'un langage abstrait, coupé de la nature malgré ses affirmations. Le royaume était certes redevenu trifonctionnel, mais le discours juridique appuyé des bourgeois le transforma très rapidement en une institution constitutionnelle. Le roi n'était plus que le premier fonctionnaire de la France. Il n'était plus le souverain extérieur aux ordres qu'il aurait dû être si l'on avait respecté l'organisme social. La dérive exista dès les débuts de la Révolution. Pour en arriver à ce point, il avait aussi fallu les conditions économiques du règne (moissons calamiteuses des années 1780, déficit financier dû à la guerre d'Amérique - «Bienheureux déficit, tu es le trésor de la Nation!», s'écriait Camille Desmoulins dans son journal *Les Révolutions de France et de Brabant* - et la relative déchristianisation du royaume (57), qui, ajoutées à l'abandon du Tiers-Etat, jouèrent un rôle de catalyseur. Et Louis XVI, au lieu d'écouter sa noblesse et son peuple, avait verrouillé la société comme l'enseigne le fameux édit de Ségur, ministre de la guerre, de 1781, qui réservait les postes d'officiers dans l'armée aux seuls aristocrates. Pourquoi le roi n'avait-il pas recréé une nouvelle noblesse comme on l'avait fait au XV<sup>ème</sup> siècle, après le désastre d'Azincourt ? Des voix pourtant s'élevaient en ce sens. C'était le cas de Morelly dans *Le Prince* (1757), qui envisageait la possibilité pour les roturiers méritants d'accéder à certaines charges. Mais les tensions entre

---

(56) Deux révolutions se heurtèrent en effet en fonction de l'appartenance de castes.

(57) Depuis 1766, on fermait des couvents. Entre 1770 et 1790, le nombre des réguliers passa de 26000 à 17000. Les causes en étaient la laïcisation et la matérialisation de la société. C'est dans ce contexte que l'on doit aborder *La religieuse* de Diderot (1760, publié en 1780).



l'absolutisme et l'aristocratie d'une part, entre noblesse d'épée et noblesse de robe d'autre part, avaient occulté toute possibilité de s'entendre avec la bourgeoisie. Une solution à l'anglaise telle que la proposaient les Monarchiens aurait cependant pu être envisagée à ce moment-là, sauvant la tripartition sociale d'un désastre en intégrant une certaine frange bourgeoise dans l'élite. On demandait au roi de sauvegarder la structure dans une période de dynamisme économique, c'est-à-dire de l'adapter aux temps nouveaux, il la figea dans sa dérive absolutiste. Pourtant, bien des espoirs avaient été placés en lui lors de son accession au trône, ainsi que le montre Gallois (de son vrai nom Gauvain) dans *Le règne de Louis XVI ou le retour de l'Age d'Or* (1774). C'est aussi que Louis XVI était sorti de sa formation royale l'esprit farci des œuvres des Philosophes. On espérait qu'il serait le refondateur de la monarchie, mais il ne put être sur le tard qu'un roi sectaire. En fait, les réformes auraient dû être entreprises dès les années 1770. A cette époque, le Tiers-Etat était encore arrimé mentalement aux deux autres états. Ce qui ne fut plus le cas dans la décennie suivante, où le mot *révolution* était souvent prononcé, ainsi que nous l'avons vu. Aussi, le roi, le clergé et la noblesse se laissèrent-ils déborder par les idéaux de la troisième fonction travaillée par les forces destabilisatrices que Louis XVI avait laissé gagner du terrain. Alors que Frédéric II, en Prusse, s'amusait à écouter Voltaire, mais avait eu le courage de l'écarter quand ce dernier prétendait s'immiscer dans ses affaires, Louis XVI, ignorant tout de son royaume, avait laissé se développer un esprit subversif jusque dans son entourage : le duc d'Orléans, son cousin, était maître du Grand Orient de France. N'ayant pas compris le sens des revendications qui lui arrivaient de tous côtés, Louis XVI laissa se développer un esprit «révolutionnaire» qui échappa à toutes les élites, clergé, noblesse, bourgeoisie, excepté aux plus intelligents parmi le petit peuple (Marat) ou aux plus subversifs (Abbé Raynal, Siéyès). Ce furent eux qui pervertirent l'esprit de la *renovatio* entreprise par les plus lucides au début de la Révolution.

Quel rôle joua la franc-maçonnerie dans la Révolution? C'est là une question à laquelle il est difficile de répondre, tant le débat demeure passionnel. Dès 1798, l'abbé Barruel avait lancé l'hypothèse d'un complot maçonnique (*Abrégé des Mémoires pour faire suite à l'histoire des Jacobins*, publié à

Hambourg). Complot, c'est sans doute beaucoup dire, mais il n'est pas impossible d'envisager une action souterraine visant à saper les fondements trifonctionnels de la société d'Ancien Régime. Son rôle fut de relancer une machine sociale bloquée. Dans ce cas, chaque ordre aurait sa part de responsabilité. Dans les loges, nombreux étaient les nobles, les membres du clergé, comme Siéyès, les bourgeois, qui communiaient dans le culte commun de l'humanité. Ce fut plus que vraisemblablement sur ses fondements idéologiques, dont nous avons vu plus haut les effets dans la pensée politique du temps, que se développa l'esprit subversif révolutionnaire. Mais il faut se garder de mêler la franc-maçonnerie à l'expression populaire visant à saper la monarchie. Si les deux tendances se rencontrèrent dans un but commun, la franc-maçonnerie paya un lourd tribut à la guillotine durant la Terreur. C'est qu'elle était assimilée à une élite, et potentiellement contre-révolutionnaire. Quant au petit peuple, la dérive républicaine et démocratique de 1792-1794 visait à le canaliser en lui donnant satisfaction. Ce que n'avait pas su ni voulu faire le roi, ce fut la bourgeoisie la plus radicale qui le réalisa. Il s'agissait de le faire taire définitivement. Ce faisant, elle avait vendu son âme à ceux qui le manipulaient, en abandonnant l'organicisme du discours structurel d'Ancien Régime. Quoi qu'il advînt désormais, la subversion avait gagné, qui véhiculait des idées qui n'étaient pas nécessairement celles de la bourgeoisie. Mais celle-ci, à présent sans repères, s'était laissée séduire et envahir par le nouveau langage subversif.

### *LE DETACHEMENT DE LA TROISIEME FONCTION*

L'évolution des Girondins, groupe de jeunes avocats et négociants, révèle parfaitement les tiraillements internes à l'esprit de la bourgeoisie. Elle montre suffisamment aussi à quelles extrémités d'impéritie elle en arrive quand elle n'est plus guidée par une véritable pensée. Ceux que depuis Lamartine on nomme Girondins (58), mais que l'on appelait alors Rolandistes (du nom de Roland) ou Brissotins (du nom de Brissot), dominaient l'Assemblée Législative. Au début de 1792, ils obtinrent quelques postes ministériels dans le gouverne-

---

(58) A. de LAMARTINE, *Histoire des Girondins*, Paris 1847.



ment royal : Roland à l'Intérieur, le banquier Clavière aux Finances. Après le 10 août et la suppression de la monarchie, ils passèrent sans difficultés la barrière de la République, où ils se reconstituèrent. Leur opportunisme était total. Mais ils avaient fait bien du mal en déclarant d'une manière présomptueuse la guerre au «roi de Bohême», c'est-à-dire à l'empereur germanique, au moment où l'armée était totalement désorganisée. La reine écrivait à Axel de Fersen, le 14 décembre 1791 : «Les imbéciles! ils ne voient pas que c'est nous servir!». Dans les débats à propos de la guerre, en décembre 1791 et janvier 1792, seul Robespierre envisageait la possibilité d'un coup d'Etat militaire, résultat de l'incurie des députés, réactivant par là le vieux discours platonicien sur la tyrannie consécutive à la démocratie. Ce coup d'Etat devait venir en 1799. Pour l'heure, les premiers revers de la guerre engendrèrent un regain d'activité populaire. Les sans-culottes réclamaient la possibilité de participer directement à la défense de la Patrie. Cette autre nouvelle notion abstraite était cependant considérée comme un «être auquel on fait des sacrifices» (lettre de Roland au roi, 10 juin 1792). Les soulèvements populaires du printemps menèrent à la journée du 10 août 1792. Le roi était déposé. Les Girondins auraient souhaité la chute de la monarchie qu'ils n'auraient pas mieux agi. Dans un climat de tension extrême, le troisième ordre, la troisième fonction, venait de quitter l'organisme triparti qui structurait la France depuis sa création. C'était sans doute la première fois dans l'histoire des peuples héritiers des Indo-Européens que l'événement se produisait. Dès lors, clergé et noblesse, soutiens naturels du roi, devenaient comme étrangers en France. On ne légiféra pas encore en ce sens, cela ne fut fait qu'après la victoire de la République, le 9 frimaire an VI (29 novembre 1797), sur proposition de l'ex-abbé Siéyès.

La Convention nationale se réunit le 21 septembre 1792. Très vite les Girondins s'opposèrent aux Montagnards, groupe radical dans les rangs duquel siégeaient Robespierre, Saint-Just, Danton, et Marat, dont le premier se défiait. Qu'allait-on faire de cette République plutôt embarrassante, telle était la première question qui se posait. Il fallait juger le roi qui n'était plus que le citoyen Capet, entièrement désacralisé. Encore que Robespierre, dans son discours sur la mort du Roi, le 3 décembre 1792, reconnût que, quel que fût l'endroit où il se trouvait, il régnait sur la France. C'était admettre implicite-



ment son rôle et sa fonction sacrée. Les roturiers bourgeois cherchaient-ils absolument à devenir *orphelins* ? Il fallait donc exécuter le roi, ce à quoi se refusaient les Girondins. L'exorcisme criminel se réalisa cependant le 21 janvier 1793, comme un écho des eschatologies royales indo-européennes. Louis XVI était mort de n'avoir pas tenu sa parole sacrée d'être un souverain trifonctionnel, garant de l'harmonie organique du royaume. Mais celui qui le remplaçait était un être abstrait, le peuple incarné dans l'Etat, qui lui aussi avait brisé son serment et le contrat social proclamé le 14 juillet 1790. C'était le triomphe des idéaux chrétiens et maçonniques, le triomphe du discours de scission mentale engendré par l'universalisme égalitaire de la pensée de troisième fonction abandonnée à elle-même.

Ceux qui manœuvraient le peuple dans l'ombre avaient donc remporté la victoire définitive. Une nouvelle pensée remplaçait désormais le traditionnel organicisme du discours indo-européen. On aurait pu a priori remplacer le roi indigne en suscitant une nouvelle élection. Cela avait été le cas par le passé. Hugues Capet avait été élu en 987, et plus loin encore les Germains élisaient leurs chefs par l'acclamation des armes, ainsi que le rapporte Tacite. Mais alors le petit peuple n'était ni «dé-chaîné», ni travaillé par des discours subversifs véhiculés par des déclassés (Siéyès, Marat) qui poussèrent la majorité de la bourgeoisie à le suivre. Les deux ordres supérieurs définitivement éliminés, la pensée égalitaire de troisième fonction n'ayant plus d'alternative de réflexion mentale en face d'elle, se donna libre cours en 1792-1793. Dès octobre 1792, Brissot, dans un *Appel à tous les Républicains de France*, écrivait : «Les désorganiseurs sont ceux qui veulent tout niveler, les propriétés, l'aisance, le prix des denrées, les divers services à rendre à la société», propos de clairvoyance tardive auquel Robespierre avait répondu par avance dans ses *Lettres à ses commettants*, le 30 septembre précédent, dans lesquelles il dénonçait les faux patriotes «qui ne veulent constituer la République que pour eux-mêmes, qui n'entendent gouverner que dans l'intérêt des riches». Au printemps 1793, la lutte se fit plus âpre encore. L'ex-prêtre Jacques Roux, l'un des chefs des «Enragés», disait le 25 juin 1793 : «L'égalité n'est qu'un vain fantôme quand le riche a le monopole». Le discours, réduit à un face à face entre riches et pauvres, était devenu essentiellement celui de l'économie, donc celui du troisième ordre. On



ne faisait plus aucune référence à la pensée organique du corps social. Du côté des bourgeois, le langage relevait de la même logique. Le Girondin Pétion déclarait fin avril 1793 : « Vos propriétés sont menacées ».

Face au déferlement et à la poussée de la « populace », qui avait finalement tout gagné, quelques bourgeois, les Montagnards, parvinrent cependant grâce au jacobinisme à maintenir un certain cap, au risque de perdre leur âme, et en abandonnant la monarchie, désormais vouée aux gémonies. Ce fut le cas de Danton lors du 10 août 1792, et surtout de Robespierre et de ses comparses Saint-Just et Couthon. Ils illustraient d'une manière ou d'une autre l'affirmation de Trotski selon laquelle « le jacobinisme est le maximum de radicalisme que puisse fournir la société bourgeoise ». C'est-à-dire que selon lui on pouvait aller encore plus loin. Toutefois, si la subversion mentale était parvenue à ses fins, aidée en cela par l'appui inespéré de certains bourgeois progressistes aveuglés par leur logique comme Robespierre et Saint-Just, dans la pratique elle avait échoué. Babeuf, lors de la Conspiration des Égaux, tenta de la relancer en germinal an IV (mars 1796), en s'appuyant sur un vrai programme communiste. Mais les ressorts passionnels et dynamiques de la Révolution avaient été brisés avec la Terreur, les sans-culottes avaient été intégrés dans les ministères, il était trop tard, et son complot échoua lui aussi. Il fallut attendre 1917 pour que l'inversion généralisée des valeurs parvînt à s'imposer, en Russie. On sait ce qu'il en advint, et de sa « réussite » et de sa fin.

Après la chute de Robespierre, et malgré quelques derniers soubresauts comme celui de Babeuf, la République allait désormais s'installer en fondant ses principes sur le discours économique du Tiers-Etat libéré de toute contrainte organique. La Constitution de l'An III affirma hautement « le pouvoir des meilleurs », selon les termes de Boissy d'Anglas. Quant aux grands principes de la démocratie, quant à l'égalité, Lanjuinais, ancien Girondin réchappé de la Terreur, expliquait : « Si vous dites que tous les hommes demeurent égaux en droit, vous provoquez à la révolte ceux que vous avez exclus ». En conséquence, suivant en cela Mailhe qui déclarait : « Nous avons fait une assez cruelle épreuve de l'abus des mots pour n'en point employer d'inutiles », l'article premier des deux précédentes constitutions fut enterré. Mais le mal était fait. Il devait perdurer longtemps. Il était le résultat incontrôlé de la pensée du troisième ordre



qui s'était détaché de la structure tripartite de l'Ancien Régime dès avant 1789. Livré à lui-même par l'incurie et la sclérose des deux premiers ordres sur lesquels reposait le système monarchique, le Tiers-Etat, dans sa tendance bourgeoise, avait repris son indépendance sans en mesurer tous les risques et toute l'ineptie. Envahi par les forces du chaos, il avait dû céder du terrain, alors que ses véritables intérêts le liaient normalement aux deux autres ordres. De ce fait il était bien plus proche des deux ordres supérieurs que du petit peuple, c'est-à-dire de ceux que l'on appelait à Rome les «servi». Malgré la déclaration, dès 1789, des grands principes égalitaires, premiers effets de la subversion de la pensée, seuls les Monarchiens avaient vu juste. Ils ne souhaitaient que réactiver l'organisme structurel triparti de la monarchie. Mais déjà ils étaient minés par une pensée étrangère à cette tripartition. Ils ne pouvaient réussir. Le détachement de la troisième fonction de l'ensemble de la structure, inscrit dans la logique dès les années 1780, était en marche dès les premiers mois de la Révolution. Seul le roi aurait pu s'y opposer, il ne sut pas le faire. Même des modérés comme Barnave entraient dans cette logique de déstructuration fonctionnelle. Dans son *Introduction à la Révolution française*, rédigée en 1792, mais publiée seulement en 1843, il écrivait : «Dès que les arts et le commerce parviennent à pénétrer dans le peuple et créent un nouveau moyen de richesse au secours de la classe laborieuse, il se prépare une révolution dans les lois politiques; une nouvelle distribution de la richesse prépare une nouvelle distribution du pouvoir. De même que la possession des terres a élevé l'aristocratie, la propriété industrielle élève le pouvoir du peuple; il acquiert sa liberté». Avec un tel discours, on comprend mal que Barnave ne soit pas allé au bout de sa logique, c'est-à-dire au moins aussi loin que les Girondins. Un tel propos légitimait jusqu'à un certain point les revendications bourgeoises d'intégration dans la noblesse, mais il pouvait légitimer aussi bien la démocratie. Ce fut celle-ci qui l'emporta, faisant entrer la France dans une sorte d'Age de Fer.

La scission structurelle de la France entraîna une dérive extrême du discours bourgeois, relative à la régénération du peuple. Cette idée ne fut pas isolée dans l'histoire ainsi que le montreront les révolutions futures, qui entamèrent, à l'instar de la période de la Terreur, un processus de refondation



arbitraire et non viable de l'humanité. La Révolution devint tyrannie là où elle accusait le corps social monarchique de tyrannie. L'inversion des valeurs du discours fut complète dès ce moment. Dans son *Rapport sur le gouvernement révolutionnaire* du 5 nivôse an II (25 décembre 1793), Robespierre proclamait que «la Convention est le centre unique de l'impulsion du gouvernement», ce qui répondait à une précédente affirmation : «Les lois sont révolutionnaires, ceux qui les exécutent ne le sont pas». Saint-Just, lors de la présentation des décrets des 8-13 ventôse (26 février-3 mars 1794), estimait quant à lui que «ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau». En conséquence, il convenait d'agir pour changer la nature humaine. Mais c'était en fait d'un homme abstrait qu'il s'agissait, un homme idéal, dans la droite ligne des a priori de Rousseau. Cependant, selon cette logique, on organisa «l'unité d'opinion», selon les termes de Couthon (26 floréal an II - 15 mai 1794). David, devenu conventionnel et robespierriste, expliquait dans son *Rapport fait au nom du Comité d'instruction publique, sur la nomination des cinquante membres du jury qui doit juger le concours des prix de peinture, sculpture et architecture* (25 brumaire an II - 15 novembre 1793) : «Les arts doivent donc puissamment contribuer à l'instruction publique, mais c'est en se régénérant». «La Révolution a retrempe les âmes des Français, expliquait Romme dans un rapport à la Convention le 24 octobre 1793, elle les forme chaque jour aux vertus républicaines. Le temps ouvre un nouveau livre à l'histoire; et dans sa marche nouvelle, majestueuse et simple comme l'égalité, il doit graver d'un burin neuf et vigoureux les annales de la Franc régénérée». La propagande subversive était ainsi élevée au rang de pensée et d'art officiels. On institua un nouveau culte, l'Etre Suprême, dont Robespierre, alors président de la Convention, fut le grand prêtre (20 prairial an II - 8 juin 1794); on changea les noms des villes. Lyon devint Commune-Affranchie, Toulon devint Port-la-Montagne, Marseille, Ville-sans-Nom, etc., comme plus tard Saint-Petersbourg devint Léningrad, Chemnitz, Karl-Marx-Stadt ou Saïgon, Ho-Chi-Minh-Ville. Il n'est pas jusqu'aux hommes qui ne changeassent de noms. On connaît ainsi un Montagnard-sans-Culotte. Fouché baptisa sa fille Nièvre. Le futur général Jean-Baptiste Milhaud, héros de Waterloo, se fit appeler Cumin, nom trouvé dans le nouveau calendrier révolutionnaire. Cette politique de déviation sous-tendait également la

«déculturation» des Français. C'était la porte ouverte à l'abandon des cultures ancestrales, enracinées dans les terroirs, et qui remontaient à la nuit des temps. Bientôt, le prolétariat moderne allait naître, sans traditions, sans racines, sans cultures, qui allait structurer mentalement l'homme. Ces extrémités étaient le résultat du discours abstrait de la bourgeoisie, coupé de l'organisme structurel de l'Ancien Régime. Plus de références naturelles, partant plus de réalisme. La scission mentale du discours allait définitivement séparer l'homme de la nature.

Si l'on compare maintenant la Révolution française et les révoltes plébéiennes de l'Antiquité ou de l'Ancien Régime telles que nous en avons vu quelques-unes plus haut, on s'aperçoit que la Révolution est allée plus loin que les autres. Il ne s'agit plus seulement de revendications sociales d'intégration, mais bien d'un rejet de la structure tripartite. Cela n'a été rendu possible que grâce à une inversion généralisée des valeurs. Le Tiers-Etat, miné par les «servi», s'est présenté comme lumineux, comme détenant le savoir, et c'est pourquoi il a fini par éliminer les deux autres fonctions. Mais cela s'est réalisé au détriment de la nature humaine, désormais coupée de toute réalité, et visant sans cesse à plus de virtualité. Si l'histoire de la Révolution a commencé comme nombre de révoltes roturières par des revendications d'intégration sociale dans les ordres les plus élevés, elle a fini par sombrer dans ce qui de tout temps fut à redouter, l'alliance avec le bas peuple des «esclaves», ce qui mena à l'éviction des fonctions supérieures. Selon le discours organique indo-européen, la place de la troisième fonction la fait naturellement fluctuer : soit elle s'arrime aux fonctions supérieures, à la recherche d'une harmonie, soit elle fait cause commune avec les «servi», et c'est alors la généralisation de la scission. Seule l'Histoire dira si le rééquilibrage de la trifonctionnalité est encore possible aujourd'hui.

**Jérémie BENOIT**



Nécrologie  
**EDGAR CHARLES POLOME**  
 (1920 - 2000)

Les lecteurs d'*Etudes Indo-Européennes* connaissaient Edgar POLOME par les contributions qu'il avait publiées dans notre revue (1988 et 1996), ainsi que par les nombreuses allusions que notre *Chronique* faisait à ses travaux. Les personnes qui participaient à nos séminaires d'études et colloques de Saint-Germain-au-Mont d'Or avaient eu l'occasion de le rencontrer et d'apprécier ses qualités scientifiques et humaines. Edgar POLOME avait été l'éditeur responsable de la publication des volumes *Homage to Georges Dumézil* (1982) et *Essays in Memory of Karl Kerényi* (1984). Il avait participé à des colloques si nombreux qu'il ne serait pas possible d'en énumérer ici les actes. Savant de renommée internationale, indo-européaniste et spécialiste de l'histoire des religions, à l'origine disciple de Mircea ELIADE, il avait dirigé à l'Université d'Austin (Texas) le *Center for Asian Studies* (1962-1972) et animé le *Department of Oriental and African Languages* (1969-1976). Il était devenu citoyen américain (1966), après avoir fondé le département de linguistique de l'*Université Officielle du Congo Belge*, dont le destin fut scellé dès 1960. Sa carrière avait commencé à l'Athénée Adolphe Max, Ville de Bruxelles, où il avait enseigné les langues germaniques (1942-1956). Il demeurait avant tout un spécialiste du monde germanique ancien et de sa religion. En témoignent ses *Essays on Germanic Religion* (1989) et les nombreuses publications antérieures et postérieures à ce volume, toutes relatives à ce domaine important du monde indo-européen.

Atteint par la maladie, il avait dû se retirer et quitter son activité de recherche en 1998, après avoir été pendant de nombreuses années le responsable principal de la rubrique des révisions critiques du *Journal of Indo-European Studies*. Nous avons appris son décès, survenu le 11 mars 2000. Qu'il nous soit permis de saluer ici sa mémoire!

E.I.E.

## CHRONIQUE DES ETUDES INDO-EUROPÉENNES

En toute équité, l'ouvrage qui devrait figurer en tête de cette chronique est celui que notre collaborateur Carl-Heinz BOETTCHER vient de publier aux Editions RÖHRIG (Röhrig Universitätsverlag, D 66368 St Ingbert) sous le titre *Der Urprung Europas. Die Wiege des Westens vor 6000 Jahren* (Les origines de l'Europe. Le berceau de l'Occident il y a 6000 ans). Un premier tirage, paru fin 1999, est d'ores et déjà épuisé et relayé par un deuxième, daté de l'an 2000. Nous nous réjouissons pour l'auteur et pour l'ouvrage de ce signe manifeste de succès. Malheureusement l'abondance des notes critiques que l'on va découvrir dans les pages qui suivent, abondance qui résulte en partie du retard que la réorganisation de notre revue nous avait imposé, ne nous permet pas de fournir ici de ce livre capital une analyse détaillée, assortie de la discussion approfondie qu'il mérite. Nous avons donc résolu de lui consacrer une note de lecture très étoffée, tenant lieu d'article, qui paraîtra dans *Etudes Indo-Européennes* 2000, 17<sup>ème</sup> année.

Cependant, afin d'encourager ceux de nos lecteurs pour lesquels la lecture de l'allemand n'est pas un obstacle, nous tenons à annoncer dès maintenant la parution de ce livre et à donner un aperçu de son contenu et de son importance. Comme son titre permet de le deviner, il traite des origines indo-européennes de l'Europe et de la constitution de l'ethnie indo-européenne à partir des éléments divers de populations pré-existantes venues de contrées différentes de notre continent. Il renouvelle ainsi le problème sans cesse débattu de l'habitat primitif (*Urheimat*) des Indo-Européens et en propose une solution tout à fait acceptable à l'entendement du préhistorien et du linguiste comparatiste. L'ouvrage se subdivise en trois parties : «L'essor des nomades de la mer» (*Der Aufstieg der Seenomaden*) qui met en lumière les circonstances et les conséquences de leur pénétration en Europe centrale; «Nouvelle culture, langue nouvelle» (*Neue Kultur, neue Sprache*) qui traite de la formation de l'indo-européen et de son élaboration comme langue véhiculaire par la fusion de deux types de culture; «L'Occident dans la lumière de l'aurore» (*Abendland im Morgenlicht*) qui montre la naissance des structures de ce qui va devenir l'Europe ancienne et médiévale destinée à perdurer jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle.

On reconnaîtra les thèmes principaux des quatre études publiées en traduction française dans cette revue en 1991, 1993-94, 1996 et dans la présente livraison. Mais l'avantage du livre est qu'on les retrouve intégrés à une vue d'ensemble qui parachève la démonstration de l'auteur et lui confère un caractère parfaitement convaincant.

E.I.E.



*The Journal of Indo-European Studies*, Vol.25, Number 1&2, Spring/Summer 1997

R.S.P.BEEKES, *Historical Phonology of Iranian*, 1-26, rappelle les problèmes que posent la graphie de l'Avesta et celle des inscriptions cunéiformes du vieux-perse, l'existence de formes mèdes dans ces inscriptions, le travail qui reste à faire sur le moyen-iranien et l'intérêt des noms propres, avant de présenter un tableau complet de l'évolution phonétique de l'indo-européen au gâthique et au vieux-perse, avec une chronologie des changements : indo-européens dialectaux, indo-iraniens, iraniens communs, enfin avestiques et vieux-perses.

Aram V.KOSSIAN, *On Anatolian-Urartian Linguistic Contacts*, 27-34, donne trois exemples des contacts linguistiques entre la langue de l'Urartu et l'anatolien : la racine « emplir » (anatolien *suwa-* : urartien *šū-*), le nom du dieu de l'orage (anatolien *Tisapa* : urartien *Teišeba*), le nom propre anatolien *Sastura/īs* et son correspondant urartien *Sarduri*, et situe ces contacts vers la fin du neuvième siècle avant notre ère.

Anne E.LEA, *Lleu Wyllt : An Early British Prototype of the Legend of the Wild Man ?* 35-47, compare les thèmes de l'histoire de Lleu Llaw Gyffes de la quatrième branche des Mabinogion avec ceux des histoires de Myrddin Wyllt (Merlin l'enchanteur), Suibne Geilt et Lailoken. Ces quatre histoires reposeraient sur une même légende celtique de l'« homme sauvage ».

Mary NIEPOKUIJ, *Requests for a Hearing in Norse and Other Indo-European Languages*, 49-78, reprend l'étude de la concordance formulaire signalée par Franz SPECHT et confirmée par Hans SCHAEDELER entre la formule initiale de la *Völuspá* et des formules indo-iraniennes similaires (Védas, Gâthâs), qui ont en commun un appel à l'attention, adressé à l'auditoire, et l'annonce d'une importante révélation. Elle apporte de nouveaux exemples nord-germaniques et irlandais qui permettent de conclure à l'existence d'une formule de prise de parole devant une assemblée savante, comme le *vidátha* védique selon Karl GELDNER et utilisé dans des poèmes à composition circulaire.

Alexis MANASTER RAMER, *Nostratic from a Typological Point of View*, 79-104, discute les objections typologiques de B.A.SEREBRENNIKOV, G.A.KLIMOV et P.H.ROSS contre l'hypothèse de V.M.ILLICH-SVITYCH, et propose pour les séries consonantiques du nostratique un système très proche de celui de l'indo-européen dans la théorie « glottalique ».

Kenneth SHIELDS, *On the Pronominal Origin of the Indo-European Athematic Verbal Suffixes*, 105-117, soutient que les désinences personnelles du verbe indo-européen dans la flexion athématique ne sont pas issues de pronoms personnels, mais de particules déictiques combinées éventuellement avec des marques de nombre.

John COLARUSSO, *Proto-Pontic : Phyletic Links Between Proto-Indo-European and Proto-Northwest Caucasian*, 119-151, reprend l'idée, émise par Paul FRIEDRICH, d'une parenté entre l'indo-européen et de caucasique du nord-ouest et place la langue commune « pontique » entre 7000 et 9000 dans la région où, sur des bases toutes différentes, David W. ANTHONY situe l'habitat originel des Indo-Européens.

Robert DREWS, *PIE Speakers and PA Speakers*, 153-177, utilise l'origine anatolienne des toponymes grecs en *-ss-* et *-nth-* (*nd-*), comme argument en faveur d'un habitat originel des Indo-Européens en Anatolie et d'un mode de propagation de la langue conforme à la conception de C. RENFREW.

*The Journal of Indo-European Studies*, Vol.25, Number 3&4, Fall/Winter 1997



Einar ØSTMO, *Horses, Indo-Europeans and the Importance of Ships*, 285-326, étudie successivement les représentations de chevaux, qui apparaissent seulement à l'âge du bronze, et celles, bien plus anciennes, de bateaux (dès le mésolithique), dans les documents figurés du Danemark et du monde scandinave en particulier dans les gravures rupestres. Certaines les associent. Ce motif du cheval sur le bateau peut s'expliquer de deux façons : soit directement, à partir de l'apparition du cheval, soit indirectement, par substitution du cheval à l'élan, qui est présent dès l'âge de pierre. Et, dans les deux cas, en raison d'un lien symbolique entre cheval et bateau qui s'observe également dans les sources védiques et grecques. [Voir l'article de Jens BRAARVIG dans ce même numéro. La substitution du cheval à l'élan a un parallèle dans le panthéon germanique, où les Jumeaux divins apparaissent initialement sous la forme d'élangs, avec les *Alces* de la *Germanie* de Tacite].

Jeannine DAVIES-KIMBALL, *Sauro-Sarmatian Nomadic Women : New Gender Identities*, 327-343, montre à partir de l'archéologie que dans les sociétés nomades sauro-sarmates de la deuxième moitié du premier millénaire avant notre ère les femmes jouissaient d'un statut social comparable à celui des hommes, et jouaient un rôle similaire dans les domaines religieux et guerrier.

Jens BRAARVIG, *Horses and Ships in Vedic and Old Greek Material*, 345-351, cherche le lien originel entre cheval et bateau dans la mythologie du soleil (le cheval solaire indien né de la mer), dans la légende açvinienne (le sauvetage de Bhujyu) et dans les images qui assimilent le char au bateau ; en Grèce, dans la mythologie de Poséidon et celle des Dioscures.

Carlos JORDÁN-CÓLERA †, *The Etymology of Insula, Aestus and Aestuarium*, 352-360, rejette l'étymologie, remontant à l'antiquité, de latin *insula* par l'hypostase d'un syntagme *in salo* « dans la mer » au profit d'un dérivé de la racine *\*eis-* qui indique un mouvement rapide, mais qui devrait son *n* à *in salo*. Cette racine se retrouverait dans *aestus* et son dérivé *aestuarium*.

Ignacy Ryszard DANKA and Krzysztof Tomasz WITCZAK, *Indo-European \*kwnHos and Its Meanings In the Neolithic and Post-Neolithic Times*, 361-369, soutiennent que les noms baltes et slaves du « plomb » qui reposent sur *\*kwnHos* sont apparentés au grec *kúanos* « smalt », à l'iranien *\*s(p)ana-* « fer », au hittite *kuwanna-* « cuivre ». Ce serait, au néolithique, la désignation d'une pierre, qui aurait été réinterprétée ultérieurement comme celle d'un métal.

Gábor TAKÁCS, *Note on the Origin of PIE \*pes-* « Penis », 371-382, soutient que le nom indo-européen du « pénis » *\*pes-* se retrouve dans les langues ouraliennes, altaïques et dravidiennes probablement par emprunt, si *\*pes-* est le nom racine de *\*pes-* « blasen, wehen » de POKORNY.

John A. GREPPIN, *A Note on Georgian USX- and Indo-Europeanisms in the Kartvelian Languages*, 383-386, voit dans le géorgien *usx-* « bœuf sacrificiel » un emprunt à l'indo-iranien *\*uks-*, avec une métathèse.

Tim PULJU, *Indo-European dA>dh*, 387-399, propose deux nouveaux exemples de l'aspiration d'un *\*d* par la laryngale *\*A* : le nom de la « jarre » (grec *phidáknē* en face de *píthos*) et celui du « fond » (v.ind. *budhná-* en face de v.angl. *botm* « bottom »).

William R. SCHMALSTIEG, *The Origin of the Neuter Nominative-Accusative Singular in \*-om*, 401-407, voit dans cette désinence du cas direct des neutres thématiques une ancienne marque d'instrumental qui se retrouve dans la désinence *-omъ* du slave et les cas en *-m-* du pluriel en slave, balte et germanique. Cette forme en *\*-om* et celle en *\*-ai* qu'on trouve à la fois au datif et dans certaines formes de cas directs (latin *quae*) représenteraient un



« patient indirect » dans une construction ergative. [Pour l'agent correspondant, voir *A Student Guide to the Genitive of Agent* du même auteur, recensé dans ce numéro].

Martin E.HULD, *The Loins of Antimachus*, 409-414, apporte une solution au problème que pose le rattachement du grec *klónis* « os sacrum » à son étymon i.-e. \**klouni-* « fesse » : un hyperatticisme du poète Antimakhos de Colophon sur le modèle de ionien *koûros* : attique *kóros* « jeune garçon », pour \**kloûnis*.

Paul W.BROSMAN Jr., *Confirmation Concerning Two Aspects of Hittite Gender*, 415-416, confirme sur la base de *suppal(a)-*, désignation d'un animal, que le genre en hittite est déterminé uniquement par la forme sans considération du référent.

Subhadra Kumar SEN, *Unrequited Love : East and West*, 417-418, compare deux brèves inscriptions, l'une moyen-indienne, l'autre nord-germanique, évoquant un amour non payé de retour.

*The Journal of Indo-European Studies*, Vol. 26, Numbers 1&2, Spring/Summer 1998

Yves DUHOUX, *Pre-Hellenic Language(s) of Crete*, 1-39, présente un tableau d'ensemble des documents préhelléniques de la Crète du deuxième millénaire avant notre ère. Il distingue quatre types d'écriture qu'on tente de lire à partir du linéaire B, mais sans pouvoir les déchiffrer : les hiéroglyphes crétois ; le linéaire A ; l'écriture du disque de Phaestos ; celle de la hache d'Arkalokhori. Au premier millénaire apparaissent les inscriptions dites éteocrétoises en alphabet grec, donc lisibles, mais tout aussi incompréhensibles que les précédentes. On ne sait si ces cinq écritures notent une seule et même langue ou plusieurs, d'origine inconnue.

Dean A.MILLER, *On the Mythology of Indo-European Heroic Hair*, 41-60, étudie le thème de la longue chevelure, blonde ou rousse, comme attribut traditionnel du héros.

Philipp M.FREEMAN, *Saturnian Verse and Early Latin Poetics*, 61-90, propose une nouvelle définition du vers saturnien, dont on sait qu'il est fréquemment allitéré, comme syllabique, avec un début variable, et strophique. Ce qui le rattache aux vers syllabiques, souvent groupés en strophes, d'autres métriques indo-européennes, souvent caractérisées également par l'allitération.

Brigitte L.M.BAUER, *Impersonal Verbs in Italic : Their Development from an Indo-European Perspective*, 91-120, considère les trois catégories d'impersonnels représentées en latin, météorologiques, de sentiment et sensation, modaux, comme des archaïsmes hérités d'une période ancienne de l'indo-européen qui, d'un point de vue typologique, était encore une langue « active » (au sens de G.KLIMOV).

Kenneth SHIELDS, *On the Indo-European Reflexive*, 121-129, propose une alternative à l'étymologie habituelle du réfléchi : la combinaison d'un déictique \**s(e)* et d'une particule de discours indirect \**we*.

Stephan Hillyer LEVITT, *Is There a Genetic Relationship Between Indo-European and Dravidian ?* 131-159, plaide en faveur d'une parenté à partir de 23 rapprochements lexicaux et 3 grammaticaux.

Jaan PUHVEL, *Computing in Latin and Hittite*, 161-162, suppose une forme proche du latin *computare* « compter », initialement « couper », à la base du verbe hittite *kappuwai-* « compter », qui serait un ancien préverbe en \**kom-* de *puwai-* « piler ».

Stefan ZIMMER, *Modern Necromancy, or How to Make Mummies Speak*, 163-180, visiblement contrarié de voir identifier des vestiges humains de type nordique à une



population de langue indo-européenne vivant sur le même sol, et Victor H. MAIR, Comments on Stefan ZIMMER « Modern Necromancy... », 181-190, débattent de la question de l'identification ethnique des momies du bassin du Tarim auxquelles était consacré le numéro 23, 3/4 de la revue.

Edgar C. POLOMÉ, Germanic Etymological Dictionary, 191-197, publie les premières entrées (de AB- à ĀLA) de son dictionnaire étymologique du germanique.

#### Vol.26, Numbers 3-4, Fall/Winter 1998

Kevin TUIE, Achilles and the Caucasus, 289-343, propose de voir dans Achille un type légendaire de la région du Caucase, attestant des contacts anciens entre populations indo-européennes et populations caucasiennes.

Theo VENNEMANN gen. NIERFELD, Etymology and phonotactics : Latin *grandis* vs. Basque *handi* « big » and similar problems, 345-390, montre par quelques exemples l'existence d'un substrat proto-basque dans les langues occidentales (et même méridionales) par emprunt direct ou indirect.

Harald HAARMANN, On the Problem of Primary and Secondary Diffusion of Indo-Europeans and Their Languages, 391-419, soutient, contre RENFREW et CAVALLI-SFORZA, que l'expansion de l'agriculture n'a été liée ni chronologiquement, ni géographiquement aux migrations indo-européennes et confirme son argumentation par les similitudes observables dans le vocabulaire courant de l'ouralien et de l'indo-européen.

Peter SCHRUIJVER, The British Word for « Fox » and Its Indo-European Origin, 421-434, ramène le nom brittonique du « renard » (breton *louarn*, etc.) à *\*loperno-*, dérivé de *\*h<sub>2</sub>lop-* « renard », lituanien *lāpė*, grec *alōpēks*.

Torkel BREKKE, Note on a Possible Reference to Ikaros in the Vinaya of the Mūlasarvāstivādin, 435-446, retrouve la légende d'Icare dans l'une des fables de ce texte bouddhiste, où elle a dû s'introduire par les royaumes indo-grecs.

Stépan AHYAN, Indo-European Mythical Theme of the Final Battle in the « History of the Armenians » by Movses Khorenatsi, 447-457, ajoute aux versions nord-germaniques (Ragnarök, Bravellir), irlandaise, indienne, romaine un parallèle arménien : la bataille d'Ervandavan.

Robert S. BEEKES, The Origin of Lat. *aqua*, and of *\*teutā* « people », 459-466, voit dans le nom latino-germanique de l'eau et du cours d'eau, et dans celui, plus largement représenté, de la tribu, des formes issues d'un substrat préindoeuropéen.

Robert WOODHOUSE, Bonfante's Illyrian Horse, 467-468, estime que le remplacement de *\*epos* par un *hippos* illyrien n'implique pas l'introduction de la réalité correspondante à partir de l'Illyrie [rejoignant ainsi mon observation dans cette même revue, 1996, p.173].

Id., Grassmann's Law before Consonant Shift in Messapic and « Pelasgian », 475-479, apporte à sa théorie des sonores aspirées indo-européennes comme « asperae » une confirmation typologique.

Edgar C. POLOMÉ, Re-reading Dumézil's « Mythes et Dieux des Germains » (1939), défend ce livre contre les attaques répétées de ses détracteurs.

#### Vol.27, Numbers 1&2, Spring/Summer 1999



Winfred P.LEHMANN, *The Structural Approach of Jacob Grimm and His Contemporaries*, 1-13, montre que les linguistes du début du 19<sup>ème</sup> siècle ont eu de la langue une conception structurale – celle d'un organisme – et une approche synchroniste ; c'est seulement la pratique de la grammaire comparée qui a conduit, bien plus tard, à l'atomisme.

Gareth OWENS, *The Structure of the Minoan Language*, 15-55, soutient la thèse d'une origine indo-européenne de la langue minoenne, celle du linéaire A de Crète, à partir de quelques lectures hypothétiques.

Brice LOUDEN, *Bacchylides 17: Theseus and Indo-Iranian Apām Napāt*, 57-78, retrouve dans le poème 17 de Bacchylide et accessoirement dans l'épisode d'Aristée des *Géorgiques* de Virgile un écho du mythe du « feu des eaux ».

R.Drew GRIFFITH, *Elysium Revisited*, 79-85, à la suite de Garth ALFORD (*JIES* 19,1991) rattache l'expression homérique de « Champ Élysées » à une désignation égyptienne du paradis comme le « champ des roseaux ».

D.BOUTKAN and M.G.KOSSMANN, *Some Berber Parallels of European Substratum Words*, 87-100, étudient cas par cas la possibilité d'une origine berbère de formes préindoeuropéennes des langues occidentales et concluent à des emprunts des langues d'Europe et du berbère à une même source, là où le rapport semble assuré.

Subhadra Kumar SEN, *Word Ordering in the Aṣṭadhyāyī*, 101-103, présente quelques observations sur l'ordre des mots dans les sūtras de la grammaire de Pāṇini.

STEFAN ZIMMER, *Comments on a great book: The Encyclopedia of Indo-European Culture*, ed. by J.P.MALLORY and D.Q.ADAMS, 105-163, propose une liste d'additions et de corrections à cet ouvrage. Edgar C. POLOMÉ, *About Dumézil. Apropos of a special number of the Zeitschrift für Religionswissenschaft*, 248-251, dénonce les attaques idéologiques contre feu Dumézil que contient ce numéro spécial qui lui est consacré.

Ces trois numéros se terminent, comme les précédents, par une abondante chronique bibliographique d'Edgar C.POLOMÉ.

*Eros, Liebe und Zuneigung in der Indogermania. Akten des Symposiums zur indogermanischen Kultur- und Altertumskunde in Graz (29.-30.September 1994)*. Hsg. von Michaela OFITSCH. Graz, Leykam, 1997 (Arbeiten aus der Abteilung « Vergleichende Sprachwissenschaft » Graz, Bd 11). 281 p.

Ce volume réunit les communications présentées au symposium de Graz, dont le thème a été suggéré par l'étude de rituels anatoliens et indiens ayant trait à la conception et à la naissance. Comme l'observe Christian ZINKO dans l'introduction, ces questions ont été victimes de la pudibonderie des époques précédentes ; chacune a ses tabous. Celui-là étant passé de mode, on peut les aborder sans détours.

Jutta VALENT, *Strīnindā oder: die Frau als Hinderin auf dem Weg zur Erlösung*, 1-13, étudie plusieurs textes indiens qui présentent la femme comme un obstacle sur la voie de la « libération » (au sens indien du terme).

Manfred HUTTER, *Shirin und Khosrau: Realität und Idealisierung von Liebe im späten Sasanidenreich*, 15-30, voit dans la reine Shirin l'idéal féminin de l'Iran sassanide, conforme à la conception avestique : l'image de la déesse Ardivi Sura Anahita, et de la *daēna* de l'homme de bien.



Manfred LORENZ, *Der afghanische Dichter Chushhāl-Chān in seinem « Dastār-nāma » über die Ehe*, 31-36, oppose la conception islamique du mariage et de l'amour que prône le poète afghan à celle de la littérature persane entre le 9<sup>ème</sup>-et le 16<sup>ème</sup> siècle.

Lutz RZEHA, *Ungleichheit in der Gleichheit: Materialien zu männlich-männlicher Erotik in den iranischsprachigen Kulturen Mittelasiens*, 37-64, expose la conception commune aux populations iranophones d'Asie Centrale de l'homosexualité masculine.

Shomeis SHARIK-AMIN, *Entschleierung eines Tabus - Liebe und Zuneigung bei den weiblichen Figuren in « Wīs u Rāmīn »*, 65-86, traite en détail de ce roman de la fin de la période arsacide, qui, à travers l'Irak, le Maghreb et l'Andalousie, aurait fourni un modèle à *Tristan et Iseut*.

Ralf-Peter RITTER, *Armenisch erek'matean* (Ezn. 195), 87-91, interprète cette forme unique à partir d'une autre forme unique *matoc'*, datif d'un *plurale tantum matk'* « somnium venereum » : le composé signifierait « (lié à) une triple éjaculation ».

Jasmine DUM-TRAGUT, « ... deine Augen entstammen dem Meere... » - Mittelalterliche armenische Liebesdichtung, 93-105, étudie les thèmes, le style et la langue de la lyrique arménienne du seizième siècle à partir des œuvres de son principal représentant.

Sylvia HUTTER-BRAUNSAR, *Liebe und Politik: Zur « glücklichen Ehe » Hattušilis III*, 107-120, montre l'intention politique de la mention de l'amour conjugal de l'usurpateur Hattušili et de sa femme Puduhepa.

Michaela OFITSCH, *Sexualität und sexuelle Vergehen in den hethitischen Gesetztexten*, 121-141, passe en revue les différentes situations mentionnées dans les Lois hittites : mariage, contacts sexuels hors mariage, et résume sous la forme d'un tableau le champ sémantique de l'amour en hittite.

Sergej A. ROMASCHO, *Slav. \*ljub- und \*mil- : Soziale und rechtliche Dimensionen*, 143-154, décrit le champ sémantique de l'amour et de l'inclination en slave, où il est particulièrement riche : dérivés de la racine *\*ljub-* (i.-e. *\*leubh-*) avec leurs emplois dans la phraséologie juridique, dérivés de la racine *\*mil-*, qui a des correspondants en balte et en grec, avec leurs emplois dans la phraséologie sociale. En face de la connotation « active » de *\*ljub-*, expression du désir et de la volonté, *\*mil-* a une connotation « passive ». Cette racine se rattache étymologiquement à *\*mir-* « communauté contractuelle », d'où « communauté », « monde » et « paix ».

Barbara FEICHTINGER, *Amor, Herrschaft und soziale Ordnung: zur Subversivität der römischen Liebeslegie*, 155-173, pose la question de la signification socio-historique de l'apparition de l'élégie amoureuse à Rome, où elle était jusqu'alors absente. Née de la démoralisation consécutive à la guerre civile, elle va à l'encontre de la tentative augustéenne de restauration des valeurs traditionnelles. L'exil d'Ovide montre que l'empereur avait vu le danger de cette littérature.

Oswald PANAGL, *Paretymologie und Wortspiel im Umfeld von lateinisch amor / amāre*, 175-187, étudie les influences « parétymologiques » qui se sont exercées sur *amor / amāre* : celles de *amārus* « amer », celle de *amēns* « fou », celle de *mōrēs* « mœurs », qui donne au pluriel *a mōrēs* l'apparence d'un composé négatif. Mais ces observations n'apportent pas de réponse à la question de l'étymologie.

Wolfram EULER, *Das Kāmasūtra und die Ars amatoria – Zwei Lehrbücher über liebe im Vergleich*, 189-202, reprend la comparaison habituelle entre ces deux traités sur l'amour qui présentent des similitudes. Mais il s'agit de parallèles élémentaires.



Fritz LOCHNER VON HÜTTENBACH, *Worte für « Zuneigung » in den indogermanischen Namengebung*, 203-218, trouve quelques traces du vocabulaire de l'amour dans les noms de personnes indo-européens, mais seulement dans les composés signifiant « qui aime le combat », « qui aime les chevaux », et similaires, ou qui expriment le désir d'être aimé des dieux, du peuple, mais très peu, et tardivement, dans des composés exprimant l'affection pour des proches.

Wolfgang MEID, *Wortkundliches zu « Liebe » in indogermanischen Sprachen*, 219-225, montre les tendances communes de l'évolution sémantique des expressions de l'amour et la polysémie des termes qui l'expriment, à partir de la racine \**prī-*, du grec *φίλος*, des dérivés de la racine \**kā-*, etc. On relève au passage la suggestion d'un rapport étymologique entre le grec *φίλος* et le latin *filius* « fils ».

Klaus T. SCHMIDT, *Liebe und Sexualität im Spiegel der tocharischen Sprachzeugnisse*, 227-262, rassemble, traduit et commente les textes tokhariens relatifs aux diverses formes de la sexualité (hétéro-, homo-, auto-), aux traitements de l'impuissance et de la stérilité. L'étude se termine par un index allemand-tokharien du champ sémantique de l'amour et de la sexualité.

William R. SCHMALSTIEG, *A Student Guide to the Genitive of Agent in the Indo-European Languages*, Institute for the Study of Man, 1995 (Journal of Indo-European Studies Monographs Nr 14)

Ce bref ouvrage non paginé apporte bien plus que ne l'annonce le titre. « Guide de l'étudiant », il l'est certes par son caractère pédagogique (traductions juxtalinéaires des exemples, analyse des formes, etc.), mais c'est aussi l'illustration, sur des exemples bien choisis, d'une thèse résumée dans l'Abstract initial, de l'Avant-propos : « le but de ce texte est de réaffirmer et de populariser l'idée ancienne que le génitif indo-européen était le cas originel de l'agent dans de nombreuses constructions verbales », ce qui conduit à une comparaison avec le cas ergatif des langues à construction ergative (exemples 59/60) et à considérer le nominatif en \*-s comme un ancien « agentif » qui a remplacé le nominatif non agentif initialement dépourvu de cette marque (ex. 70/71) conservé dans les noms propres du hittite. Dans cette perspective, la construction des impersonnels latins du type *pudet* (ex. 84) apparaît comme un remarquable archaïsme [On peut en dire autant de son correspondant germanique ancien gotique JX13 *ni kar-ist ina Þize lambe* « il ne se soucie pas des moutons »]. Le génitif qui indique l'origine d'une sensation ou perception (ex. 95 et suiv.) est rattaché au génitif agentif avant d'être réinterprété comme génitif d'objet, substitut d'un accusatif. Les quelques exemples hittites de génitif d'agent (ex. 129 et suiv.) reposent sur l'hypothèse que le nom de la « main » qui figure, et qui en fait de simples génitifs adnominaux, serait une addition. Le génitif complément des verbes « emplir » (ex. 131 et suiv.) est expliqué directement par la valeur d'origine.

William R. SCHMALSTIEG, *An Introduction to Old Russian*, Washington, Institute for the study of man, 1995 (JIES Monographs, Number 15)

L'ouvrage, destiné aux étudiants de russe des Universités, comporte deux grandes parties d'inégale longueur : une description de la langue (p. 13-175) ; un choix de textes accompagnés d'un glossaire (p. 176-287). L'ouvrage se termine par un *index verborum* (p. 288-302) et une bibliographie (p. 303-311).



La description commence par de brèves indications sur l'alphabet cyrillique, se poursuit par un exposé de l'évolution phonétique qui a mené au vieux-russe, le plus souvent à partir du slave commun, mais avec des prolongements en direction de l'indo-européen, par exemple pour le traitement des sonantes vocaliques, p.37 et suiv. L'essentiel de l'exposé est consacré à la morphologie (adjectifs, pronoms et numéraux, p.50-75 ; substantifs, p.76-88 ; verbe, p.89-145), mais avec des indications sur les emplois qui anticipent sur la syntaxe. La partie proprement syntaxique est donc plus restreinte (p.146-175), mais contient nombre d'indications éclairantes, souvent originales, notamment celles qui correspondent à la conception illustrée par l'ouvrage du même auteur recensé ci-dessus.

Le premier texte est emprunté à la *Chronique* éditée par Šaxmatov, le deuxième au *Conte du Prince Igor*, le troisième au traité de Smolensk de 1229. Le vocabulaire rassemble les formes contenues dans les trois textes et dans la description de la langue, accompagnées, le cas échéant, d'une analyse grammaticale.

*Indo-European Religion after Dumézil*. Editor Edgar C. POLOME. Washington : Institute for the Study of Man, 1996 (JIES Monographs, Nr 16).

Ce volume a pour but de faire le point, dix ans après la disparition de Georges DUMEZIL, sur la place que tient son œuvre dans l'état actuel des recherches. Il commence par une préface de l'éditeur qui rappelle la carrière de DUMEZIL et une introduction qui présente les thèmes abordés par les différents contributeurs.

N.J.ALLEN, *Romulus and the Fourth Function*, 13-36, propose de rassembler dans une « quatrième fonction » tout ce qui, par le haut ou par le bas, échappe au cadre trifonctionnel, comme, en Inde, le roi et le *śūdra*. Dans le jugement de Pâris, où les trois déesses représentent les trois fonctions, la quatrième est représentée à la fois par Zeus, qui joue le rôle d'arbitre, et Éris, qui provoque la querelle.

Wouter BELIER, *The First Function : A Critical Analysis*, 37-72, critique la conception de la dualité de la première fonction à partir des données germaniques et rejette notamment la théorie du « borgne et du manchot ».

Enrico CAMPANILE, *Today, after Dumézil*, 73-82, consacre son étude aux figures qui ne s'intègrent pas dans le schéma trifonctionnel: les « Mères » gauloises et germaniques, divinités tutélaires d'un groupe ou d'un lieu, comme celles qu'invoquent les cités grecques dans leurs traités et les Ulates dans leurs serments, comme aussi le Jupiter-Pierre des Romains, le Jupiter Latiaris des Latins, etc. -ou l'Aurore (trifonctionnelle) devenue la grande déesse de l'Irlande, Brigit : ces divinités locales, individuelles se situent en marge de la religion traditionnelle et représentent des formes religieuses qui, comme l'Aurore, peuvent remonter à la période la plus reculée (« in the earliest times », p.82) de la communauté indo-européenne [Le sommaire, p.73, présente au contraire ces éléments comme des innovations « marginal and innovative elements »].

Daniel DUBUISSON, *Penser Les Mythologiques* (Dumézil, Eliade, Lévi-Strauss), 83-99, définit l'approche du mythe chez ces trois savants : à partir de la société pour Dumézil ; à partir de l'esprit (et plus précisément d'une logique binaire) pour Lévi-Strauss ; à partir du Sacré pour Eliade. Trois démarches qui ont en commun d'être peu sensibles à l'histoire, à la différence de l'approche nominaliste, historiciste de Michel Foucault.

Emily LYLE, *Broadening the Perspective on Dumézil's Three Functions*, 100-108, propose d'élargir la conception dumézilienne à la « cosmologie traditionnelle » des sociétés préhistoriques antérieures à celle qui correspond à l'idéologie des trois fonctions, et où l'on



observe une série de triades autres que celle des fonctions : élargissement qui va donc au-delà du monde indo-européen.

Dean A.MILLER, *Defining and Expanding the Indo-European Vater-Söhnes Kampf Theme*, 109-130, revient sur le thème du combat du père contre son fils dans lequel le fils trouve la mort. Il souligne que ce thème n'a rien de commun avec le complexe d'Oedipe de la psychanalyse, est un des aspects de l'idéologie « héroïque » : le héros sacrifie l'avenir de sa lignée à un idéal supérieur qui peut être sa propre destinée de héros solitaire et juvénile, ou celle du groupe auquel il appartient.

Edgar C.POLOME, *Indo-European and Non-Indo-European Elements in Germanic Mythology*, 131-146, rappelle l'apport de Georges DUMEZIL et de Jan de VRIES à l'interprétation de la mythologie germanique à partir de la tradition indo-européenne (la guerre de fondation, le borgne et le manchot), s'interroge sur l'origine de figures ambiguës comme les « Mères » germano-celtes : reflets de la « déesse-mère » de l'Europe paléolithique, auxquelles il envisage de rattacher Nerthus, en la détachant de Niord. Il critique l'interprétation qu'a proposée O'BRIEN pour le mythe eschatologique (*Ragnarök*) ainsi que celle de DUMEZIL : il envisage des emprunts au monde du Caucase ; et Loki serait issu de la réinterprétation récente d'une figure prégermanique.

Jaar PUHVEL, *After Dumézil, What ?* 147-155, présente un bilan de l'apport de DUMEZIL, un aperçu critique sur sa postérité, et une condamnation des critiques qu'il a subies de son vivant et même après sa mort au plan politique et idéologique.

William SAYERS, *Tripartition in Early Ireland : Cosmic or Social Structure ?* 156-183, après avoir reconnu les difficultés qu'a rencontrées initialement l'application au domaine celtique de la théorie des trois fonctions et rappelé les progrès accomplis depuis, par Dumézil et ses successeurs, cherche à en montrer la fécondité sur le matériel irlandais, en l'étendant au monde, et à la royauté, et en la diversifiant pour chacun de ces domaines [On note que dans le tableau des homologies p.162-163 la couleur rouge (liée naturellement à la fonction guerrière et au feu) l'est aussi, de façon moins naturelle, à la surface de la terre, sans que l'auteur n'attire l'attention sur cette homologie surprenante – et significative].

Jens Peter SCHJØDT, *Archaeology, Language and Comparative Mythology*, 184-196, montre que, contrairement à une affirmation de Colin RENFREW, la conception qu'il a proposée ne ruinerait pas, si on l'acceptait, la construction dumézilienne, puisque celle-ci ne vaut pas pour une réalité sociale, mais seulement pour une idéologie.

*The Indo-Europeanization of Northern Europe* edited by Karlene JONES-BLEY and Martin E.HULD, Washington, Institute for the Study of Man, 1996 (*JIES Monographs* N°17).

Le volume réunit les contributions au colloque international initié par Marija GIMBUTAS peu de temps avant sa mort et organisé par l'Université de Vilnius qui a réuni divers spécialistes sur ce thème.

#### Archéologie

J.P.MALLORY, *The Indo-European Homeland Problem : a Matter of Time*, 1-22, soutient qu'il convient de déterminer la date de la période commune avant d'envisager de situer le lieu de l'habitat originel, et observe que le linguiste n'a pas les moyens de le faire. En combinant les diverses sources d'information, il propose celle du quatrième millénaire.



Einar ØSTMO, *The Indo-European Question in a Norwegian Perspective : a View from the Wrong End of the Stick ?* 23-41, attire l'attention sur l'intérêt que présentent les gravures rupestres de l'âge du bronze pour l'étude de l'indoeuropéanisation de la péninsule scandinave.

Algirdas GIRININKAS, *The Narva Culture and the Origin of the Baltic Culture*, 42-47, fait état d'une découverte qui remet en question l'idée d'une indoeuropéanisation des régions baltiques par le peuple de la céramique cordée : celle de la culture de Narva, qui prolonge la culture mésolithique de Kunda que l'intervenant considère comme déjà indo-européenne, au même titre que celle de la céramique cordée.

Rimantė RIMANTIENE and Gintautas ČESNYS, *The Pan-European Corded Ware Horizon (A-Horizon) and the Pamarių (Baltic Coastal) Culture*, 48-53, maintiennent, contre le précédent intervenant, la thèse habituelle de l'indoeuropéanisation de la région baltique par les porteurs de la céramique cordée qu'ils considèrent comme des agriculteurs.

Algimantas MERKEVICIUS, *Basic Burial Patterns of Western and Eastern Balts in the Bronze and Early Iron Ages*, 54-58, étudie les ressemblances et les différences entre les sépultures de ces deux groupes de populations à partir de l'arrivée des porteurs de la céramique cordée.

Ilze LOZE, *Some Remarks about the Indo-Europeanization of Northern Europe (The Case of the Eastern Baltic Region)*, 59-77, admet la thèse de l'indoeuropéanisation de la région baltique orientale par l'infiltration, parfois violente, de petits groupes de populations (qu'elle considère comme pastorales) de la céramique cordée.

Aleksander KOSKO, *The Origin of the Vistula-Dniepr. Development of the Community of Sub-Neolithic Cultures*, 78-88, étudie les relations entre la culture de la céramique rubanée linéaire d'Europe centrale et les cultures subnéolithiques forestières entre Dniepr et Vistule aux VIe-IVe millénaires et les origines de la culture de Trzciniec qui leur fait suite.

Karlene JONES-BLEY, *Ceramics and Age : a Correlation in Early Indo-European Society*, 89-107, conclut de l'étude des sépultures de Yamna à une culture inégalitaire dans laquelle les jeunes pouvaient jouir d'une situation privilégiée.

#### Linguistique

Martin E. HULD, *Meillet's Northwest Indo-European Revisited*, 109-125, montre que l'indo-européen du nord-ouest de Meillet était une aire de contacts linguistiques (« Sprachbund »), antérieure à -1500, et qui doit correspondre à la culture de la céramique cordée.

Saulius AMBRAZAS, *The Ancient Relationship Between the Baltic and Germanic Languages from the Standpoint of Word Formation*, 126-132, propose de voir dans les suffixes \*-inga- et \*-ōmen- du germanique des emprunts au baltique occidental et dans l'emploi du suffixe i.-e. \*-isko- une innovation commune du baltique occidental et du germanique, témoignant des relations entre ces deux domaines [germ. \*-inga- est indissociable de \*-unga-, et v. angl. eal(d)-dom est un composé].

Erika SAUSVERDE, *Seewörter and Substratum in Germanic, Baltic and Baltic Finno-Ugric Languages*, 133-147, dresse une liste de termes maritimes de ces langues qui n'ont pas d'étymologie dans les familles correspondantes (indo-européenne, ouraliennne) et seraient des emprunts à des langues indigènes, celles des populations des cultures d'Ertebølle et de Narva antérieures à l'arrivée des Indo-Européens avec la culture de la céramique cordée et les Finno-Ougriens avec celle de la céramique à peigne et à fossettes [on est surpris de voir \*mar-, \*mor- « marais » figurer dans cette liste].



Angela DELLA VOLPE, *Indo-European Architectural Terms and the Pre-Indo-Europeans : a Preliminary Study*, 148-165, étudie le contraste entre la maison longue collective des cultures de la céramique rubanée et de celle des gobelets en entonnoir, pré-indo-européennes, et la maison individuelle des cultures de la céramique cordée et du gobelet campaniforme, avec laquelle elle met en rapport la terminologie indo-européenne reconstruite.

Krzysztof Tomasz WITCZAK, *The Pre-Germanic Substrata and Germanic Maritime Vocabulary*, 166-180, soutient que le germanique s'est superposé à deux substrats, l'un non indo-européen, d'où proviennent les formes sans étymologie, l'autre indo-européen, auquel sont attribuables les mutations consonantiques et plusieurs formes considérées comme sans étymologie, mais qui proviennent de l'indo-européen par son intermédiaire. Le vocabulaire maritime est à 84% hérité ou de formation germanique : les Germains connaissaient donc la mer et la navigation.

#### Culture et mythologie

Norbertas VELIUS, Marija Gimbutas : *The Investigator of Baltic Mythology*, 181-190, passe en revue les travaux que Marija Gimbutas a consacrés à la mythologie baltique à ses débuts, puis à celle de la « Vieille Europe ».

Miranda Aldhouse GREEN, *Concepts of Sacrifice in Later Prehistoric Europe*, 191-203, étend la notion de sacrifice aux offrandes votives à partir d'une étude des vestiges de l'âge du bronze et de l'âge du fer comportant des objets volontairement brisés.

Elvyra USACIOVAITE, *Customs Of The Old Prussians*, 204-215, rassemble les indications dont nous disposons, surtout grâce à Simon Grunau, injustement déprécié jadis, sur le culte et le clergé des anciens Prussiens.

Walter L. BRENNEMANN, Jr., *Religious Authenticity at the Holy Wells of Ireland : a Methodological Problem*, 218-227, traite des sources sacrées d'Irlande, dont le culte remonte à la préhistoire et se prolonge dans le culte des saints.

Miriam Robbins DEXTER, *Dawn-Maid and Sun-Maid : Celestial Goddesses among the Proto-Indo-Europeans*, 228-246, compare les déesses Aurores et la Fille du Soleil baltiques à leurs correspondantes en centrant l'étude de leur « retard » [un motif dépourvu de pertinence pour l'aurore quotidienne, mais significatif pour l'aurore annuelle].

Adrian PORUCIUC, *Wulfstan : An Old English Document and its Indo-European Implications*, 247-254, tire de ce texte des indications importantes sur la société baltique de la fin du IX<sup>e</sup> siècle et notamment le contraste entre une population (autochtone ?) buveuse d'hydromel et une couche supérieure (immigrée ?) qui préfère le *kumys*, boisson des cavaliers nomades des steppes eurasiatiques.

Romualdas APANAVICIUS, *Ancient Balts according to Ethnoinstrumentological Data*, 255-268, expose les résultats d'une étude des instruments de musique de la zone baltique.

#### Anthropologie physique

Gintautas ČESNYS, *Craniological Substratum of the Balts in Prussia and Lithuania*, 269-276, montre que les Caucasoïdes dolichocéphales, comme l'homme de Kirsna, au mésolithique, proviennent de l'ouest (Maglemose), et les mésocéphales d'un croisement avec les brachycéphales d'Europe centrale.

Irena BALCIUNIENE, *The Odontological Characteristics of Lithuanian Balts and their Roots*, 277-284, conclut à une identité du type odontologique de la population mésolithique et néolithique de Lituanie avec celui d'Europe centrale.



Ken JACOBS, Jeffrey M. WYMAN and Christopher MEIKLEJOHN, Pitfalls in the Search for Ethnic Origins : a Cautionary Tale regarding the Construction of « Anthropological Types » in Pre-Indo-European Northeast Europe , 285-305, rejettent le principe même du classement par types anthropologiques à la fois pour des raisons de méthode (par exemple l'existence des formes intermédiaires), et pour des raisons idéologiques.

Rimantas JANKAUSKAS and Adomas BUTRIMAS, Changes of Population Biological Status during Indo-Europeanization in Lithuania, 306-322, observent que la population locale est plus petite et a les jambes plus courtes que les immigrants porteurs de la céramique cordée et des haches naviformes : différence génétique ou différences liées au mode de vie, entre chasseurs-cueilleurs et producteurs ?

Natalia HALDEYEVA, Methods of Evaluation of the Auto-Identification Test in Physical Anthropology (analysis of some morphological and psychological after-effects of Indo-Europeanization in Northwestern Russia), 323-329, montre que le test d'« auto-identification » (le type idéal d'une communauté) est une caractéristique d'une population étroitement liée au morphotype effectif de cette population. Appliqué aux groupes de la région de Vologda (Russie), ce test montre une interaction entre le substrat finlandais et les nouveaux arrivants slaves.

Raymond V. SIDRYS, The Light Eye and Hair Cline : Implications for Indo-European Migrations in Northern Europe, 330-349, rappelle que les yeux et les cheveux clairs sont majoritaires dans les régions baltiques et en Europe du nord depuis le mésolithique, ce qui exclut une indo-européanisation par invasion massive à partir de l'Anatolie.

†Marija GIMBUTAS, *The Kurgan Culture and the Indo-Europeanization of Europe*. Selected Articles from 1952 to 1993. Edited by Miriam Robbins DEXTER and Karlene JONES-BLEY. Washington : Institute for the Study of Man, 1997 (JIES Monographs, Nr 18).

Ce recueil, dont Marija GIMBUTAS avait prévu la publication, et dont elle avait rédigé l'introduction et revu plusieurs articles, mais qu'elle n'a pas eu le temps de terminer, rassemble seize de ses articles de 1952, donc antérieurement à sa « théorie des kourganes » jusqu'à sa dernière étude inédite de 1993. Ces diverses études ont en commun d'allier « dans une démarche interdisciplinaire, linguistique, mythologie, archéologie et données historiques », selon les termes de l'auteur dans son introduction, et manifestent une continuité dans les conclusions qui n'ont varié que du point de vue de la chronologie, qui dépend du progrès des techniques de datation.

La première étude, *On the Origin of North Indo-Europeans* (1952), part du groupement dialectal des « langues du nord » (germanique, balte, slave), notion ancienne remise en honneur dans un article récent, et montre par l'archéologie que Baltes et Slaves forment deux groupes ethniques voisins, mais distincts au II<sup>ème</sup> millénaire, et rejette l'idée d'une communauté « nord-européenne » en Russie du Sud à cette époque. La deuxième, *The Indo-Europeans, Archeological Problems* (1963), est un compte-rendu du livre de P.BOSCH-GIMPERA, *Les Indo-Européens, problèmes archéologiques*, qui conclut à une origine dans le mésolithique d'Europe centrale. Elle lui oppose sa théorie des « kourganes », qui fait ici sa première apparition. Avec la troisième étude, *Chronologie of Eastern Europe. Neolithic through Early Bronze Age* (1988/1992), les éditeurs ont sacrifié l'ordre de parution à la logique de l'exposition. La quatrième, *Proto-Indo-European Culture : The Kurgan Culture during the Fifth, Fourth and Third Millenia B.C.* (1970), représente la première description complète de la « culture des kourganes » supposée s'étendre sur trois millénaires, avec son écologie (dont la flore et la faune correspondent au vocabulaire reconstruit), sa technologie



(outils de cuivre, char, bateau), sa structure sociale (le château fort et le village, la patrilinéarité), sa religion (naturaliste, au rituel simple). La cinquième étude, *Old Europe c.7000-3500 B.C., The Earliest European Civilization before the Infiltration of the Indo-European Peoples* (1973), introduit la notion de « Vieille Europe » préindo-européenne. La sixième, *The Beginnings of the Bronze Age in Europe and the Indo-Europeans, 3500-2500 B.C.* (1973), suit la progression des Indo-Européens de la région des kourganes aux régions orientales et occidentales de l'Europe à l'âge du bronze. La septième, *An Archaeologist's View of PIE in 1975*, répond aux objections de Rüdiger SCHMITT à la possibilité de relier données archéologiques et linguistiques, et résume les conclusions de sa théorie. La huitième, *The First Wave of Eurasian Steppe Pastoralists into Copper Age Europe* (1977), est centrée sur la première phase, située vers 4400-4300, de l'infiltration du peuple des kourganes dans la Vieille Europe, antérieurement à celle qui fait l'objet de la sixième étude. On note l'apparition d'un tableau contrasté (p.200) des deux cultures aux plans de l'économie, de l'habitat, de la structure sociale et de l'idéologie. La neuvième, *The Three Waves of the Kurgan People into Old Europe, 4500-2500 BC* (1979), est une première synthèse de la nouvelle version de la théorie des kourganes, qui distingue trois vagues successives. La dixième, *The Kurgan Wave # 2 c.3400-3200 B.C. into Europe and the Following Transformation of Culture* (1980), prend la suite de l'examen détaillé des trois vagues successives initié dans la huitième étude. La onzième, *Primary and Secondary Homeland of the Indo-Europeans, Comments on Gamkrelidze-Ivanov articles* (1985), rejette l'idée d'une origine mésopotamienne, d'une migration du sud vers le nord et d'une limitation de la culture des kourganes à un « habitat secondaire » des Indo-Européens d'Europe (sans les Grecs). La douzième, *Remarks on the Ethnogenesis of the Indo-Europeans in Europe* (1986), précise les conditions de la formation des ethnies européennes à l'âge du bronze : indifférenciées ou peu différenciées à la fin du quatrième millénaire, elles se différencient au troisième avec la formation des groupes germanique, baltique, grec. Du noyau originel restant, groupé en Europe centrale, sortent ultérieurement les autres ethnies indo-européennes : italique, vénète, illyrienne, albanaise, phrygienne, arménienne et celte. Les treizième et quatorzième études, *Accounting for a Great Change et Review of Archaeology and Language* (1988) sont deux critiques de la théorie de Colin RENFREW. La quinzième, *The Collision of Two Ideologies*, reprend et précise le tableau contrasté de la Vieille Europe et du peuple des kourganes dans le domaine de l'idéologie et de l'imaginaire (cf. les tableaux des pp.347 et 348). La seizième et dernière, *The Fall and Transformation of Old Europe : Recapitulation* (inédit, 1993), est une ultime synthèse, plus générale, de ce contraste.

Le volume se termine par un appendice, dû à Martin E.HULD, *The Vocabulary of Indo-European Culture*, qui réunit les termes relatifs à l'agriculture, les noms d'arbres, d'animaux sauvages et domestiques, la terminologie du char et de la traction animale, celle du textile, de la métallurgie, de l'environnement physique, de la religion (qui se limite à trois entrées, « large terre », « ciel père », « aurore »), et celle de l'organisation sociale, qui se limite à deux (château fort et seigneur).

*Varia On the Indo-European Past : Papers in Memory of Marija Gimbutas* Editors Miriam Robbins DEXTER and Edgar C.POLOMÉ. Washington, Institute for the Study of Man, 1997 (*JIES Monographs* Nr 19).

Ces *Mélanges* posthumes forment la suite du recueil édité dix ans plus tôt par Susan SKOMAL et Edgar C.POLOMÉ, recueil rassemblant des contributions linguistiques et archéologiques. Ils sont consacrés principalement au domaine religieux (indo-européen en préindo-européen), mais non exclusivement ; d'où leur intitulé.



E.J.W.BARBER, *On the Origins of the vily/rusalki*, 6-47, trouve un équivalent aux *vily* et *rusalki* slaves avec leurs extensions baltiques et germaniques, êtres surnaturels représentant les âmes en peine des filles mortes sans avoir enfanté, dans le monde égéen, ce qui suggère une origine « vieil-européenne » de cette conception.

Frank BATTAGLIA, *Goddess Religion in the Early British Isles*, 48-82, étudie des figures féminines des époques successives : préhistorique, celtique, romaine, anglo-saxonne et, en appendice, un hymne en latin à la Terre Mère.

Kees W.BOLLE, *The Great Goddess*, 83-102, passe en revue les principales conceptions de la « Grande Déesse » depuis BACHOFEN (*Das Mutterrecht*, 1861) et PRZYLUSKI (*La grande déesse*, 1950), antérieures à Marija GIMBUTAS, et les formes variées de cette entité dans les diverses cultures. Elles ont en commun la toute-puissance, le contrôle de la vie et de la mort, le rôle de génitrice universelle, et de mère des dieux, la transcendance, la possibilité d'enfanter sans partenaire masculin, ainsi que plusieurs attributs : œuf, oiseau, lune.

Angela DELLA VOLPE, *The Great Goddess, the Sirens and Parthenope*, 103-123, propose une interprétation nouvelle des Sirènes à partir de la Grande Déesse de la Vieille Europe, femmes oiseaux comme elle et associées comme elle à la mort, qu'elles provoquent par leur chant.

Miriam Robbins DEXTER, *The Frightful Goddess : Birds, Snakes and Witches*, 124-154, retrouve l'aspect terrifiant de la grande déesse vieil-européenne dans nombre de figures mythologiques en forme d'oiseau ou de serpent, ou qui ont ces animaux comme attributs, et dans le personnage de la sorcière.

Michael HERITY, *Irish and Scandinavian Neolithic Pottery Vessels : Some Comparison*, 155-175, étudie six vases néolithiques scandinaves étroitement liés aux différents types de poteries irlandaises contemporaines.

Martin E.HULD, *The Childhood of Heroes : an Essay in Indo-European Puberty Rites*, 176-193, infère un rite de passage à l'âge adulte des correspondances entre la légende du jeune Achille (dernier fils survivant, élevé dans la nature sauvage, où il acquiert sa légendaire vélocité, caché déguisé en fille enfin décelé par Ulysse) et trois récits celtiques, *Peredur*, *Lleu Gyffes*, *Goreu*.

Karlene JONES-BLEY, *Defining Indo-European Burial*, 194-221, trouve dans les textes littéraires des indications qui correspondent aux différents traits relevés dans les sépultures des kourganes en suggérant d'en modifier l'ordre d'importance : 1 sépulture individuelle ; 2 kourgane ; 3 forme de maison ; 4 distinction de classe sociale ; 5 position centrale de l'homme, marginale des femmes et des enfants ; 6 sacrifice humain et animal, suttee ; 7 le mort en position repliée ; 8 les animaux dans une tombe séparée.

W.P.LEHMANN, *Frozen Residues and Relative Dating*, 222-246, aboutit, à partir de l'hypothèse de l'indo-européen comme langue « active » au sens typologique que donne KLIMOV à ce qualificatif, à une chronologie relative qui rejoint celle de Marija GIMBUTAS pour les langues occidentales. Au regard de cette typologie, le celtique est le plus archaïque ; il est suivi de l'italique, puis du germanique, ce qui donne à penser que les Celtes se sont détachés du noyau indo-européen avant les Italiotes et les Germains.

Wolfgang MEID, *Der mythologische Hintergrund der irischen Sage*, 247-257, montre que des quatre cycles légendaires d'Irlande, trois reposent sur une ancienne mythologie : le cycle héroïque d'Ulster, le cycle mythologique et le cycle de Finn ; seul, le cycle royal de Leinster a des bases historiques. Le cycle d'Ulster repose sur une hiérogamie de *Fergus* « force virile » et *Medb* « enivrante » ; le cycle mythologique sur un conflit similaire à celui



des Olympiens et des Titans, des Ases et des Vanes, etc. Plus récent, le cycle de Finn a aussi des bases mythologiques si le conflit de Finn et Goll transpose celui de Lug et Balor. Il en va de même pour plusieurs aventures extérieures aux quatre cycles comme la Navigation de Bran.

Edgar C. POLOMÉ, *Animals in IE Cult and Religion*, 258-265, passe en revue les animaux qu'on sacrifie aux dieux ou qui en sont les attributs ou les formes : chèvre, mouton, porc, sanglier, bœuf, cheval, chien.

*Studies in Honor of Jaan Puhvel, Part One : Ancient Languages and Philology*. Edited By Dorothy DISTERHEFT, Martin HULD and John GREPPIN. Washington, Institute for the study of man, 1997 ((JIES Monographs, Number 20)

Le volume, qui se subdivise en cinq sous-sections, s'ouvre par une préface des éditeurs, une bibliographie du jubilaire et un poème de Philip LEVINE en son honneur.

#### 1-Questions anatoliennes

Harry A. HOFFNER, Jr., *On Safari in Hittite Anatolian*, Remarks on a Middle Hittite Letter from Maşar, 5-21, transcrit, traduit et commente un bref texte hittite relatif à une expédition destinée à capturer des animaux sauvages pour le compte du roi.

John Michal KEARNS, *A Lydian Etymology for the Name of Croesus*, 23-28, propose d'y voir un composé du NP *Karoś* et de *isās* « maître ».

Calvert WATKINS, *Luvo-Hittite lapan(a)-* donne à cette forme (marquée comme louvite) le sens de « saunière » et le rattache au verbe *lip-* « lécher » apparenté au latin *labium* et à l'anglais *lip* « lèvre ». Une autre désignation de cette même réalité se trouve peut-être dans *liki-*, autre forme louvite, de *\*leigh-* « lécher ».

#### 2- Recherches culturelles

Angela DELLA VOLPE, *Problems of Semantic Reconstruction : PIE \*deik-* « to show », 39-47, précise le sens de cette racine en le restreignant à ce qui est « fixé », c'est-à-dire à l'indication de la « règle », de la « norme » (d'où, par exemple, la désignation grecque de la « justice », *díkē*).

Robert L. FISHER, *The Lore of the Staff in Indo-European Tradition*, 49-70, réunit un grand nombre de données traditionnelles du monde indo-européen ancien relatives aux divers types de « bâtons » à valeur institutionnelle : sceptre, bâton caractéristique d'une fonction, baguette magique, poteau rituel. Il en ressort que pour les Indo-Européens d'Europe, le bâton est emblème d'autorité, sert à délimiter les enceintes sacrées, est l'attribut du messager, sert dans la prestation du serment (allemand *Eidstab*), et dans la magie, et enfin symbolise l'axe du monde.

John A. C. GREPPIN, *A Note on the Etymology of English Horehund*, 71-74, montre que le nom anglais du *marrubium vulgare* contient effectivement une forme sans *d* final du nom du « chien ».

Martin E. HULD, *Magic, Metathesis and Nudity in Indo-European Thought*, 75-92, soutient que les nombreuses discordances observées dans l'expression de la nudité et dans les dénominations des diverses parties du corps dans le lexique indo-européen s'expliquent par un tabou de la nudité reposant sur la puissance magique attribuée aux différentes parties du corps.



Colin IRELAND, *The Ambiguous Attitude toward Fosterage in Early Irish Literature*, 93-96, montre que la pratique du *fosterage*, valorisée dans les textes littéraires, était beaucoup moins appréciée dans la pratique.

### 3-Etudes grammaticales

Dorothy DISTERHEFT, *The Evolution of Indo-European Infinitives*, 101-122, présente une synthèse de ses travaux antérieurs sur la question des infinitifs des langues indo-européennes anciennes concluant à l'existence de trois couches chronologiques : les plus anciens ont une rection nominale (le génitif objectif) sans indication explicite de l'agent et fonctionnent comme compléments de but ; ceux de la couche intermédiaire acquièrent une rection verbale (l'accusatif), tout en conservant leur forme nominale ; c'est seulement dans la couche la plus récente qu'ils acquièrent une morphologie verbale. [On est surpris de voir poser *\*-tim* sans commentaire pour l'origine des infinitifs baltes et slaves].

Eric P.HAMP, *Intensive and Perfective pro-* in Latin, 123-130, apporte des précisions sémantiques et étymologiques sur *procul*, *prōflīgō*, *prōvincia*, *probrum*, quelques verbes en *prō-*, et rend compte de la longue du préverbe par l'agglutination d'un ancien augment.

H.Craig MELCHERT, *Denominative Verbs in Anatolian*, 131-138, passe en revue les différentes formations dénominales de ce groupe : statifs (« être tel ») en *\*-eh<sub>1</sub>-* et fientifs (« devenir tel ») en *\*-eh<sub>1</sub>s-*, factitifs (« rendre tel ») en *\*-n(e)u-*, *\*-eh<sub>2</sub>-*, *\*-eh<sub>2</sub>-ye/o-*, ainsi que des dénominaux de valeurs diverses en *\*-ye/o-* dont une sous-classe en *\*-o-ye/o-* qui serait à la base des dénominaux lyciens en *-e-* avec lénition des désinences.

Erich NEU, *Zu einigen Pronominalformen des Hethitischen*, 139-169, attire l'attention sur la nécessité d'une étude philologique portant sur les formes pronominales antérieurement à tout essai d'interprétation étymologique, à partir de divers exemples tirés des pronoms personnels, du démonstratif */sya-/*, du possessif, d'autres démonstratifs, et de l'indéfini.

### 4- Indianisme

Jay JASANOFF, *Where Does Skt bhāvati Come From ?* 173-186, observe que le présent indo-iranien *\*bhāvati*, qui n'a pas de correspondants, doit être une innovation à partir d'une 3<sup>ème</sup> sing. *\*bhāwa* issue d'une forme de parfait *\*bha-bhw-a* avec un traitement *w* de *\*bhw*.

Andrew L.SIHLER, *The Myth of Direct Reflexes of the PIE Palatal Series in Kati*, 187-194, observe que c'est l'existence d'un ordre de palatales qui, du point de vue typologique, constitue la difficulté majeure dans la reconstruction d'un système consonantique à trois ordres de dorsales. Ces palatales ne sont attestées nulle part sous la forme d'occlusives palatales ; elles le sont soit par des occlusives vélaires, dans les langues *centum*, soit par des continues, chuintantes ou sifflantes, dans les langues *satəm*. Il en va de même dans les langues du Nouristan où l'on avait cru trouver des mi-occlusives comme représentantes des palatales. L'auteur conclut à un système indo-européen comportant seulement des vélaires et des labio-vélaires.

Cheryl STEETS, *ājahād u dvā mithunā*. A Note on Rgveda 10.17.1-2, 195-199, reprend la question controversée du mythe de Saranyū, et propose, pour le passage cité dans l'intitulé, « elle a laissé derrière elle (comme postérité) deux paires de jumeaux, Yama-Yamī (ou Yama-Manu) et les Aśvins.

### 5 Domaine lexical

E.J.W.BARBER, *On Aty- as « Protection »*, 203-210, suppose un homonyme méditerranéen du nom de la « chèvre » mais signifiant « protection » à la base de différents noms propres de lieu comme *Egine*, la mer *Egée* et de personnes, comme *Egisthe*.



Karlene JONES-BLEY, *Red for the Dead*, 211-220, étudie le symbolisme de la couleur rouge dans les sépultures. Autant qu'un symbole de vie fondé sur la couleur du sang, ce serait un symbole cosmique fondé sur la couleur du soleil à l'aurore et au crépuscule.

J.P.MALLORY, *Some Aspects of Indo-European Agriculture*, 221-240, rappelle que l'indo-européen possède dans son vocabulaire reconstruit des désignations pour l'ensemble du cheptel néolithique (bovin, ovin, caprin et porcin), pour les céréales et les techniques agricoles correspondantes ; ce qui indique que la prédominance du pastoralisme chez les Indo-Iraniens représente une innovation. Le vocabulaire agricole n'indique pas une origine anatolienne ou proche-orientale, que ce soit selon le modèle de la « vague d'avancée » ou autrement : le pois, le pois chiche et le lin n'ont pas de désignation indo-européenne commune. D'autre part, l'absence de désignation du « millet », cultivé par les populations néolithiques de la région Dniepr-Donetz ne favorise pas la théorie d'un habitat originel dans la région des kourganes.

Part Two, *Mythology and Religion*, Edited by John GREPPIN and Edgar C POLOMÉ, Washington, Institute for the Study of Man, 1997 (*JIES Monographs*, N°21)

Le volume s'ouvre par un poème de John A. GREPPIN en l'honneur du jubilaire.

Françoise BADER, *Voix divines : Réflexions métalinguistiques indo-européennes*, 4-53, passe en revue les nombreux reflets de l'association, syntagmatique ou paradigmatisée, de \**men-* désignation de la pensée (et initialement de la « vue ») et de \**wokʷ-* « voix », « parole », dans le formulaire, les noms de divinités, les apologues. Le Catalogue des Muses de la *Théogonie* d'Hésiode joue abondamment de ce formulaire, étendu occasionnellement à l'action et d'une association entre la voix et la racine \**bher-* « porter ». A la muse Calliope, qui clôt le Catalogue, correspond l'entité védique *Vāk* associée elle aussi à la racine « porter » et à l'action (la parole performative, la persuasion). « Porter la voix » est aussi le rôle du messager. Autres divinités de la parole : Ogmios et Odin. Et le silence, sa contrepartie, a aussi sa mythologie.

Walter L.BRENNEMANN, Jr., *The Drunken and the Sober : A Comparative Study of Lady Sovereignty in Irish and Indic Contexts*, 54-82, met en évidence les profondes différences qui séparent la conception de la souveraineté incarnée par Medb, qui symbolise l'ivresse et confère directement la souveraineté à son époux et celle que représente Mādhavī, qui n'est liée à l'ivresse que par son nom et confère indirectement la souveraineté par l'intermédiaire du père du futur roi. Medb apparaît liée à l'idéologie chthonienne d'une civilisation agricole, Mādhavī à l'idéologie ouranienne de la civilisation pastorale. [Faut-il comprendre que Medb représenterait une figure étrangère à la tradition indo-européenne ? Le sens de son nom donne à penser bien au contraire qu'elle représente la conception originelle altérée profondément en Inde].

Miriam Robbins DEXTER, *Born of the Foam : Goddesses of River and Sea in the « Kingship in Heaven » Myth*, 83-102, rattache aux panthéons proche-orientaux les déesses de l'amour comme Aphrodite, de la fortune comme Śrī-Lakṣmī « nées de l'écume ».

Dorothy DISTERHEFT, *Irish Evidence for Indo-European Royal Consecration*, 103-118, trouve dans la *Táin Bó Cúailnge* le reflet d'un rituel similaire à celui du *rājasūya* indien et destiné comme lui à renforcer l'autorité du roi sur ses sujets, à la différence du rituel « impérial » que constitue le sacrifice du cheval, destiné à l'imposer aux peuples voisins.

Angélique GULERMOVICH EPSTEIN, *The Morrígan and the Valkyries*, 119-150, met en évidence des similitudes nombreuses et précises entre la Morrígan irlandaise (ou : les trois Morrígan) et les Valkyries germaniques, qui vont souvent par trois elles aussi, génies de la



bataille, du carnage, et représentées sous la forme d'oiseaux ; associées aux héros, comme amantes ou épouses ; et comme psychopompes (d'où le nom des *Valkyries*), parfois comme cause de leur mort. En dépit de quelques divergences (les Morrigan sont des déesses, les Valkyries n'en sont pas ; les Morrigan ne combattent pas, les Valkyries combattent), la parenté entre ces figures est manifeste. Elle est renforcée par une association à la lumière et au feu que l'auteur de l'article juge « extrêmement obscure » (p.140). [Si, comme il est indiqué p.138, en référence à une étude de KRAPPE, les Valkyries sont issues de la tradition dioscurique, cette lumière, ce feu ne sont autres que ceux de la Fille du Soleil].

Stephanie W. JAMISON, *A Gāndharva Marriage in the Odyssey : Nausicaa and her Imaginary Husband*, 151-160, partant de la rencontre d'Ulysse et Nausicaa, et des propos inattendus que tient celle-ci, passe en revue les différents types d'union représentés dans le poème du point de vue de la codification indienne. De ce point de vue, l'union à laquelle fait allusion Nausicaa correspond au mariage *gāndharva* par consentement mutuel mais sans l'accord des familles. Plusieurs autres types d'union sont également représentés dans l'*Odyssée*.

C.SCOTT LITTLETON & Linda A. MALCOR, *Did the Alans Reach Ireland ? A Reassessment of the « Scythian » References in the Lebor Gabála Éirenn*, 161-182, suppose que des Alains se sont installés en Irlande en passant par l'Espagne vers le milieu du V<sup>ème</sup> siècle de notre ère, après avoir été en conflit entre eux dans le nord de l'Espagne. Ces événements ont laissé des traces non seulement dans la légende arthurienne, comme il a déjà été signalé, mais aussi dans l'histoire légendaire : le *Lebor Gabála Éirenn* mentionne des « Scythes » qui ont pour ancêtre un nommé *Alainius*, conservant le souvenir des Alains établis en Galice au début du V<sup>ème</sup> siècle.

Linda A.MALCOR, *First Bath : The « Washing of the Child » Motif in Christian Art, or What's an Nice Jewish Boy Doing in an Indo-European Tale Like This ?* 183-201, voit à la base du motif du bain de l'Enfant Jésus lavé par une femme, ou plusieurs, une influence dionysiaque : Dionysos quoi reçoit son premier bain des nymphes.

Dean A.MILLER, *In Search of Indo-European Inter-Functional War*, 202-224, refuse l'interprétation des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle comme un exemples de « guerre de fondation » : le thème de l'or corrupteur est absent, et il n'y a pas de réconciliation ; mais il retrouve le schéma trifonctionnel dans la version d'Apollodore.

Edgar C.POLOMÉ, *Some Reflections on the Vedic Religious Vocabulary*, 225-234, reconsidère nombre d'étymologies impliquant un théonyme vieil-indien que ce soit pour confirmer l'équation (*Medb*=*Mādhavī*), l'infirmier (*Kéntauroi* : *Gandharvās*) ou choisir entre les différentes possibilités (*Rudrá*).

Williams SAYERS, *Psychological Warfare in Vinland (Eiríks saga rauða)*, 235-264, étudie l'épisode de la *Saga d'Eric le Rouge* où Karlsefni et ses compagnons, attaqués par deux groupes d'indigènes, ont l'impression que l'un des deux est un mirage. Il en rapproche un grand nombre d'indications similaires des sagas islandaises.

Udo STRUTYNSKI, *The Sins of Siegfried : Echoes of Indo-European War Crimes in the Niebelungenlied and its Analogues*, 265-282, identifie le thème hérité des « trois péchés du guerrier » chez Siegfried qui viole tour à tour la souveraineté (en revendiquant la royauté de Gunther, str.108 et suiv.), l'éthique du duel (l'affrontement avec Brünhild, str. 652 et suiv.), le lien conjugal (quand il « dompte » Brünhild, str. 652 et suiv.). Il subit en retour un châtiment originellement trifonctionnel (pendu à l'arbre, percé par l'épieu, noyé dans la source).



*Indo-European, Nostratic and Beyond : Festschrift for Vitalij V. Sheveroshkin*. Editors Irén HEGEDŰS, Peter A. MICHALOVE and Alexis MANASTER RAMER. Washington : Institute for the Study of Man, 1997 (JIES Monograph Nr 22).

Le recueil s'ouvre par une brève introduction et une liste de publications choisies du jubilaire.

Raimo ANTILA, *Beating a Goddess out of the Bush ?* 1-8, montre à partir de valeurs difficiles à justifier directement que la racine i.-e. *\*gh<sup>w</sup>en-* « frapper » s'est appliquée aux activités de chasseurs-cueilleurs paléolithiques

Václav BLAŽEK, *Indo-European « seven »*, 9-29, étudie les rapports entre les formes du numéral « sept » de l'indo-européen et de diverses familles de langues eurasiatiques et afro-asiatiques, et propose d'interpréter la forme indo-européenne par la racine *\*sep-* « honorer » à partir de l'ordinal *\*septm-mo-* qui serait initialement un superlatif « le plus honorable ».

Claude Pierre BOISSON, *The Phonotactics of Sumerian*, 30-50, considère l'harmonie vocalique du sumérien comme partielle et récente. Il suppose que des dissyllabes graphiques à harmonie vocalique seraient en fait des monosyllabes.

J.C.CATFORD, *The Myth of the Primordial Click*, 51-71, conteste le caractère primitif des clics dans l'évolution du langage humain.

Madhav M.DESHPANDE, *Pāṇini and the Distinctive Features*, 72-87, évalue la méthode descriptive de Pāṇini du point de vue de la phonologie actuelle.

Joseph H.GREENBERG, *Does Altaic Exist ?* 88-93, tire argument de l'alternance *-bi / min* dans le pronom de première personne du singulier en faveur de l'existence de la famille altaïque, dont la réalité est souvent mise en doute.

Eric P.HAMP, *A Far-Out Equation*, 94-105, explique le nom albanais de l'« oiseau », *zog*, à partir de l'i.-e. *\*(a)wi-*, et de plusieurs suffixes.

Irén HEGEDŰS, *On Grammaticalization in Nostratic*, 106-115, propose comme exemple l'évolution de l'adverbe nostratique *\*daKa* « à proximité » vers le statut de particule locative (« près de »), puis de suffixe ou désinence de locatif.

Pramila HEMRAJANI, *Three Kisses* 116-139, soutient, à partir de son expression en sémitique et en indo-européen, la thèse de l'« oligogénèse » de la pratique du baiser fait avec les lèvres : elle se serait répandue à partir de quelques centres de diffusion, dont la Mésopotamie.

Peter Edwin HOOK, *Relative Clauses in Eastern Shina*, 140-154, étudie la structure et les propriétés des relatives du shina oriental.

Vyacheslav Vs. IVANOV, *Luwian Collective and Non-Collective Neutral Nouns in -ar*, 115-167, étudie les deux formations louvites en *-ar* à partir de la correspondance entre louvite *wa-a-ar-ša* et vieil-indien *vār(i)* « eau ».

Brian D. JOSEPH, *Macrorelationships and Microrelationships and their Relationships*, 168-182, soutient que le falisque n'est pas un dialecte du latin.

Mark KAISER, *Rigor or Vigor : Whither Distant Linguistic Compariso ?* 183-197, passe en revue les diverses approches récentes de la reconstruction étendue.

Leonid KULIKOV, *Vedic mriyate and other pseudo-passives : Notes on an Accent Shift*, 198-205, rend compte des « pseudo-passifs » védiques du type de *mriyāte* « il meurt » par la réfection analogique d'une forme du type *\*mryate*.



Alexis MANASTER RAMER, *The Polygenesis of Western Yiddish and the Monogenesis of Yiddish*, 206-232, soutient la thèse de l'unité originelle du yiddish dans sa forme primitive et montre que les emprunts slaves qui lui sont propres proviennent tous du vieux-tchèque ou du vieux-sorbien.

Karl Heinrich MENGES, *Etymological Problems with Words for « Blood » in Nostratic and Beyond*, 233-242, montre que l'une des désignations nostratiques du « sang », altaïque \*se- : i.-e. \*se/oi-, grec *haîma*) a des correspondants en tibéto-birman.

Peter A. MICHALOVE, *Altaic Evidence for Clusters in Nostratic*, 243-256, substitue pour le nostratique (réunissant selon lui afro-asiatique, indo-européen, kartvélien, ouralien, altaïque, dravidien) des groupes consonantiques aux affriquées reconstruites par ILLIČ-SVITYČ.

Vladimir OREL, *New Albanian Etymologies (Balkan Etymologies 116-145)*, propose des étymologies nouvelles tirées de son dictionnaire étymologique en préparation pour trente mots albanais.

Ilya PEIROS, *Macro-Families : Can a Mistake Be Detected ?* 265-292, définit la nature et la méthodologie de la reconstruction étendue et applique ses définitions à des groupements hypothétiques : chinois-caucasien ; japonais-austronésien-thai ; chinois-austronésien ; miao-yao-austroasiatique.

Richard A. RHODES, *On Pronominal Systems*, met en garde contre l'utilisation des pronoms et des affixes pronominaux dans la comparaison étendue en raison de l'instabilité des formes.

Merritt RUHLEN, *Proto-Amerind. \*KAPA « Finger, Hand » and Its Origin in the Old World*, 320-325, rattache un nom du « doigt » et de la « main » \*kapa, représenté dans plusieurs groupes de langues américaines à la racine nostratique \*k'aba, \*k'apha (celle de latin *capio*, *habeo*).

Sergei A. STAROSTIN, *On the « Consonant Splits » In Japanese*, 326-341, postule une série de scissions généralement conditionnées par le contexte dans l'évolution de l'altaïque au japonais.

Alexander VOVIN, *Some Japanese Etymologies*, 342-348, propose un ensemble d'étymologies de formes japonaises à partir de l'altaïque.

Le sous-titre du volume – qui ne s'applique pas à toutes les contributions : plusieurs sont « en deçà » du nostratique – illustre la principale difficulté de la reconstruction étendue : comment fixer l'effectif des langues à prendre en considération ? Tant qu'elle n'aura pas reçu une réponse satisfaisante, définitive, la recherche n'aura pas ce caractère « cumulatif » qu'on reconnaît généralement à la reconstruction de l'indo-européen.

*Festschrift for Eric P. HAMP*, Editor : Douglas Q. ADAMS. Washington : Institute for the Study of Man, 1997, vol. I (JIES Monographs, Number 23)

Douglas Q. ADAMS, *On the PIE Antecedents of Verbal Accent in Tocharian B*, 1-10, étudie les vestiges de l'accent indo-européen dans les conjugaisons du tokharien B, où il a provoqué des syncopes et des alternances dans le vocalisme, et conclut à une continuité en dépit de nombreuses innovations.



Francisco R.ADRADOS, *Verbo Celta Antiguo y Verbo Indoeuropeo*, 11-23, montre que le verbe du celtique continental ancien, reconstruit à partir des concordances entre gaulois et celtibère était proche de celui du celtique insulaire. Dans l'ensemble, les similitudes sont plus nombreuses entre le celtique insulaire et le gaulois ; mais certains traits, comme l'usage abondant des préverbes et le système du subjonctif rapprochent le celtibère du celtique insulaire. D'autre part, le verbe celtibère présente plusieurs archaïsmes comme les impératifs en \*-tōd et \*-tu, l'adjectif en \*-tos, l'infinitif locatif en \*-(u)nei, l'infinitif accusatif en -um.

Françoise BADER, *Autour de gr. Eedna : phonétique historique des laryngales et prosodie*, 24-42, rend compte du composé possessif *anáednos* en face de *éedna* et *hédna* par un traitement *ana-* (celui de *thánatos*) de la séquence \*-n- (privatif) et laryngale initiale du second terme (c'est l'origine du doublet *ana-* du *a-* privatif grec), qui a des doublets *ā* et *āā* dont la longue reflète la gémation du *w* issu de \*Hw. L'aspirée de *hédna* est une autre trace de la laryngale initiale. La métrique peut avoir une part importante dans ces évolutions.

Philippe BALDI, *The Morphological Implications of Certain Prosodic Rules in Latin*, 43-59, étudie les conséquences morphologiques de changements phonétiques de nature prosodique en latin, illustration du rôle des facteurs prosodiques dans la détermination de la structure morphologique d'une langue, conformément à l'hypothèse de la « morphologie prosodique » de McCARTHY et PRINCE : conditionnement prosodique de l'abrègement iambique et crétique, de l'abrègement d'une voyelle longue devant une autre voyelle, de la syncope, et sélection des morphes en fonction de la prosodie.

Alfred BAMMESBERGER, *Celtic BOIOS*, 60-66, interprète les graffiti *ZHΘ* et *BOIOS* de l'oppidum de Manching (Bavière) comme l'impératif *zēthi* « vis ! » accompagné du NP *Boios*, issu d'un adjectif \*g<sup>w</sup>oyh<sub>3</sub>-o- « actif », qui peut être aussi à l'origine du nom des *Boiens*.

Thomas V.GAMKRELIDZE, *A Relative Chronology of the Shifts of the Three Stops Series in Indo-European*, 67-82, s'efforce de classer les changements intervenus entre le système reconstruit des séries consonantiques dans sa version de la théorie glottalique (I éjectives II sonores, aspirées ou non aspirées III sourdes, aspirées ou non aspirées) et les états historiquement attestés.

Henrik BIRNBAUM, *The PIE Nominal Stem Formations in -ī/iy-, ū/uw-, -ī/yā- and Some Related Issues : The Slavic Evidence*, 83-92, montre que ces formations, à en juger par leurs représentantes slaves, appartiennent à la phase finale de l'indo-européen, postérieure au départ des deux branches de l'anatolien, où elles ne sont pas représentées.

Henry M.HOENIGSWALD, *Analogy in Cyrene and Elsewhere*, 93-98, tente une explication par l'analogie des désinences *-eis* (2<sup>ème</sup> sing.) et *-ei* (3<sup>ème</sup> sing.) du présent thématique grec, de son correspondant cypriote *-es*, des formes du subjonctif en *-ses*, *-sei* de la Loi sacrée de Cyrène, à partir d'une confusion des désinences primaire et secondaire à la 2<sup>ème</sup> sing.

Jean HAUDRY, *Religious Polemics In the Heroic Age ? Some Linguistic Hints*, 99-114, reconstruit une formule signifiant « haïr les dieux » et cherche à identifier ces « contempteurs des dieux » dans les sociétés héroïques qui précèdent immédiatement les époques historiques.

Martin E. HULD, *Satōm, Centum and Hokum*, 115-138, argumente en faveur de l'existence en indo-européen de trois ordres de dorsales (labio-vélaires, vélaires, palatales) en se fondant essentiellement sur le témoignage de l'albanais, à la suite de PEDERSEN, et sans éluder les contre-exemples comme le vieil-indien *rūsant-* « brillant » en face de *ROK-/ROC-* « briller » (p.131), pour lequel une solution est proposée, ou le lituanien *ášmenys*



« tranchant », ancien pluriel de *akmuō* « pierre » (p.133), les faits de dépalatalisation de l'albanais, ainsi que les objections fondées sur la typologie (p.134).

Stephanie W. JAMISON, Sanskrit *pāriṇāhya* « household goods » : Semantic Evolution in Cultural Context, 139-145, montre comment le substantif vieil-indien *pāriṇāhya* a évolué de son sens originel de « qui a rapport au coffre de voyage » à celui de « équipements domestiques » à partir du voyage de la jeune mariée qui rejoint le domicile de son époux.

Jay H. JASANOFF, An Italo-Celtic Isogloss : The 3 Pl. Mediopassive in *\*-ntro*, 146-161, soutient que la désinence de 3<sup>ème</sup> pluriel médio-passive *\*-ntro* (osco-ombrien *-nter*, vieil-irlandais (déponent) *-itir*, *-etar*) est une innovation commune italo-celtique, tandis que la 3<sup>ème</sup> singulier en *\*-tro* (osco-ombrien *-ter*, vieil-irlandais (déponent) *-idir*, *-edar*) résulte d'un développement parallèle indépendant.

Guy JUCQUOIS et Christophe VIELLE, Illusions, Limites et Perspectives du Comparatisme Indo-Européen. Pour en finir avec le mythe scientifique des proto-langues/peuples, 162-184, critiquent les diverses conceptions qui reposent sur le « modèle arborescent » de la reconstruction linguistique, celles d'une « proto-langue », parlée par un peuple, dont on tente de reconstruire la civilisation, la culture, et de situer le territoire par la paléontologie linguistique. [Cette critique radicale de la notion de langue commune qui se dialectalise va laisser rêveurs les romanistes].

#### Volume II (JIES Monographs, Number 25)

Jared S.KLEIN, Early Vedic *ātha* and *ātho*, 1-25, confirme les différences entre les particules rigvédiques *āthā* et *ātho*. Issue de *āthā ū*, cette dernière ne se réduit pas à la combinaison qui lui a donné naissance. Elle a son individualité face à *āthā* : la différence n'est pas seulement chronologique (plus récente) et fonctionnelle (valeurs en partie différentes), mais surtout sociolinguistique : *ātho* est plus « populaire ».

Frederik KORTLANDT, PIE. Lengthened Grade in Balto-Slavic, 26-31, confirme que les longues indo-européennes issues d'un degré long présentent en balto-*\*u* circonflexe, contre les objections de Jens E.RASMUSSEN.

H.Craig MELCHERT, PIE Dental Stops in Lydian, 32-47, montre qu'en lydien, les occlusives dentales apparaissent sous la forme de *d* en finale ; l'affriquée anatolienne *\*ts* est représentée par *τ* ; le *\*t* indo-européen est maintenu ; *\*d* et *\*dh* se confondent en *c* devant *\*i*, *\*u* et *\*y* ; l'anatolien *\*d* se maintient entre voyelles, mais devient *t* à l'initiale et après nasale. Et il sépare la postposition *dav* de la racine i.-e. *\*deh<sub>3</sub>* – « donner, prendre ».

T.L. MARKEY, Deixis, Diathesis, and Duality : Shifting Fortunes of the IE 1<sup>st</sup> and 2<sup>nd</sup> Plural, 48-96, cherche à démontrer que dans une phase ancienne l'indo-européen a distingué deux premières personnes du pluriel, l'une inclusive, l'autre exclusive. Cette distinction, qui se retrouve dans d'autres langues d'Eurasie, sans lien génétique, aurait été éliminée en parallèle avec le développement de la voix médio-passive, avec laquelle elle était en conflit sémantique. Les désinences correspondantes se seraient réparties sur les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> pluriel et duel.

Mary NIEPOKUIJ, Differentiating Synonyms : Some Indo-European Verbs of Cutting, 97-109, précise les différences sémantiques entre les racine i.-e. *\*g<sup>w</sup>edh-* « hacher de la viande », *\*gleubh-* « détacher en coupant de menues parties », *\*der-* « enlever en arrachant, dépouiller », *\*mai-* « couper une partie d'un corps », *\*h<sub>2</sub>meh<sub>1</sub>-* « moissonner », *\*temh<sub>1</sub>-* « couper des végétaux », *\*del-* « ciseler ».



Alan J. NUSSBAUM, A Note on Hesychian τέρυ and τέρυας, 110-119, propose une solution à l'apparente contradiction entre les deux gloses d'Hésychius qui donnent des valeurs opposées pour la même forme : « faible » et « bien nourri », dit de chevaux. Il les ramène à un substantif signifiant « ruine » : l'emploi adjectival de ce substantif aboutit au sens de « dont la santé est délabrée, faible » ; et les chevaux bien nourris sont une ruine pour leur propriétaire.

Edgar C. POLOMÉ, A Few Notes on the Gmc. Terminology concerning Time, 120-128, réunit les principaux termes, génériques et particuliers, relatifs au temps en germanique ancien : désignations du temps, de la durée, du moment, de la durée de la vie ; adverbies de temps ; désignations du jour et de ses divisions, de ses parties caractéristiques ; de l'année, de la saison, des saisons, du mois, de la semaine, remplaçant la neuvaine, avec des indications sur leur étymologie et leur symbolique.

Don RINGE, On the Origin of 3 pl. Imperative -ντων, 129-143, rend compte de cette désinence de l'éolien de l'est, du pamphylien, du rhodien (donc visiblement ancienne), par la conservation d'une forme archaïque \*-nt-ō-nt dont ντων est une réfection.

Helmut RIX, The Pre-Lucanian Inscriptions of Southern Italy, 144-154, propose une interprétation pour deux inscriptions sabello-lingues du V<sup>ème</sup> siècle avant notre ère. La première corrigée en *toutikes dipoteres* est traduite par « Jupiter Publicus », la seconde, corrigée en *oviisoi mamioii melmes*, par « A Ovis Mamis, (fils) de Melms ».

Joseph C. SALMONS, Naturalness Syndromes and PIE « Voiced Stops », 155-163, reconsidère la théorie glottalique du point de vue de la « phonologie naturelle » et conclut à l'insuffisance des données typologiques relatives à l'absence du phonème *b* en indo-européen.

Bernfried SCHLERATH, Name and Word in Indo-European, 164-171, pose la question de l'évolution sémantique du baltique *\*vardas* de « mot » (i.-e. *\*wrdhom*) à « nom », et de la disparition de la désignation indo-européenne commune du « nom », de ce groupe dialectal particulièrement conservateur.

William R. SCHMALSTIEG, Slavic *kamy* and the First Person Singular Ending, 172-176, confirme son hypothèse d'une désinence de 1<sup>ère</sup> sing. *\*-om* maintenue devant une voyelle, mais devenue *\*-ō* devant une consonne au moyen de l'évolution similaire de *\*-on* à *\*-ō* dans le nom de la « pierre », lit. *akmuō*, vsl. *kamy*.

Karl Horst SCHMIDT, Zur Definition des Inselkeltischen, 177-186, reconsidère la notion de « celtique insulaire » (qui inclut le breton armoricain) dans le groupe celtique et notamment sa subdivision en deux sous-groupes selon le traitement *p* ou *q* de la labio-vélaire ou de la séquence *kw*, qui fait apparaître un groupe « central » (gaulois et bretonique) et des groupes marginaux (celtibère, lépontique, goïdélique) qui s'en seraient détachés. Les isoglosses communes aux langues celtiques insulaires résulteraient de contacts récents plutôt que d'innovations communes anciennes qui définiraient un groupe dialectal originel.

Kazuhiko YOSHIDA, A Further Remark on the Hittite Verbal Endings 1 pl. -wani and 2 pl. -tani, 187-198, attribue l'absence des désinences secondaires attendues *\*-wan* et *\*-tan* à l'influence de la désinence de 3<sup>ème</sup> pluriel -er.

Calvert WATKINS, Just Day Before Yesterday, 195-198, étudie quelques désignations de l'« avant-veille » et de l'adverbe « avant hier » à partir d'une ancienne phrase nominale, latin *nudius tertius* ou verbale, en hittite et en tokharien.

Mary NIEPOKUIJ, The Development of Verbal Reduplication in Indo-European, Washington, Institute for the Study of Man, 1997 (JIES Monograph Nr. 24).



Issu de la révision d'une thèse de l'Université de Berkeley, l'ouvrage vise d'une part à bâtir une typologie des changements qui conduisent au redoublement dans diverses langues (chapitre 2) et de leurs motivations phonologiques et sémantiques (chapitre 3), et d'autre part d'appliquer ces observations à l'étude du redoublement dans le verbe indo-européen : au parfait (chapitres 4 à 6), au présent (chapitres 7 et 8). Le travail se fonde sur l'une des tendances universelles du changement linguistique, la grammaticalisation, et montre comment elle s'applique à la reconstruction. L'auteur en tire aussi une justification à l'existence bien connue des développements parallèles indépendants : ce sont des changements « naturels ».

Les parallèles extérieurs étudiés dans le premier chapitre montrent que dans les formations à redoublement la syllabe redoublée comporte originellement la voyelle de la syllabe radicale, c'est-à-dire que contrairement à la conception la plus répandue le type latin *tutudī* est antérieur au type latin *pepulī*. La formation voisine du redoublement à consonne initiale constante, comme le redoublement anglais en *shm-* ou à consonne finale constante comme le redoublement haoussa en *-n-* procèdent de la même tendance à en réduire la diversité. Dans le débat entre les deux principaux modèles théoriques de description du redoublement, l'auteur tranche en termes diachroniques : le modèle de la « copie complète » (« full-copying ») vaut pour l'origine de la formation, le modèle « copie et association » (« copy and association ») pour ses états ultérieurs où il est grammaticalisé. Le processus de grammaticalisation a plusieurs points de départ : l'iconicité, qui est le plus évident, débouche directement sur les valeurs de pluralité, d'itération, d'intensité. Mais le redoublement peut aussi avoir des motivations phonologiques et, comme le fait est fréquent dans le parler enfantin, la valeur diminutive s'y attache assez souvent. Pour certaines formations totalement grammaticalisées, l'origine et la motivation initiale sont indéterminables. C'est, selon l'auteur, le cas du parfait indo-européen, auquel sont consacrés les chapitres 4 à 6. Après avoir rappelé dans le chapitre 4 les diverses formations qui le reflètent directement comme le parfait de l'indo-iranien et du grec, ou indirectement comme les prétérits des autres langues indo-européennes, l'auteur soutient, à la lumière des observations précédentes (et à la suite d'Antoine MEILLET), l'antériorité du type *tutudī* sur le type *pepulī*. Une des possibilités envisagées pour l'origine du renouvellement du vocalisme de la syllabe redoublée du parfait au profit du timbre \*e est le modèle fourni par les racines de forme *TeT* qui seraient également à l'origine du parfait redoublé lui-même en raison de l'impossibilité de former un degré zéro prononçable à partir de la racine seule (ch. 6). Le chapitre 7 est consacré aux présents indo-européens à redoublement. Il en ressort qu'une majorité sont bâtis sur des racines en laryngale finale. Le chapitre 8 traite des présents intensifs, dont certains seraient tirés de substantifs à redoublement. L'aoriste à redoublement (le type \**we-uk'-e/o-* ne fait pas l'objet d'un chapitre.

Curieusement, ce travail qui se réclame de la grammaticalisation en fait assez peu usage. Les apports essentiels : le timbre de la voyelle de la syllabe redoublée, la motivation du redoublement au parfait (la difficulté de former le degré zéro des racines *TeT*), celle des présents à redoublement (la laryngale finale de la racine) sont d'ordre phonétique. Et l'hypothèse de l'origine dénomminative des présents intensifs tend à priver de toute signification originelle le redoublement verbal. La conception habituelle de l'« iconicité » du redoublement – connue depuis l'étude de POTT, *Doppelung* (*Reduplikation, Geminatio*), parue en 1862, est rappelée à plusieurs reprises (notamment dans le chapitre 3), mais chaque rappel est accompagné d'une mise en garde contre les ambiguïtés de la notion. Le rapport entre le redoublement itératif-intensif et le composé itératif n'est pas même évoqué. Rien non plus sur le fait que le procédé de redoublement, bien présent dans le discours, ait disparu depuis longtemps de la morphologie des langues indo-européennes, et n'y ait jamais été réintroduit.



Issu de la révision d'une thèse de l'Université de Berkeley, l'ouvrage vise d'une part à bâtir une typologie des changements qui conduisent au redoublement dans diverses langues (chapitre 2) et de leurs motivations phonologiques et sémantiques (chapitre 3), et d'autre part d'appliquer ces observations à l'étude du redoublement dans le verbe indo-européen : au parfait (chapitres 4 à 6), au présent (chapitres 7 et 8). Le travail se fonde sur l'une des tendances universelles du changement linguistique, la grammaticalisation, et montre comment elle s'applique à la reconstruction. L'auteur en tire aussi une justification à l'existence bien connue des développements parallèles indépendants : ce sont des changements « naturels ».

Les parallèles extérieurs étudiés dans le premier chapitre montrent que dans les formations à redoublement la syllabe redoublée comporte originellement la voyelle de la syllabe radicale, c'est-à-dire que contrairement à la conception la plus répandue le type latin *tutudī* est antérieur au type latin *pepulī*. La formation voisine du redoublement à consonne initiale constante, comme le redoublement anglais en *shm-* ou à consonne finale constante comme le redoublement haoussa en *-n-* procèdent de la même tendance à en réduire la diversité. Dans le débat entre les deux principaux modèles théoriques de description du redoublement, l'auteur tranche en termes diachroniques : le modèle de la « copie complète » (« full-copying ») vaut pour l'origine de la formation, le modèle « copie et association » (« copy and association ») pour ses états ultérieurs où il est grammaticalisé. Le processus de grammaticalisation a plusieurs points de départ : l'iconicité, qui est le plus évident, débouche directement sur les valeurs de pluralité, d'itération, d'intensité. Mais le redoublement peut aussi avoir des motivations phonologiques et, comme le fait est fréquent dans le parler enfantin, la valeur diminutive s'y attache assez souvent. Pour certaines formations totalement grammaticalisées, l'origine et la motivation initiale sont indéterminables. C'est, selon l'auteur, le cas du parfait indo-européen, auquel sont consacrés les chapitres 4 à 6. Après avoir rappelé dans le chapitre 4 les diverses formations qui le reflètent directement comme le parfait de l'indo-iranien et du grec, ou indirectement comme les prétérits des autres langues indo-européennes, l'auteur soutient, à la lumière des observations précédentes (et à la suite d'Antoine MEILLET), l'antériorité du type *tutudī* sur le type *pepulī*. Une des possibilités envisagées pour l'origine du renouvellement du vocalisme de la syllabe redoublée du parfait au profit du timbre \*e est le modèle fourni par les racines de forme *TeT* qui seraient également à l'origine du parfait redoublé lui-même en raison de l'impossibilité de former un degré zéro prononçable à partir de la racine seule (ch. 6). Le chapitre 7 est consacré aux présents indo-européens à redoublement. Il en ressort qu'une majorité sont bâtis sur des racines en laryngale finale. Le chapitre 8 traite des présents intensifs, dont certains seraient tirés de substantifs à redoublement. L'aoriste à redoublement (le type \**we-uk*<sup>w</sup>-e/o- ne fait pas l'objet d'un chapitre.

Curieusement, ce travail qui se réclame de la grammaticalisation en fait assez peu usage. Les apports essentiels : le timbre de la voyelle de la syllabe redoublée, la motivation du redoublement au parfait (la difficulté de former le degré zéro des racines *TeT*), celle des présents à redoublement (la laryngale finale de la racine) sont d'ordre phonétique. Et l'hypothèse de l'origine dénomminative des présents intensifs tend à priver de toute signification originelle le redoublement verbal. La conception habituelle de l'« iconicité » du redoublement – connue depuis l'étude de POTT, *Doppelung (Reduplikation, Geminatio)*, parue en 1862, est rappelée à plusieurs reprises (notamment dans le chapitre 3), mais chaque rappel est accompagné d'une mise en garde contre les ambiguïtés de la notion. Le rapport entre le redoublement itératif-intensif et le composé itératif n'est pas même évoqué. Rien non plus sur le fait que le procédé de redoublement, bien présent dans le discours, ait disparu depuis longtemps de la morphologie des langues indo-européennes, et n'y ait jamais été réintroduit.



*The Bronze Age and Early Iron Age Peoples of Eastern Central Asia*, 2 vol., edited by Victor MAIR, Washington : Insitute for the Study of Man / Philadelphia : The University of Pennsylvania Museum Publications, 1998 (*JIES Monographs* Nr 26).

Actes du congrès international tenu sur ce thème à Philadelphie du 19 au 21 avril 1996, ces deux volumes réunissent la plupart des communications présentées, réparties en dix subdivisions : archéologie ; étude des migrations et du nomadisme ; linguistique (vol.1) ; génétique et anthropologie physique ; métallurgie ; textiles ; géographie et climatologie ; histoire ; mythologie ; ethnologie (vol.2). Au centre de cet ensemble : les momies européïdes du Bassin du Tarim, auxquelles a été consacré un numéro double du *Journal of Indo-European Studies* (23, 3-4) recensé dans cette revue (14<sup>e</sup> année, 1996, 168-171). On en retiendra surtout ce qui concerne les études indo-européennes.

Organisateur du congrès et éditeur des Actes, Victor MAIR rappelle dans son introduction (4-41) les premiers acquis (la similitude des textiles avec les tartans du monde celtique ; les données anthropologiques ; l'identification aux ancêtres des Tokhariens), donne la liste des communications dont le texte est parvenu trop tard pour figurer dans les Actes, et fait la liste des nombreuses questions en suspens, et des tâches qui restent à accomplir.

#### Archéologie

AN Zhimin, *Cultural Complexes of the Bronze Age in the Tarim Basin and Surrounding Areas*, 45-62, montre que le Xinjiang est depuis les temps préhistoriques une région de passage et d'échanges entre l'est et l'ouest. Il dénombre dix complexes régionaux à l'âge du bronze (2000-4000) où la région a servi d'intermédiaire à la diffusion de la métallurgie vers l'est et différents groupes raciaux, dont des Mongoloïdes, des Proto-Européïdes, des Méditerranéens, etc.

Elena E. KUZMINA, *Cultural Connections of the Tarim Basin People and Pastoralists of Asian Steppes in the Bronze Age*, 63-93, observe, comme l'auteur précédent, que le bassin du Tarim était déjà une région de passage et de contacts avec la région des steppes, et en conclut que l'étude de ces contacts doit permettre de résoudre non seulement le problème de l'origine des Tokhariens, mais de reconsidérer celui de l'origine de la civilisation chinoise.

David W. ANTHONY, *The Opening of the Eurasian Steppe at 2000 BCE*, 94-113, montre comment le bassin du Tarim et la steppe eurasiatique sont devenus des régions de passage entre 2000 et 1700 avant notre ère avec le développement des cultures de Srubna et d'Andronovo : introduction de l'économie pastorale à partir des régions danubiennes et du Caucase vers 5000 ; introduction ultérieure du cheval et du char à partir de la culture de Yamna.

Asko PARPOLA, *Aryan Languages, Archeological Cultures, and Sinkiang : Where Did Proto-Iranian Come into Being, and How Did It Spread ?* 114-147, reprend sa théorie de la division des Âryas en deux branches, indienne et iranienne, à la lumière des données nouvelles du bassin du Tarim.

Frederik T.HIEBERT, *Central Asians on the Iranian Plateau : A Model for Indo-Iranian Expansionism*, 148-161, étudie les sites archéologiques d'Iran et d'Asie centrale à la fin de l'âge du bronze.

SHUI Tao, *On the Relationship between the Tarim and Fergana Basins in the Bronze Age*, 162-168, conclut à l'arrivée dans la première moitié du premier millénaire ou la deuxième moitié du deuxième millénaire de populations de type Indo-Afghan en provenance



du bassin de Fergana dans le bassin du Tarim, à travers le Pamir. Par la suite, ces populations se sont séparées en deux groupes.

HE Dexiu, *A Brief Report on the Mummies from the Zaghunluq Site in Chärchän County, 169-174*, étudie le petit cimetière de Zaghunluq où se trouvent quelques momies européennes.

J.P. MALLORY, *A European Perspective on Indo-Europeans in Asia, 175-201*, après avoir rappelé les principales hypothèses sur l'habitat originel des Indo-Européens et la nécessité de rendre compte de la formation de toutes les branches de la famille, examine les « failles » qu'il faut franchir pour y parvenir : l'une, de nature conceptuelle, est la distinction entre Europe et Asie ; les autres sont géographiques : l'Oural, la frontière qui sépare la steppe des sites urbains d'Asie Centrale.

Colin RENFREW, *The Tarim Basin, Tocharian and Indo-European Origins : A View from the West, 202-212*, applique son modèle de diffusion conjointe de l'agriculture et de la langue à partir de l'Anatolie à la culture du bassin du Tarim.

#### Migrations et nomadisme

Karl JETTMAR, *Early Migrations in Central Asia, 215-221*, pose la question de l'itinéraire qu'ont suivi les immigrants européens du bassin du Tarim. S'ils sont les ancêtres des Tokhariens, les affinités du tokharien avec des langues d'Europe rendent improbable un point de départ dans la culture de Yamna. Il propose de substituer la conception d'un complexe formé en Asie centrale à la suite d'une série de raids effectués par des éleveurs habitant dans des chariots qui auraient emprunté la branche nord de la route de la soie à partir de différentes régions d'Europe.

Natalia I. SHISHLINA, Frederik T. HIEBERT, *The Steppe and the Sown : Interaction between Bronze Age Eurasian Nomads and Agriculturalists, 222-237*, proposent un cadre intégrant les évolutions de l'économie de la steppe et des déserts eurasiatiques.

Jeannine DAVIS-KIMBALL, *Tribal Interactions between the Early Iron Age Nomads of the Southern Ural Steppes, Semirechiye and Xinjiang, 238-263*, met en évidence le mouvement de populations en Eurasie dû au commerce entre -700 et +300, montrant que les momies du Xinjiang ne représentent pas un phénomène culturel isolé.

Claudia CHANG, Perry A. TOURTELLOTT, *The Role of Agro-pastoralism in the Evolution of Steppe Culture in the Semirechiye Area of Southern Kazakhstan during the Saka/Wusun Period (600 BCE – 400 CE), 264-279*, partant des fouilles du site de Tuzusai, proposent un modèle d'évolution des communautés de la steppe eurasiatique à cette période.

Tzheuey CHIOU-PENG, *Western Yunnan and Its Steppe Affinities, 280-304*, étudie les influences des cultures de la steppe sur le Yunnan occidental.

#### Linguistique

Eric P. HAMP, *Whose Were the Tocharians ? Linguistic Subgrouping and Diagnostic Idiosyncrasy, 307-346*, rappelle les règles de méthode qui président au groupement dialectal et propose diverses observations sur les relations entre les diverses langues indo-européennes avant d'aborder la question de la position dialectale du tokharien : liens anciens avec le germanique, l'italique, le celtique, mais aussi avec le phrygien et le thrace.

Werner WINTER, *Lexical Archaisms in the Tocharian Languages, 347-357*, rappelle les sept traits considérés par Klaus T. SCHMIDT comme des archaïsmes du tokharien et propose d'y joindre une série d'archaïsmes lexicaux, confirmant que la langue s'est séparée tôt de l'indo-européen.



Georges-Jean PINAULT, Tocharian Languages and Pre-Buddhist Culture, 358-371, montre à partir du lexique les liens culturels des Tokhariens avec d'autres peuples nomades de la steppe, notamment des peuples altaïques, et l'influence qu'ils ont subie comme eux de la Chine.

Douglas Q. ADAMS, On the History and Signification of Some Tocharian B Agricultural Terms, 372-378, montre à partir de l'origine iranienne de deux termes relatifs à l'irrigation que les Tokhariens en ont appris la technique des Iraniens.

Alexander LUBOTSKY, Tocharian Loan Words in Old Chinese : Chariots, Chariot Gear and Town Building, 379-390, définit les conditions méthodologiques d'une telle étude et présente une série d'emprunts probables du chinois ancien au tokharien dans les domaines du char et de la place forte.

Don RINGE, Tandy WARNO, Ann TAYLOR, Alexander MICHAILOV, and Libby LEVISON, Computational Cladistics and the Position of Tocharian, 391-414, présentent les résultats d'une étude de la position dialectale du tokharien fondée sur un calcul à partir de 17 critères, dont 13 morphologiques et 4 phonétiques, concluant à un départ précoce du tokharien, immédiatement après l'anatolien.

Juha JANHUNEN, The Horse in East Asia : Reviewing the Linguistic Evidence, 415-430, observe que le nom du cheval, différent dans les langues d'Asie centrale, remonte au contraire à une forme unique dans celles d'Extrême-Orient, ce qui suggère une origine unique pour l'introduction de l'animal.

John COLARUSSO, Languages of the Dead, 431-447, aboutit par élimination d'autres hypothèses envisageables à celle d'une origine indo-européenne pour la langue des momies européennes du bassin du Tarim.

Kevin TUIE, Evidence for Prehistoric Links between the Caucasus and Central Asia : the Case of the Burushos, 448-475, met en évidence des liens culturels (mythes et légendes) et linguistiques (par emprunt ou héritage) entre les Burushos, locuteurs du burushaski, et le monde nord-caucasique.

LIN Meicun, Qilian and Kunlun – The Earliest Tocharian Loan-words in Ancient Chinese, 476-482, propose de considérer comme empruntés au tokharien les toponymes chinois *qilian* et *kunlun*.

Penglin WANG, A Linguistic Approach to Inner Asian Ethnonyms, 483-507, propose d'interpréter par le tokharien plusieurs noms de peuples d'Asie centrale.

William S.-Y. WANG, Three Windows on the Past, 508-534, tente d'utiliser conjointement l'archéologie, la génétique et la linguistique pour explorer les origines de la Chine.

#### Génétique et anthropologie physique

Paolo FRANCALACCI, DNA Analysis on Ancient Dried Corpses from Xinjiang (China) : Further Results, 537-547, après avoir rappelé les principes de la technique et les précautions qu'elle exige, montre que l'étude rapproche les momies des populations d'Europe et confirme la thèse de leur origine européenne.

Tongmao ZHAO, The Uyghurs, a Mongoloid-Caucasoid Mixed Population : Genetic Evidence and Estimates of Caucasian Admixture in the Peoples Living in Northwest China, 548-557, montre que la proportion élevée de gènes caucasoïdes trouvée dans la population ouïgoure suggère qu'elle provient d'un mélange de Mongoloïdes et de Caucasoïdes venus par la (future) route de la soie.



HAN Kangxin, *The Physical Anthropology of the Ancient Populations of the Tarim Basin and Surrounding Areas*, 558-570, trouve dans les neuf cimetières qu'il a étudiés dans cette région du Xinjiang un quart de Pamir-Fergana, un quart d'Européides, un quart de Mongoloïdes, un quart de Méditerranéens.

#### Métallurgie

Ke PENG, *The Andronovo Bronze Artifacts Discovered in Torquztara County in Ili, Xinjiang*, 573-580, étudie treize armes de bronze dont deux appartiennent à la culture de Seima-Turbino, quatre à celle de Srubna, et cinq à celle d'Andronovo.

Jianjun MEI & Colin SHELL, *Copper and Bronze Metallurgy in Late Prehistoric Xinjiang*, 581-603, donnent les résultats de leur étude des débuts de la métallurgie du cuivre et du bronze au Xinjiang à partir du site minier de Nurasay. Ils supposent l'existence de trois centres de cette métallurgie introduite vers -2000, diffusée largement à partir de -1000, et d'origine occidentale.

Emma C. BUNKER, *Cultural Diversity in the Tarim Basin Vicinity and Its Impact on Ancient Chinese Culture*, 604-618, montre à partir des données archéologiques que l'usage de l'or s'est répandu en Chine pendant la deuxième partie du deuxième millénaire avant notre ère par suite de contacts avec des populations étrangères à la frontière du nord-ouest, par l'intermédiaire de celle du bassin du Tarim. L'or devient alors symbole de richesse et de prestige, et sert de talisman.

Katheryn M. LINDUFF, *The Emergence and Demise of Bronze-Producing Cultures Outside the Central Plain of China*, 619-643, étudie les relations entre la Chine et les barbares pasteurs, et leur disparition à la fin du deuxième millénaire avant notre ère.

#### Textiles

E.J.W. BARBER, *Bronze Age Cloth and Clothing of the Tarim Basin : The Krorän (Loulan) and Qumul (Hami) Evidence*, 647-655, conclut de l'étude des textiles à deux vagues d'immigrants, l'une par la région de Krorän vers -2000, pratiquant un tissage simple, l'autre pratiquant un tissage plus savant, semblable au *plaid* celte, arrivés par la région de Qumul vers -1100/-800.

Irene GOOD, *Bronze Age Cloth and Clothing of the Tarim Basin : The Chärchän Evidence*, 656-668, montre que le matériel de Chärchän diffère de celui de Qumul, étudié dans l'article précédent, en dépit de similitudes et rappelle la serge de Pazyryk.

#### Géographie et climatologie

Harold C. FLEMING, *At the Vortex of Central Asia : Mummies as Testimony to Prehistory*, 671-682, tente une appréciation globale des données biologiques, culturelles, linguistiques et environnementales du mouvement de populations en Asie centrale au troisième millénaire. Il termine en soulevant deux questions : la culture laitière des Tibétains et leur tolérance génétique à la lactase.

Kenneth J. HSÜ, *Did the Xinjiang Indo-Europeans Leave Their Home Because of Global Cooling ?* 683-696, rappelle les périodes froides des quatre derniers millénaires et suggère que les Indo-Européens du Xinjiang ont pu être poussés à quitter leur habitat originel par le refroidissement de -2000.

#### Histoire

Michael PUETT, *China in Early Eurasian History : A Brief Review of Recent Scholarship on the Issue*, 699-715, expose l'état des recherches en cours sur les relations entre l'ancienne Chine et les cultures eurasiatiques contemporaines.

E.Bruce BROOKS, *Textual Evidence for 04c Sino-Bactrian Contact*, 716-726, met en lumière l'existence de contacts, occultés par la suite, entre la Chine et la Bactriane hellénisée, du quatrième au troisième siècle avant notre ère.

#### Mythologie et ethnologie

Denis SINOR, *The Myth of Language and the Language of Myth*, 729-745, voit dans le parallèle chinois à la légende grecque de la guerre perpétuelle des grues et des Pygmées non un emprunt de la Chine à la Grèce, mais un emprunt commun au Grand Nord eurasiatique : un des nombreux indices de l'interconnexion entre les diverses populations préhistoriques d'Eurasie.

C.Scott LITTLETON, *Were Some of the Xinjiang Mummies « Epi-Scythians » ? An Excursus in Trans-Eurasian Folklore and Mythology*, 746-766, tout en admettant que la majorité des momies correspondent à des pré-Tokhariens, soupçonne la présence parmi elles de quelques Iraniens du nord-est, apparentés à ceux qui ont transmis des traditions iraniennes au monde celtique et, par l'intermédiaire de la Corée, au Japon.

CHEN Chien-Wen, *Further Studies on the Racial, Cultural and Ethnic Affinities of the Yuezhi*, 767-784, soutient que les Yuezhi sont un peuple indo-européen, mais sans pouvoir trancher entre l'origine iranienne et l'origine tokharienne.

Dolkun KAMBERI, *Discovery of the Tāklimakian Civilization during a Century of Tarim Archeological Exploration (ca. 1886-1996)*, 785-811, fait l'historique de l'exploration du pays ouïgour et en particulier de sa partie méridionale et rappelle les civilisations qui s'y sont succédées. Il souligne l'importance de la découverte d'une culture de l'âge du bronze et de l'âge du fer en cette région.

Dru C. GLADNEY, *Ethnogenesis and Ethnic Identity in China : Considering the Uygurs and Kazaks*, 812-834, étudie l'ethnogénèse et l'identité des Ouïgours et des Kazakhs.

Victor H. MAIR, *Die Sprachamöbe : An Archeolinguistic Parable*, 835-855, répond aux objections habituelles contre la notion de « langue indo-européenne » et de « peuple indo-européen » et illustre sa conception par l'image de l'« amibe linguistique », qui se reproduit par scissiparité.

Le volume s'achève par un appendice, dû à l'éditeur et à Dolkun KAMBERI sur les noms de lieux, de peuples et de sites de la région ouïgoure et un index (857-899).

J.H.



Dépot légal - 2ème trimestre 2000  
Numéro d'inscription à la Commission paritaire  
des papiers de presse : 1645 ADEP  
ISSN : 0750 35 47  
Imprimerie Saint Joseph S.A.R.L. - Lyon